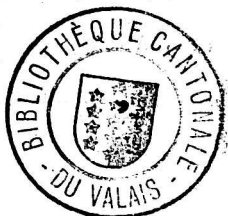


# **RACCOLTA**

**DI VIAGGI**

**PRIMA EDIZIONE TORINESE**

**TOM. XIII.**



2622



LETTRES  
**SUR LA SUISSE**

ÉCRITES EN 1824.

SUIVIES

D'UN VOYAGE A CHAMOUNY  
ET AU SIMPLON

TOME V.



DE L'IMPRIMERIE ALLIANA

1829

TA 692



# LETTRES

## SUR LA SUISSE

---

### LETTRE VII.

AU MÊME.

Brougg, septembre.

*Description du monastère de Königsfelden. L'église. Les tombeaux. L'appartement de la reine Agnès. L'ancien couvent des filles de Sainte-Claire ; celui des frères Mineurs. Village de Windisch bâti sur l'emplacement de la colonie de Vindonissa. Ce qui reste de cette antique cité romaine. Confluent de la Limmat, de la Reuss et de l'Aar.*

Après dîner, je me suis fait conduire à Königsfelden. Vous savez,

mon ami, que ce monastère fut bâti par la reine Agnès de Hongrie sur l'emplacement même où son père, l'empereur Albert I d'Autriche, avait péri assassiné par des mains déloyales, et comme une sorte de monument expiatoire ; car, en ce temps de barbarie, on ne savait qu'élever des couvens ou des chapelles pour consacrer un triomphe ou pour expier un crime ; et c'était toujours à Dieu que s'adressaient les hommages du repentir et de la valeur, les deux grandes vertus de cet âge. Agnès eut encore, à ce qu'on présume, un autre objet dans cette fondation pieuse. Rendue barbare elle-même par l'exemple d'une barbarie, et devenue presque dénaturée par l'excès de sa piété filiale, elle avait vengé le sang injustement répandu de son père, dans des flots de sang innocent ; près de cent familles nobles, les seules dont

on comptât alors l'existence pour quelque chose , et plus de mille personnes d'une condition commune , de tout sexe et de tout âge , avaient été immolées aux mânes d'Albert ; et pendant plusieurs mois que dura cette horrible persécution , une fille , une reine inconsolable , n'avait fait éclater sa douleur que par des supplices , et montré son deuil qu'au milieu des bourreaux. Mais enfin des remords s'étaient élevés dans cette âme inhumaine. Tant de victimes pour un seul homme , tant de meurtres pour un seul attentat , commençaient à l'inquiéter. Agnès crut trouver au pied des autels de meilleures consolations que sur des échafauds ; et , comme elle avait expié un grand crime par une foule de cruautés , elle crut expier toutes ses vengeances par un seul monastère. Elle et sa mère , l'impératrice Elisabeth , en posèrent la pre-

mière pierre sur les ruines d'un palais de l'antique Vindonissa ; l'autel fut placé à l'endroit même où Albert avait rendu le dernier soupir ; le couvent , exempt de tout impôt et de toute juridiction , fut richement doté des biens des victimes ainsi que de ceux des assassins ; et le nom de Königsfelden , qui lui fut donné , dut attester aux âges futurs le crime , la vengeance et le repentir.

Vous concevez sans peine , mon ami , avec quel intérêt j'ai visité un lieu consacré par de pareils souvenirs. L'état de solitude et de délabrement où il se trouve , ajoute encore , s'il est possible , à l'impression de deuil qu'on y reçoit de toutes parts. Le couvent des frères Mineurs et celui des sœurs de Sainte-Claire , qui avaient été établis dans deux parties séparées du monastère , ont été dès long-temps sécularisés. L'église et les

bâtimens qui en dépendent sont déserts depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle ; l'herbe croît dans les vastes cours et presque dans les appartemens ; un silence lugubre règne dans le cloître comme dans le sépulcre même qui y touche ; il semble que tout ici ne soit qu'une immense sépulture. L'église, nue et dépouillée de tous ses ornemens , n'a plus , à la place de l'ancien autel , que la trace même de cet autel , qui en fut enlevé et transporté à Wettingen , à l'époque où la réformation s'empara de ce monastère. Les vitraux seuls qui représentent , avec tout l'art du XIV<sup>e</sup> siècle , la tragique histoire d'Albert et de sa fille , jettent sur ce lieu funèbre un jour sombre et sinistre ; la muraille n'est décorée que d'une longue suite de portraits renouvelés à plusieurs reprises et rajeunis en dernier lieu en 1697 , des chevaliers

tués à Sempach, et du duc Léopold, leur chef; c'est encore un monument de deuil qui sert d'ornement à une église; et dans cet asile de la piété, il semble que l'on soit en effet dans un sanctuaire de la vengeance.

De cette église on entre immédiatement dans une vaste salle dont le pavé n'est formé que de pierres tumulaires. Là, sont déposés ces fidèles alliés de l'Autriche, ces braves et infortunés gentilshommes, qui s'immolèrent pour sa cause à Morgarten, à Sempach et ailleurs; leur mémoire, qui n'est plus attachée ici qu'à quelques inscriptions presque illisibles, qu'à de vieux écussons presque effacés, vous pénètre à cette place même du respect qu'on doit toujours au courage malheureux; et l'on s'incline involontairement devant des noms illustres qui ne se lisent plus aujourd'hui que sur des tombeaux.



Au centre de cette salle s'élève une espèce d'autel en marbre noir et en forme de catafalque, entouré d'une balustrade de bois. L'inscription allemande qui s'y lit contient les noms de neuf princes et princesses de la famille impériale qui furent déposés dans le caveau creusé au-dessous; et je distinguai parmi ces noms ceux de l'impératrice Elisabeth, veuve d'Albert I, de la reine Agnès, sa fille, et du duc Léopold, tué à Sempach. C'est donc là que ces puissances de la terre, dont la douleur et la vengeance coûtèrent tant de sang à l'humanité, trouvèrent enfin le repos éternel! Je voulus descendre dans le lieu même de leur sépulture. De quelle horreur je me sentis frissonner au sein de ce sépulcre des Hapsbourg, où, transi du froid de la tombe, je n'avais devant les yeux que des images de la mort! Mais ce caveau est main-

tenant vide ; on n'y trouve plus que les planches vermoulues sur lesquelles furent long-temps couchés , sans cercueil , les princes qu'on y descendit. Les corps retirés en 1770 , par l'ordre de Marie-Thérèse, furent transportés de là au monastère de Saint-Blaise , dans la Forêt-Noire , ainsi que d'autres membres de la même famille ensevelis dans la cathédrale de Bâle. Déjà , lors de la dévastation du Palatinat sous Louis XIV , les tombes des empereurs qui reposaient à Spire avaient été ouvertes , et leurs ossemens dispersés ; et parmi ces cadavres d'empereurs , on avait reconnu celui d'Albert à l'horrible ouverture que lui fit dans le crâne l'épée de ses assassins. Mais cette fois ce n'était plus la guerre qui venait troubler dans leur dernier asile les morts de la famille impériale ; c'était au contraire la piété qui venait leur préparer

une demeure plus tranquille et plus sûre. On vit alors paraître au grand jour, sur ces restes poudreux de majestés depuis long-temps éteintes, des couronnes de vermeil, des bijoux d'or, des parures de pierres précieuses qui avaient jadis orné le front de ces maîtres du monde, et qui, depuis des siècles, ne reluisaient plus que dans leur sépulcre. On vit briller sur eux des armes à peine rouillées par le temps; des glaives et des épées nues qui semblaient menacer encore dans leurs mains tombées en poussière. La translation s'en accomplit avec toute la pompe due à la majesté de ces reliques augustes; et l'on put croire que leur long sommeil ne serait plus interrompu. Mais bientôt encore la guerre suscitée par notre révolution étendit ses ravages jusqu'au monastère de Saint-Blaise; les mânes des princes, à peine re-

cueillis dans leurs tombes récentes, furent obligés de chercher de nouvelles retraites; et ce n'est qu'après avoir erré d'asile en asile, dans le temps où la postérité de ces empereurs se voyait elle-même poursuivie de trône en trône, que les morts du XIV siècle ont enfin trouvé la fin de leurs voyages et le repos de la tombe dans une église de Vienne.

Vous ne serez pas étonné, mon ami, qu'au sortir de ces tombes de Konigsfelden, encore obsédé que j'étais de tant d'images lugubres, ma lettre se ressente un peu du désordre de mes esprits. Tout ce que j'ai vu dans le reste du cloître n'était propre d'ailleurs qu'à fortifier ces impressions. L'appartement de la reine Agnès, qui se consacra dans ce monastère même à la vie religieuse, et qui y consuma cinquante années dans les pratiques de la dévotion la plus aus-

tère; subsiste encore à-peu-près dans le même état: on y voit sur toutes les murailles des traces d'une peinture grossière en détrempe; et dans sa chambre à coucher, en face de l'alcove restée vide, un énorme coffre en bois de chêne doublé et recouvert de fer, qui servit à son usage personnel. Tous les meubles de cette chambre, les volets qui garnissent les fenêtres, la porte encore munie de son antique serrure, et qui tourne sur ses antiques gonds, sont pareillement en fer; il semble en effet que tout ce qui servait, que tout ce qui appartenait à cette femme d'une volonté si forte et d'une trempe si vigoureuse, devait être de fer, en quelque sorte, comme elle; et l'on ne peut entrer dans ce lieu, où il ne manque presque que sa présence, sans se reporter en même temps dans le siècle où elle a vécu, véritable âge de fer, qui

n'employait que le fer en toute chose et à tout usage , et pour les besoins du sexe le plus faible , comme pour les passions du plus fort. C'est ainsi, mon ami, que chaque âge a son génie , et chaque siècle son métal. Le fer au XIV siècle servait à tout , à l'amour , comme à l'ambition , à la dévotion , comme à la gloire ; de nos jours c'est l'or qui le remplace dans les mêmes usages ; c'est l'or sous toutes les formes qui remue et gouverne le monde ; et le génie de notre siècle s'est imprimé tout entier dans un temple de la Bourse.

J'ai visité les appartemens des religieuses qui se trouvent au-dessus de la cellule d'Agnès ; mais le temps et l'abandon n'ont presque rien laissé ici qui soit digne d'être remarqué : une grande salle , qu'on appelait la salle des chevaliers , *Rittersaal* , était encore ornée , à la fin du dernier siè-

clé, sur toutes ses murailles, de peintures en détrempe qui pouvaient être un monument curieux de l'état de l'art à cette époque. On y avait représenté, autant que j'ai pu le présumer d'après des inscriptions presque entièrement effacées, toutes les sibylles du paganisme, production bizarre du faux savoir du moyen âge, ornement plus bizarre encore d'un cloître chrétien; mais cette salle, transformée en hôpital après la bataille de Zurich, perdit alors jusqu'aux derniers vestiges qui s'y étaient conservés de ces peintures. On ne voit plus sur tous les murs que les numéros grossièrement tracés des lits, où furent entassés sans distinction de partis les blessés de chaque nation. Il n'y a que la destination de ce lieu qui n'ait presque pas changé dans ce dernier outrage qu'il a reçu. Jadis des religieuses y recevaient des chevaliers,

et de nos jours la charité y accueillit nos soldats.

L'autre partie du monastère de Konigsfelden, celle qu'occupaient anciennement les frères Mineurs, n'est pas inhabitée comme le cloître des sœurs de Sainte-Claire; elle sert aujourd'hui d'hôpital pour les aliénés; ainsi ce sont des fous qui ont remplacé des moines; et du reste on ne s'aperçoit presque pas que la maison ait changé d'habitans. Un magistrat argovien a pareillement succédé dans le même local à un bailli bernois qui y faisait sa résidence, sans qu'on ait eu à remarquer le passage d'une magistrature aristocratique à une autorité populaire, si ce n'est peut-être que le peuple paye un peu plus sous ses chefs d'aujourd'hui que sous ses maîtres d'autrefois; mais ce qui m'a surtout frappé, avant de sortir de Konigsfelden, c'est une belle pierre



tumulaire d'un soldat romain de la XI légion, lequel se nommait Mafronius : elle est dressée tout près de la porte à droite en sortant ; les caractères fort bien gravés en sont encore très-lisibles : voilà donc une épitafe d'un soldat romain parfaitement intelligible dans un lieu, où tant de tombes de prêtres et de chevaliers chrétiens n'offrent plus que des caractères indéchiffrables ; et le souvenir de ce soldat obscur s'est conservé tout entier, quand tant d'illustrations récentes sont près de se perdre sans retour. N'est-ce pas là, mon ami, un exemple remarquable des jeux du sort ?

Mais le sol même où est bâti Königsfelden offre une leçon bien autrement frappante de ce que peuvent le temps et la fortune sur la destinée des peuples. Ce sol et le pays voisin, à près de deux lieues à la ronde, furent jadis couverts d'une ville flo-

rissante, la plus importante des colonies que les Romains eussent fondées en Helvétie, et la principale place-d'armes dont ils eussent hérissé cette frontière de leur empire : Vindonissa était son nom : un vaste territoire, des plaines, des collines se trouvaient enfermées à l'aide de trois fleuves dans son immense enceinte ; la rapide Limmat, l'Aar indépendant, et la Reuss impétueuse, soumis eux-mêmes à la puissance de Rome, avaient connu des quais et souffert des ponts. Des arcs, des portiques, des temples ornaient les places et les rues de la cité ; un amphitéâtre en couronnait le faite ; deux légions, la XXI et la XI, y avaient établi leur camp ; et le génie de Rome s'y montrait entouré de toute la pompe de ses arts guerriers et de ses plaisirs barbares ; mais de toute cette grandeur, œuvre de plusieurs siècles de travail

et d'industrie, il ne reste plus sur le lieu même qui en fut le théâtre qu'un faible souvenir dans le nom de Windisch que porte un misérable petit village; d'autres hameaux dispersés dans la plaine révèlent de même à l'œil, par une image plus faible encore, quelques-uns des membres épars de la grande cité. Des pierres sépulcrales, des idoles à demi consumées par la vétusté, des médailles que la terre rend en foule, quand elle est remuée par la charrue, sont les seuls témoins qui subsistent encore de l'opulence de Vindonissa. J'ai remarqué le long de la route qui conduit de Brougg à Windisch un cippe dressé sur le chemin même, mais tellement endommagé, qu'il m'a été impossible d'en déchiffrer un seul mot. J'ai vu aussi, à l'un des angles extérieurs de l'église de Windisch, une base antique engagée dans la muraille, dont

les deux côtés restés à découvert présentent en demi-relief l'un un Mercure, l'autre trois figures nues qui paraissent être les trois Grâces, dans un état de dégradation qui les rend presque entièrement méconnaissables (1). Voilà à-peu-près tout ce qui reste d'antique sur le sol où gît Vindonissa. Ainsi a disparu toute entière une grande cité dans un pays où il n'y a que des villages : quelques cabanes ont suffi pour dévorer, dans le cours de

(1) Les savans du pays nomment hardiment ces trois figures Mercure, Castor et Pollux ; mais il est juste de dire que les antiquaires de la Suisse valent presque autant que ses antiquités. Les deux autres côtés du cippe qui sont incrustés dans le mur offraient probablement Hercule-Sylvain et un groupe de Nymphes comme ces deux-ci, Mercure et les trois Grâces. Rien n'est plus commun que de trouver ainsi associées sur un même monument ces divinités champêtres et bien-faisantes.

quelques siècles, toute une ville romaine; et des huttes de bergers couvrent l'emplacement des légions.

Brougg, que tant de souvenirs recommandent à l'attention des voyageurs, n'intéresse pas seulement par le voisinage de Hapsbourg, de Konigsfelden et de Windisch; c'est une petite ville fort agréable, d'un aspect animé par une active industrie, au sein de la plus riante nature: son pont sur l'Aar d'une seule arche, et d'une architecture hardie, serait digne à ce titre d'être l'ouvrage des Romains, dont il semble porter l'empreinte. Non loin des murs de Brougg est le confluent de l'Aar, de la Limmat et de la Reuss: rien de plus magnifique que le tableau de cette réunion imposante et, pour ainsi dire, solennelle des trois grandes rivières de l'Helvétie, portant ensemble au Rhin le tribut de toutes les eaux des Hautes-Alpes; et quand on a

pu contempler ce tableau, comme je viens de le faire, d'un lieu qui domine au loin de toute la contrée, et où s'éleva peut-être le palais de Vespasien ; l'œil ébloui de toutes ces beautés de la nature, et l'esprit encore frappé de tous ces souvenirs de Rome, comment ne pas regretter de n'en transmettre au sein d'une impression si vive, qu'une image si imparfaite ?

Je suis , etc.

## LETTRE VII.

AU MÊME.

Stanz, août.

*Voyage de Brougg à Lucerne à travers l'Argovie. L'abbaye de Muri; l'ancien prince-abbé de Saint-Gall. Monument érigé à Lucerne en l'honneur des victimes du 10 août. Traversée du lac de Lucerne. Abord à Stanztadt. Arrivée à Stanz. La statue d'Arnold de Winkelried. L'église et l'hôtel de-ville de Stanz. Excursions aux environs de Stanz. Le Rozloch; la chapelle de Struth de Winkelried; le Drachenried. Traditions à ce sujet. Le Drachenloch.*

Si je ne craignais, mon ami, de vous fatiguer de répétitions, en vous parlant de lieux que j'ai déjà décrits,

et que vous avez parcourus, j'aimerais à vous entretenir encore de Lucerne, où j'ai séjourné quelques jours, et tout au moins de l'Argovie que j'ai traversée toute entière. L'abbaye de Muri, qui s'est trouvée sur ma route, et que j'ai visitée en passant, mériterait par sa seule bibliothèque une mention particulière, quoiqu'il n'y ait guère dans cette bibliothèque que des livres qu'on trouve partout, même en Suisse; mais une autre chose qu'on voit encore dans cette abbaye, et qui n'est pas aussi commune, même en Suisse, c'est un homme d'une volonté ferme, et d'un caractère décidé, fier dans la disgrâce, humble sous l'habit de moine, qui n'a pas voulu transiger sur ses droits, ni abdiquer son état pour de l'argent: cet homme, qui n'a sans doute pas son pareil dans un siècle où l'on a poussé l'art du calcul au point d'évaluer tous les principes en



éous, et de fixer un prix pour la légitimité, et même un taux pour la révolte, cet homme unique dans son espèce, est l'ancien prince-abbé de Saint-Gall. Vous savez qu'il a refusé d'échanger ses droits contre une pension que lui offrait le congrès de Vienne, aimant mieux être dans son couvent le dernier des moines, que d'être dans le monde le dernier des indemnisés. Ce bon homme, qui a préféré de garder son froc et son titre, après qu'on lui avait fait en beaux florins le compte de sa souveraineté, ne fait-il pas grand'pitié ?

L'abbaye de Muri est du petit nombre de celles qui n'ont pas été sécularisées, apparemment parce que les revenus en ont été jugés assez médiocres pour rester ecclésiastiques; car la sage mesure de la sécularisation n'a guère été adoptée qu'en faveur des couvens riches et des évêchés opulens;

et la révolution, comme la réforme, n'a laissé à Dieu que les biens qui ne valaient pas la peine d'être rendus au siècle; mais il y a eu cette différence entre la réforme et la révolution, que, dans la première, ceux qui prenaient les biens de l'église renonçaient à cette église pour être conséquens avec eux-mêmes, au lieu que dans la seconde ce sont les propres enfans de l'église qui se sont partagé ses dépouilles; en quoi sans doute il convient d'admirer les progrès toujours croissans de la raison publique.

Pour en revenir à l'abbaye de Muri, elle n'a conservé que des domaines peu considérables; mais une propriété, à laquelle elle attache sans doute bien plus de prix qu'à tous ces biens terrestres qu'enlève ou distribue à son gré un trait de plume diplomatique, c'est la croyance des habitans de son

ressort, laquelle est demeurée catholique au milieu d'un canton tout protestant, et en dépit de toutes les aliénations de conscience et de territoire que notre siècle a vu produire. C'eût été là peut-être une raison d'incorporer ce petit district catholique au canton voisin de Lucerne, plutôt qu'à celui d'Argovie, lorsqu'on s'occupa au congrès de Vienne de fixer le sort, l'étendue et les limites des nouveaux états helvétiques; et les mœurs et les habitudes locales, qui sont toujours d'accord ici avec les croyances, y auraient également trouvé leur compte; mais ces sortes de considérations ne sont pas celles qui déterminent nos habiles hommes d'état. C'est d'après le cours des fleuves, ou la direction des montagnes, que se règle aujourd'hui le sort des peuples. On distribue au compas des milliers de sujet et des milliers d'arpens de terre; on aliène

les nations en masse ou en détail d'après la forme ou la valeur du terrain. L'équilibre des puissances s'établit par têtes d'hommes ; de chevaux et de moutons. La religion et la morale , les besoins et les intérêts des peuples n'entrent pour rien dans ces sublimes calculs de la politique ; et l'on procède à la restauration d'un empire en quelque sorte comme à la construction d'une carte.

Je ne vous dirai rien de Lucerne , de cette vieille capitale des Waldstettes , que je revois toujours avec un nouveau plaisir , mais dont je ne pourrai vous reparler , sans craindre d'affaiblir à la fois par des réminiscences usées , les souvenirs que vous en conservez , et ceux que j'y retrouve. Il y aurait cependant une sorte d'ingratitude à passer sous silence , le monument que Lucerne vient de voir élever près de ses murs à la mémoire des illustres

victimes du 10 août ; car ce monument , qui devrait être déjà ancien , si la récompense eût suivi de près le dévouement , est si récent , qu'à peine est-il terminé , et qu'il n'est pas encore payé. S'il s'était agi d'un emprunt , la souscription serait depuis long-tems remplie ; mais il s'agissait d'un trophée ; et quel est l'homme qui oserait aujourd'hui donner son or , uniquement pour honorer de braves gens qui donnèrent tout leur sang à la patrie ?

Cet homme s'est cependant rencontré , qui n'a pas seulement aliéné sa terre et compromis sa fortune , mais qui , par un courage plus difficile encore , n'a pas craint de braver la calomnie d'une intention généreuse et le ridicule d'une belle action. Dans un pan de rochers perpendiculaires , a été creusée au ciseau une grotte où gît un lion colossal , traversé d'un

dard et renversé sur des débris d'armes et d'écussons. Le noble animal rend les flots de son généreux sang; mais faible et mourant, il s'appuie encore sur le bouclier aux armes de France; et un dernier rayon de fierté brille dans sa force qui s'épuise et dans son courage qui s'éteint. La pensée de ce lion est sublime et digne du génie de Thorwaldsen qui l'a conçue. Le modèle, tout entier de sa main, est comme son talent plein de verve et de force; l'exécution, confiée sur les lieux à une main subalterne, laisse seule quelque chose à désirer. Mais l'effet du monument n'en est pas moins très-imposant, dans ce rocher gigantesque, au sein de ce bocage solitaire, au-dessus d'un miroir d'une eau limpide qui semble le grandir encore en le reproduisant. On ne peut s'empêcher d'être ému, en sa présence, des images qu'il retrace

et des souvenirs qu'il rappelle, surtout des noms des victimes gravés, pour toute inscription, sur le rocher qui le supporte, et les pensées généreuses s'exaltent naturellement à la vue de tous ces noms héroïques. Il n'y a que le plat gazetier de Zurich et le froid industriel d'Aarau, impénétrable aux beautés de l'art, comme aux sentimens de l'honneur, qui calcule ici combien d'aunes de toile ou de drap aurait rapporté la dépense de ce rocher sculpté; et j'ai entendu, à cette place même, un bel-esprit du pays regretter, qu'au lieu de ce lion, animal étranger à la Suisse, l'artiste n'eût pas plutôt choisi, pour symbole de l'honneur et de la foi helvétiques, le bœuf indigène ou la vache nationale.

Ce n'est pas sans regret que j'ai quitté ce matin Lucerne, où me retenaient tant de doux souvenirs et de

relations agréables. Mais j'étais sûr du moins , en la quittant , de la retrouver sur ce beau lac qui porte son nom et qui réfléchit son image. On a tout épuisé depuis long-tems pour peindre les beautés du lac de Lucerne ; et moi-même , qui l'ai parcouru dans tous les sens , j'ai plus d'une fois éprouvé la tentation , aussi bien que l'impuissance de lutter ici avec la nature. Mais , comme à chaque fois elle se produit sur ce magnifique théâtre avec des charmes et sous des aspects tout nouveaux , comment résister au désir de rendre compte de beautés qu'on n'a pas encore aperçues , de sensations qu'on n'a pas encore éprouvées ? C'était de très-grand matin , et par un tems superbe , que je traversais le lac de Lucerne pour aborder à Stanzstadt. Le ciel était sans nuage ; l'onde , comme immobile , n'offrait pas la plus légère ride à sa



surface ; et la trace même qu'y laissait notre bateau , s'y effaçait aussi promptement que le fait l'impression fugitive d'une haleine sur une glace polie. Autour de moi , et partout où ma vue pouvait s'étendre , je n'apercevais que des objets empreints d'un calme et brillans d'un éclat également impossibles à rendre. Les vapeurs du matin qui enveloppaient les monts d'un voile azuré , leur donnaient une apparence en quelque sorte aérienne comme elles. A travers ce manteau subtil , les Alpes me semblaient elles-mêmes transparentes. Leurs traits les plus imposans , leurs contours les plus prononcés , empruntaient de ces vapeurs quelque chose de vapoureux. D'énormes masses de granit se jouaient dans le vague ; et la matière , aux formes les plus âpres , aux dimensions les plus colossales , réfléchie dans le miroir du lac , n'avait plus pour

ainsi dire de consistance que dans son image. Il faut avoir vu ces effets d'une belle matinée d'été sur les lacs de la Suisse, et particulièrement sur celui-ci, pour essayer de les décrire, ou seulement pour être en état de les comprendre. Mais encore un coup, comment, avec des paroles ou même avec des pinceaux, en donner une idée à celui qui ne les connaît pas ?

Je vis ainsi, dans l'espace d'un peu plus d'une heure, le tableau mouvant des Alpes se développer devant moi, comme au travers d'une gaze magique. A ma droite, au-dessus du golfe de Stanzstadt, les sommets glacés du Wetterhorn, des deux Eiger et de la Jung-frau, superbes phares allumés dès le principe de la création pour en éclairer les merveilles, étincelaient des premiers rayons du soleil, tandis qu'à ma gauche les

belles montagnes du canton d'Ury , encore plongées dans l'ombre matinale , grandissaient elles-mêmes sous ce voile qui les enveloppait. Que vous dirai-je , mon ami ? J'avais parcouru tout ce théâtre d'enchantemens , et je croyais avoir à peine quitté la rive , que déjà je touchais à l'autre bord. Ce fut là la dernière de mes illusions et le premier de mes regrets.

Vous avez remarqué sans doute plus d'une fois combien le champ de la réalité est triste et ingrat , auprès de ce riant domaine de l'imagination , où notre esprit aime à s'égarer dans les chimères qu'il enfante ; et plus d'une fois aussi vous avez gémi de la dure nécessité qui nous force à redescendre , de ces régions enchanteresses peuplées d'êtres selon nos désirs , sur cette terre de douleur où nous vivons avec nos semblables. C'est à-peu-près , si je ne me trompe ,

le même effet que l'on éprouve, quand on débarque, d'un de ces beaux lacs de la Suisse, sur un rivage hérissé de rocs ou couvert de ruines qui attestent la fureur des élémens, ou la fureur des hommes. Le mouvement de l'onde qui vous berçait de pensées mélancoliques, la scène vaporeuse des Alpes qui vous remplissait de sensations vagues et indéfinies comme elle, tout disparaît en un moment, pour faire place à l'impression souvent pénible des objets réels. Il semble en mettant le pied sur la grève, qu'on se réveille d'un rêve agréable, comme en sursaut et par un choc inattendu; toutes vos illusions vous échappent avec la vague qui vous apporta, et l'on gémit doublement de toucher à la fois le sol et la réalité.

Telle est du moins la sensation que j'éprouvai en débarquant à Stanzstadt. Ce petit village, qui couvre

de ses maisons éparses une baie aux contours gracieux , semble sourire à l'étranger qui y aborde. Mais ces maisons s'élèvent parmi des ruines; et ces ruines ne sont pas de celles que produit la vétusté. Une seule, marquée du vénérable sceau du tems , impose, par ce sacré caractère, autant qu'elle contraste avec les tristes décombres qui l'environnent. C'est la tour bâtie en 1308, à l'époque même de l'affranchissement de la Suisse , pour éclairer à la fois les démarches de ses ennemis et les efforts de ses défenseurs. Espèce de sentinelle de la liberté helvétique, elle a vieilli et succombé avec elle; et maintenant que le fanal qu'y avaient allumé des mains victorieuses, s'est éteint, en quelque sorte comme le flambeau de l'antique honneur, cette tour, encore debout sur ses fondemens inébranlables, est restée l'emblème de cette

liberté dont elle fut un monument ; elle apprend aux Suisses que des mœurs assises sur le roc résistent à tous les assauts ; elle leur rappelle les combats soutenus pour l'indépendance et les avantages retirés de l'union ; elle leur crie , d'une voix qui va toujours se fortifiant à travers les siècles : Restez fermes, unis et pauvres, et vous pouvez encore être libres.

La route qui conduit à Stanz ne m'a plus offert , à la distance de quelques années , la moindre trace des désastres de la fatale invasion de 1798. On y chemine à l'ombre des plus beaux noyers et sur la plus verte pelouse qui soient au monde. Nulle part , peut-être , on ne voit mieux qu'ici combien la nature se plaît à réparer le mal que l'homme se plaît à faire à son semblable , et combien le tems lui-même aime à cicatriser les plaies qui ne sont pas son ouvrage.

Les cabanes incendiées ou détruites ont été rebâties plus amples et plus commodes qu'auparavant : heureux avantage que les chaumières ont par tout pays sur les palais , de sortir de leurs ruines plus promptement que ceux-ci ne sortent de leurs fondemens. Mais ces maisons rustiques se distinguent encore dans tout l'Unterwalden , par l'agréable industrie avec laquelle elles sont garnies d'espaliers qui montent jusqu'au toit , et cachent exactement le mur , ou plutôt forment un mur de feuillage aussi riant qu'impénétrable. Les fenêtres sont encadrées de branches qui les ornent et les ombragent ; et ces rameaux , chargés de fruits qui pendent à tous les étages , invitent partout l'œil à s'y reposer , et la main à les cueillir. Ce n'est rien sans doute en soi que cette parure extérieure des maisons de ce pays ; mais c'est

pourtant l'image du bien-être ; c'est le signe de l'aisance ; c'est la marque de l'intérêt avec lequel chaque paysan soigne son rustique manoir , et cherche à se complaire sous le toit qu'il habite ; et combien cette image ne s'embellit-elle pas ici , de la comparaison qu'on en peut faire avec ces masures si chétives , si misérables , dont la vue seule inspire ailleurs le dégoût ou la pitié ! C'est ainsi, mon ami , qu'en Suisse le moindre détail du paysage suffit pour attester l'heureuse condition du pays. Il n'est personne qui ne sente , à la vue de ces beaux espaliers de l'Unterwalden , que ce sont des citoyens qui les cultivent , et que ces fruits , dont ils sont chargés , sont les fruits de la liberté.

Le bourg même de Stanz ne présente également qu'un aspect riant , qui éloigne jusqu'au souvenir de ses



derniers malheurs. Une population nouvelle s'y multiplie rapidement parmi les décombres de sa patrie et sur les tombeaux de ses pères. De jolies usines , ornement pareillement nouveau d'un paysage agreste , y ajoutent l'intérêt d'une industrie qui n'a rien elle-même que de pastoral. Des maisons toutes neuves , bâties dans le goût de l'antique architecture , ne contrastent pas d'une manière moins piquante avec l'inaltérable fraîcheur du paysage qui les entoure ; ce mélange de tons , de formes et de couleurs , a quelque chose d'original et de républicain dont on est frappé ; et il semble que le sang versé pour la liberté ait ici rajeuni toute la nature.

Dès en arrivant à Stanz , vos regards se portent involontairement sur la fontaine qui orne la place publique , et qui est elle-même ornée de la statue d'Arnold de Winkelried. Le

héros helvétique y est représenté debout, dans une attitude calme et simple, tenant en main un faisceau de ces hallebardes ennemies qu'il enfonça dans sa poitrine. On lui a conservé le costume de son pays et de son siècle, lequel est depuis long-tems étranger dans son pays même. Tout ce monument est sans doute bien dépourvu d'art et de talent; la matière en est bien commune, et l'exécution bien grossière; et le héros et l'artiste en sont presque également agrestes. Mais qui sait si l'habileté de notre siècle conviendrait mieux en effet à l'héroïsme du XIV, et si le gothique dévouement de Winkelried n'est pas plus reconnaissable sous cette forme gothique? Il y a des pays où le marbre, travaillé par des mains savantes, n'inspire que l'admiration de l'ouvrage; il y en a d'autres où la pierre, grossièrement façonnée, en-

fante des héros plutôt qu'elle ne les représente ; et peut-être que la patrie de Winkelried n'a rien à envier à celle de Canova.

Vis-à-vis de cette colonne , et sur la même place , est l'église paroissiale de Stanz , dont l'intérieur est décoré de grosses colonnes d'un marbre noirâtre , où il semble qu'en prodiguant la matière aux dépens de l'élégance de la forme , on ait affecté d'étaler la seule espèce de luxe que ce pays comporte. Tel est partout le génie de la Suisse pastorale , que l'image de la richesse dans les choses du culte , s'y met bien au-dessus du mérite de l'art. Tel dut être celui de la Grèce primitive , avant l'époque de ses triomphes , où , plus la nation était pauvre , plus elle recherchait le luxe de la matière dans les offrandes de la piété et dans les objets du culte. Mais la Suisse , sous le rapport de

l'art, est encore dans l'enfance, et elle y restera probablement toujours. Elle n'a long-tems connu que le fer, honorable instrument de sa liberté. Plus tard, elle a trop aimé l'or, qui payait le sang de ses braves; et les arts ne fleurissent que chez les peuples qui ne se servent pas du fer uniquement pour se battre, ou qui ne se battent pas uniquement pour de l'or.

Il y a dans cette église de Stanz un autel remarquable: c'est celui où l'on disait la messe à des enfans et à des femmes, tandis que les hommes et les vieillards se faisaient tuer par milliers en défendant contre les Français leur patrie, qu'ils ne pouvaient défendre. On voit encore dans cet autel la place où pénétra, après avoir percé le prêtre, la balle lancée par une main ennemie: exécration de l'intolérance qui s'en vint massacrer des républicains à Stanz, parce

qu'ils ne pensaient pas comme à Paris, et abattre le prêtre à l'autel au moment même où il offrait à Dieu le sang d'un Dieu pour le salut des hommes ! Je n'ai jamais rien vu qui m'ait fait frissonner d'une horreur plus profonde que ce simple monument du démon révolutionnaire. Près de cette même église, dans le cimetière qui l'environne, est une chapelle qui contient les restes de quatre cent quatorze habitans de Stanz, du nombre desquels étaient cent deux femmes et vingt-cinq enfans, tombés également victimes de cette guerre impie qui retrempait les peuples dans le sang des générations innocentes. Il y a de quoi frémir en contemplant tout ce que renferme cette église ; et maintenant on n'y fait plus que prier.

Je ne sais, mon ami, si vous avez visité la maison de ville qui est, après l'église, le seul édifice public de Stanz ;

car, dans ces petites républiques, on n'élève de monumens qu'à la religion et à la liberté, ou plutôt on n'y sépare pas le culte de la liberté de celui de Dieu même. Cette maison de ville renferme des portraits de la plupart des chefs de la république, chacun dans le costume de son siècle : en quoi, sans doute, ils ne différeraient pas moins du nôtre, que par les mœurs et les vertus de leur âge. On y voit aussi un grand tableau représentant le vénérable Nicolas de Flüe, au moment où il prend congé de sa nombreuse famille pour se consacrer à Dieu dans un ermitage. Cet hommage, rendu à la mémoire d'un vertueux cénobite, ne pouvait être mieux placé que dans ce lieu même, où sa parole sainte apaisa les discordes de sa patrie ; et c'est du reste le seul monument qu'on lui ait consacré dans cette partie de l'Unterwalden, tandis

que dans l'autre moitié du canton il n'est presque pas de maison particulière qui n'offre quelque'une de ses images, et qui ne soit comme placée sous son invocation. Ce n'est pas le moindre trait de l'opposition qui règne entre ces deux parties d'une même république, que ce culte rendu dans l'une à la mémoire de Nicolas de Flüe, et dans l'autre à celle de Winkelried; et si l'on appréciait cette différence par celle que notre siècle met entre un moine et un héros, le haut et le bas Unterwalden seraient sans doute placés à une assez grande distance l'un de l'autre. Mais il n'en était pas ainsi aux XIV et XV siècles. Alors les moines étaient braves, et les guerriers étaient dévots; et rien n'était moins rare que de mourir sous le froc, après avoir vécu sous la cuirasse. Aujourd'hui c'est tout différent; l'on voit bien encore quelques moines

dans le monde ; mais on ne voit plus guère de héros dans des cellules.

Il y a encore à Stanz des greniers à blé et à sel que j'ai négligé de visiter, un arsenal , à-peu-près vide , et un couvent de capucins tenu toujours au complet. Au reste les capucins de ce pays ne ressemblent pas à ceux du nôtre. Ceux-là du moins offrent tous les signes extérieurs de leur état ; ils en portent la barbe et la robe ; ils en ont la malpropreté , attribut essentiel d'un capucin ; ils en ont aussi les vertus ; ils prêchent, ils instruisent , ils édifient le peuple ; ce sont en un mot des moines aussi utiles que s'ils n'avaient pas cessé d'être citoyens.

J'ai parcouru les environs de Stanz, qui se recommandent sous plus d'un rapport à l'intérêt du voyageur et à l'attention du philosophe. Tel est, entre autres, le village de Wyl-sur-l'Aa,



à un quart de lieue de Stanz ; sur la route de Buochs. C'est là que se trouve un grand grenier à blé, et c'est aussi là que se tiennent annuellement les *lands gemeinde*, ou assemblées générales du peuple d'Unterwalden. Ce n'est sans doute pas sans intention que l'on a rapproché ainsi dans un même lieu le magasin des subsistances et le théâtre des délibérations de la république. C'est peut-être pour rappeler sans cesse au peuple qu'il n'a besoin que de pain pour être libre ; et c'est peut-être aussi pour lui apprendre qu'avec la liberté on ne manque jamais de pain.

L'endroit le plus intéressant du territoire de Stanz est le Drachenried, lieu célèbre par des traditions mythologiques, dont un voyageur industriel ne ferait sans doute pas beaucoup de cas, mais que vous apprécierez différemment. Ces sortes de traditions

locales, toutes fabuleuses qu'elles sont, ont un genre de mérite que le philosophe ne doit pas dédaigner, et même un degré de vérité beaucoup plus réel qu'on ne pense. Elles peignent du moins le caractère du peuple qui les adopta ; elles portent l'empreinte et la couleur du siècle qui les vit éclore. Combien y a-t-il de faits incontestables qui n'ont pas cet avantage, et même de vérités historiques qui n'ont pas cette vérité-là !

J'ai voulu me rendre au Drachenried par le Rozloch, lieu qui a acquis aussi, dans des tems voisins du nôtre, une célébrité tout aussi brillante, et surtout moins sujette à contestation. Je me suis donc embarqué à Stanzstadt, pour aborder à une demi-lieue de là, à l'entrée même du Rozloch. C'est une gorge singulièrement sauvage, à travers laquelle le Mehlbach se précipite de rocher en rocher, et

de cascade en cascade. Avec un peu d'imagination , il ne serait pas impossible de placer là une des portes de l'enfer du Dante. Malheureusement je n'y ai vu qu'une papeterie récemment construite , à laquelle, avec la meilleure volonté du monde , il n'y avait pas moyen de trouver une couleur poétique. Mais voici qui dut me consoler de ma disgrâce : une jeune et jolie fille accourut au devant de moi, du plus loin qu'elle m'aperçut, en me tendant la main, suivant l'antique usage de son pays, et m'offrant à boire de l'eau d'une source voisine. Jamais peut-être on ne vit l'hospitalité sous des traits plus frais, plus ingénus et plus aimables; et jugez si j'ai dû être touché de la trouver sous de pareils traits à cette place. C'est au Rozloch que les généreux enfans de Winkelried défendirent avec le plus d'opiniâtreté l'entrée de leur pays con-

tre les farouches soldats du Directoire; c'est là que la valeur française fut employée à étouffer dans son berceau la liberté helvétique; et c'est là qu'après moins de trente années, une jeune fille charmante présenta la main à un Français.

On voit encore au sommet du Rozberg les ruines de l'ancien château de ce bailli Wolfenschiess, qui partage, dans les souvenirs du pays, l'exécrable célébrité du bailli Gessler. Ce château, détruit le premier jour de l'an 1308, n'a jamais été relevé depuis; et c'est peut-être là ce qui distingue la révolution de la Suisse entre toutes les révolutions du monde, où, pour une des bastilles du pouvoir renversées par les mains du peuple, se relevaient presque aussitôt des milliers de bastilles populaires. Les ruines du château de Wolfenschiess étaient cependant encore habitées il y a quelques

années. Elles servaient de retraite à un ermite, qui y jouissait d'une des plus belles vues de son pays, dans le berceau même de sa liberté. C'est dommage que cet ermite n'ait pas trouvé de successeur. J'aurais aimé à serrer la main d'un brave moine, capable d'habiter impunément un pareil séjour et au milieu de pareils souvenirs.

En côtoyant le pied du Rozberg, le premier objet que l'on rencontre est la chapelle de Struth de Winkelried. Elle est située sur la route même de Stanz à Sarnen, et j'y avais déjà fait une station dans un de mes précédens voyages. J'ai voulu y rendre un nouvel hommage à la mémoire de ces dix-huit héroïnes qui, seules et armées de faux, soutinrent quelque tems, adossées à la muraille, le choc d'un bataillon français, et se firent toutes tuer pour la patrie. Ailleurs on leur eût élevé des monumens;

ici, où l'héroïsme fut long-tems une chose commune et presque vulgaire, on n'a même pas pris le soin de recueillir leurs noms. Il semble qu'on ait assez fait pour leur mémoire, en l'appuyant à un autel.

On arrive de là, en un quart d'heure de marche, au Drachenried, c'est-à-dire, au marais du Dragon. Si vous interrogez les gens du pays sur l'origine de ce nom de Drachenried, voici ce qu'ils vous répondent. Il fut un tems où un énorme serpent s'établit dans cette vallée; il y dévora quantité d'enfans et de bestiaux, et y répandit une telle épouvante, que les habitans de Wyl abandonnèrent ce hameau, nommé dès-lors Oedwyl. Bientôt la désolation s'étendit au loin dans la contrée, sans que personne osât attaquer ce terrible ennemi. Alors vivait dans l'Unterwalden un guerrier qui avait long-tems signalé sa valeur

dans les guerres d'Italie, ou plutôt, il n'habitait pas alors sa patrie. Struth de Winkelried, c'était son nom, avait été créé chevalier par l'empereur Frédéric III, pour la bravoure et la fidélité qu'il avait déployées à son service, surtout au siège de Faëenza. Rentré dans ses foyers, afin d'y jouir au milieu des siens de la gloire qu'il avait acquise dans les camps de l'étranger, il eut le malheur de tuer un homme en duel. En ce tems-là, où tout le monde était brave, c'était un crime que de priver la patrie d'un citoyen, même en se mesurant en braves; et Struth de Winkelried fut banni de l'Unterwalden. Cependant dans son exil, le bruit des ravages auxquels son pays était en proie était venu à ses oreilles. Il apprit qu'un affreux reptile dévastait ces belles campagnes, vers lesquelles il ne cessait de tourner de loin les regards de regret et

d'amour. Il sollicite par ses amis, car alors aussi les malheureux conservaient des amis, la permission de revenir dans ses foyers, sous la condition de délivrer le pays du fléau qui le désolait, et cette grâce lui est accordée. Il part, il arrive, il marche droit au Drachenried, et là il établit son camp en face du repaire de son redoutable ennemi. Il n'attendit pas long-tems l'occasion de se mesurer avec le dragon ; et saisissant le moment où ce monstre sortait de son antre, il l'attaque avec autant d'intrépidité que d'adresse, il le presse, il le terrasse ; et, lui enfonçant dans la gueule sa lance garnie d'un faisceau d'épines, il le fait enfin expirer sous ses coups redoublés. Mais ce héros ne jouit pas long-tems de son triomphe ; une blessure qu'il avait reçue dans le combat l'emporta le lendemain, et sa patrie en deuil ne put déposer que sur sa



tombe le décret d'absolution qu'elle devait à sa victoire. Depuis ce tems, le nom de Winkelried est resté cher et sacré dans l'Unterwalden ; on lui consacra une chapelle , seul genre de monument qu'on y connaisse pour tous les grands hommes , aussi bien que pour Dieu même ; et lorsque plus tard, un autre Winkelried, Arnold, se dévoua sur le champ de bataille de Sempach pour le salut de la Suisse entière, l'antique honneur de ce nom s'accrut du nouveau sacrifice, et la reconnaissance publique s'accrut de même en se partageant entre deux héros.

Tel est le récit qu'on me fit, et j'ajoutai : heureux le peuple qui ne bâtit des chapelles que sur le théâtre d'une belle action ! heureux le peuple qui n'a de saints que des citoyens utiles à la patrie, et qui ne reconnaît pour patrons que des héros !

Peut-être jugerez-vous, mon ami, que ce récit est une fable moderne, ou tout au moins une de ces fictions renouvelées de la Grèce, du tems où les Hercule et les Thésée, bannis de leurs villes pour avoir tué des hommes, y rentraient en triomphe après avoir assommé des monstres; mais la Suisse agreste et inculte n'a jamais eu grand commerce avec la Grèce. Voici d'ailleurs mes autorités, que je sou mets à votre jugement. Dès le XV siècle le chroniqueur Etterlin de Lucerne, raconta cette aventure, qu'il avait trouvée grossièrement peinte sur le mur d'une vieille chapelle d'Oedwil; et feu le landamman Zelger de Stanz, l'estimable historien de son pays, que j'ai connu personnellement, n'hésita point à admettre cette tradition dans son ouvrage, après avoir vérifié divers documens qui la constatent; il en fixa l'époque à l'an 1250. La plupart des

hauts-faits de Guillaume Tell ne reposent pas sur d'autres témoignages, et ne s'appuient pas sur d'autres monumens; ce ne sont également que de vieilles chroniques, de vieux tableaux et de vieilles chapelles, qui célèbrent ces deux anciens libérateurs; et peut-être que dans l'histoire de l'un et de l'autre, il y a le même fond de vérité et d'erreur.

Je n'ai pas voulu quitter le Drachenried, sans avoir visité le Drachenloch, ou l'autre du dragon. On n'y parvient qu'avec assez de peine, par un sentier très-raide et très-étroit, et en s'aidant des mains autant que des pieds; mais en arrivant dans la grotte, son aspect me dédommagea bien des efforts que j'avais faits pour y atteindre. L'ouverture en est large et presque-régulière; et les parois en sont formées de beaux rochers calcaires. Assis à l'entrée, et me reposant

à la fraîcheur de son ombre, j'avais à mes pieds la vallée du Drachenried, actuellement si fertile et si riante, et devant moi les belles montagnes de la Blum-Alp et du Buochserhorn. Mon guide me montrait avec une émotion qui, mieux que son récit même, attestait sa conviction, la caverne qui se prolonge dans la profondeur de la montagne, et qui servait de repaire au monstre. Je jouissais presque de sa frayeur, autant que du spectacle enchanteur qui se déployait à mes regards; et le charme de ces beaux lieux, et l'intérêt de ces vieux souvenirs, et ces grandes ombres du tems passé que le récit de cet homme simple et naïf évoquait, pour ainsi dire, entre nous deux, m'auraient retenu long-tems à cette place, si la nuit ne m'eût forcé de la quitter.

Je suis, etc.

## LETTRE IX.

AU MÊME.

Engelberg, septembre.

*Voyage à la vallée d'Engelberg.  
Wolfschiess. Grafenort ; chapel-  
les nombreuses. Description de la  
vallée d'Engelberg. Le Tittlis. Le  
couvent , l'église , la bibliothèque.  
Précis de l'histoire de cette abbaye.  
Habitans de la vallée ; leur costu-  
me ; leur caractère. Réflexions à  
ce sujet.*

Me voici dans un des endroits de  
la Suisse que je désirais le plus de  
connaître ; et , ce qui n'a pas tou-  
jours lieu , même en ce pays , je  
trouve , en abordant à Engelberg ,  
que l'aspect de cette vallée en ju-  
stifie bien la renommée. Peut-être

cependant l'agréable impression que j'y éprouve, est-elle due en partie au chemin que j'ai fait pour y arriver. Je venais de traverser un pays âpre, sans mouvement et sans intérêt. J'avais l'œil et l'imagination attristés d'une succession uniforme de scènes sauvages; et je trouvais, au terme d'un voyage fatigant, un paysage embelli des formes et des couleurs les plus riantes. C'est ce que l'on pourrait appeler ici l'art de la nature, et c'est presque une coquetterie de sa part, pour relever l'effet de son ouvrage. Je ne vous dirai donc rien du pays que j'ai parcouru jusqu'à Engelberg, si ce n'est qu'après la dévotion qui y règne, ce dont j'y ai été le plus frappé, c'est de la pauvreté qui n'y règne pas moins. Mais ce n'est pas comme cause et effet l'une de l'autre que je rapproche ici ces deux choses; ou

du moins , à mon avis , ce qu'elles y ont de commun , c'est que l'une est ici le charme et la consolation de l'autre.

J'ai cherché à VVolfenschiess , petit village à deux lieues de Stanz , les ruines du château de ce bailli VVolfenschiess , digne satellite de Gessler , dont le nom figure au même titre dans les annales helvétiques. Mais il ne subsiste plus la moindre trace de ce château ; et depuis tant de siècles qu'il est libre , ce peuple n'a plus rien sous les yeux qui lui rappelle ses tyrans. En revanche , on m'a montré , sur une pointe de rocher et à une hauteur considérable , une chapelle à laquelle il se rend en pèlerinage des foules de gens de pays très-éloignés ; et presque partout où une place bien escarpée dans la montagne se découvrait à ma vue , j'y apercevais de même une chapelle.

A voir la quantité de lieux saints qu'on rencontre dans ce pays, il semblerait que le peuple qui l'habite n'aurait autre chose à faire qu'à prier ; et l'on pourrait croire que, pour se tenir dans une activité perpétuelle ; il lui suffirait de ses chapelles, à défaut de ses pâturages.

A mesure que l'on avance, on sent ici l'empire de la religion qui défricha ce désert, qui le féconde et l'anime encore. De pieuses images sont incrustées dans les rochers, ou suspendues à des branches d'arbres. Il semble qu'on ait voulu faire entrer ici toute la nature dans le culte qu'on rend à son auteur. Les gens que je rencontrais sur la route, et j'en rencontrais beaucoup, attendu que c'était un jour de fête, portaient de même, hommes et femmes, des objets de dévotion à leur main ou sur leurs vêtemens. Ils priaient tout



haut, en marchant, comme s'ils eussent encore été à l'église, ou comme si ce pays entier était un temple; et le long voyage de ces bonnes gens n'était qu'un long concert de litanies.

Grafenort, que l'on rencontre une lieue plus loin, n'a que deux maisons, qui appartiennent toutes deux au couvent. A partir de là, la route se resserre en s'élevant sur des rochers, et devient par intervalles très-pittoresque. On chemine entre le VVallenstock et le Sélistock, hautes montagnes à la base desquelles coule le torrent de l'Aa au fond d'un noir précipice. Mais ce précipice, sur lequel la vue plonge de temps en temps avec effroi, est rempli de maisons, de granges, de chalets; quelquefois, du milieu de débris qu'on distingue à peine, on voit poindre un clocher; et ce qu'on

serait tenté de prendre pour un reste d'avalanche , est le commencement d'une paroisse. On arrive ainsi par une montée rude et pénible , dont une fort belle route adoucit cependant l'âpreté , jusqu'au point d'où l'on découvre la vallée entière d'Engelberg ; et de ce point , on n'a plus que quelques pas à faire pour y descendre.

Ce fut là une des plus vives sensations que j'eusse encore éprouvées en ce pays. Figurez-vous , mon ami , un immense tapis de verdure semé de jolies maisons blanches , dont le toit , en tuiles de sapin , reluisait des derniers rayons du soleil ; et ce tapis , enfermé de tous côtés par d'énormes montagnes, dont les unes, arides et chenues , d'autres agréablement boisées , se dressent à diverses hauteurs sous les formes les plus variées , et qui toutes , supé-

rieures à la région des neiges éternelles , ne sont encore que d'humbles satellites du Titlis. De ce point de la vallée , on ne découvre cependant pas le Titlis ; on ne voit que son énorme base , l'Oberberg , et les immenses plateaux de neige qui en découlent , et du sein desquels s'élancent les cimes aiguës et dentelées de Spaneuter. Mais , du reste , rien de plus frappant que la forme et le port des montagnes qui ceignent, comme d'un vaste amphithéâtre , la vallée d'Engelberg ; surtout le VVallenstock , aux cimes découpées , et l'Engelberg , qui se dresse directement en face et absolument à pic. D'épais nuages , illuminés par le soleil couchant , qui se jouaient alors autour de leurs flancs , ajoutaient encore , en interceptant une partie de leur taille gigantesque , à l'impression qu'on en reçoit. Rien

n'est en effet plus frappant, lorsqu'un énorme nuage vient prendre tout-à-coup la place d'une montagne, que de voir inopinément ici une crête percer la nue, là un pic s'élancer du sein des brouillards, et la montagne entière se développer par degrés à travers plusieurs étages de vapeurs.

La tradition veut que de malins esprits, qui habitaient jadis ces montagnes, en furent chassés par des anges; de là le nom d'Engelberg qui a été donné à la vallée, si ce n'est pas plutôt le nom qui a fait naître la tradition. Ce qui est certain, c'est que la possession du pays était restée aux anges, c'est-à-dire aux moines qui l'avaient conquis sur les frimats; et cette étymologie du nom d'Engelberg, pour n'être pas dans le goût de notre siècle, n'en serait peut-être que mieux dans le

géné du XI. Quoi qu'il en soit, une abbaye de bernardins, fondée en 1083, exerçait encore, à la fin du dernier siècle, la pleine et paisible souveraineté de ce pays. Jusqu'alors, en effet, on ne s'était pas mis en peine de contester les titres en vertu desquels quelques moines régnaient sur quelques bergers; mais alors aussi il n'y avait pas de légitimité si obscure ou si sacrée qui pût échapper au Directoire; et le petit empire d'Engelberg, imperceptible sur la carte et abîmé parmi des glaciers, fut aperçu du Luxembourg. Dès ce moment, incorporé à la république helvétique, il dut subir toutes les chances de sa nouvelle destinée; il connut tous les avantages d'une révolution, les réquisitions d'hommes et d'argent; il vit passer des préfets, des commissaires, des armées même; qui se disputaient l'empire de l'Europe dans

ce petit coin des Alpes. Depuis que tous ces torrens se sont écoulés, les moines ont reparu ; ils ont retrouvé leur couvent à-peu-près tel qu'ils l'avaient laissé , si ce n'est que la souveraineté qui y était précédemment attachée en a été pour jamais aliénée. Ces moines ne règnent plus maintenant que dans leur cloître. Ils n'ont plus que des concitoyens parmi leurs anciens sujets ; et la vallée d'Engelberg fait désormais partie intégrante du canton d'Unterwalden. Mais les propriétés de l'abbaye sont demeurées intactes ; elle n'a perdu que des droits politiques de peu de valeur en comparaison des droits sacrés qu'elle exerce sur les consciences et sur les cœurs , surtout auprès des belles et nombreuses terres qui lui restent. La vallée presque entière d'Engelberg , et les Alpes qui la dominent , appartiennent encore au cou-

vent. La plupart des habitans, jadis serfs de l'église, en sont encore les fermiers; et il n'y a sans doute pas d'abbé, même en Suisse, dont l'humilité ne dût s'accommoder de n'être plus prince, en demeurant propriétaire.

J'ai visité l'église, qui est un fort beau vaisseau construit dans un style d'architecture italien, et orné de beaucoup de peintures, de statues et de reliques. Il serait difficile de n'être pas ému, au premier abord, de tout ce luxe des arts et de la piété dans une région si âpre, dans un climat si rigoureux, et à une hauteur où il ne croît presque plus que de l'herbe. Ce contraste d'un temple majestueux au milieu de huttes pastorales, ces autels en marbre précieux, et resplendissans de dorures, au pied desquels il ne se prosterne que de misérables pâ-

tres ; ces productions de l'art , prodiguées dans un lieu si agreste , et pour des sens si grossiers ; que vous dirai-je , enfin ? tous ces trésors de l'Italie dans la pauvre petite vallée d'Engelberg , vous frappent et vous touchent bien davantage qu'en Italie même. On se ferait scrupule de juger ces tableaux comme des tableaux, ou de chercher uniquement des statues dans ces statues. On ne voit ici que le sentiment qui multiplia ces ouvrages, et non la main qui les a produits. L'artiste disparaît pour ne laisser apercevoir dans son œuvre, que l'objet qu'elle remplit et que le lieu qu'elle occupe. C'est de sa place même qu'elle emprunte tout son mérite; et l'on s'incline ici devant des images qui n'exciteraient ailleurs que le mépris ou la pitié.

La bibliothèque du couvent est certainement une des plus précieuses



propriétés de l'abbaye, si non pour les religieux eux-mêmes, du moins pour les richesses littéraires qu'elle renferme. On y compte un assez grand nombre de manuscrits, la plupart, il est vrai, des XII et XIII siècles, et relatifs uniquement à des matières ecclésiastiques. Le seul manuscrit de littérature profane que j'y aie vu, est un traité de la rhétorique de Cicéron, du XII<sup>e</sup> siècle. On ne croit pas qu'il s'y trouve un seul palimpseste. Mais peut-être, pour en être sûr, faudrait-il que la recherche en eût été faite par d'autres que les moines eux-mêmes; et j'avoue que je m'en rapporterais bien davantage à ces bons pères, sur le nombre ou la qualité de leurs fromages, que sur l'âge ou la nature de leurs manuscrits. J'ai vu aussi dans cette bibliothèque des exemplaires si rares, qu'ils peuvent presque passer pour

uniques , des premiers livres imprimés en Suisse , et qui sont aussi un des premiers titres d'honneur de l'Helvétie , tels que le *Matrocertus*. Ce n'est pas sans un vif intérêt que l'on retrouve , au voisinage des neiges éternelles , les prémices d'un art destiné à changer la face du monde ; et l'on ne peut s'empêcher de songer que ces moines du XV<sup>e</sup> siècle , qui accueillaient ainsi dans leur bibliothèque les premiers essais de la typographie, ne se doutaient guère de ce qu'ils faisaient. Mais ce qui peut-être a lieu de surprendre davantage, c'est que l'imprimerie d'où sont sortis ces ouvrages conservés avec tant de soin dans une abbaye , ait été établie près d'une autre abbaye , celle de Muri , en Argovie. Les premières presses qu'ait eues la Suisse , placées ainsi à l'ombre d'un monastère , et comme sanctifiées par le premier usa-

ge qui s'en fit , se propagèrent de là avec une extrême rapidité ; et ce même Gering imprimeur du *Matro-certus* , qui avait appris son métier à Muri , fut celui qui éleva la première imprimerie à Paris. Quel plus petit germe enfanta jamais de plus grandes révolutions ! et qui n'admirerait les desseins de la Providence, en voyant la lumière qui éclaire aujourd'hui Paris et le monde entier , apportée d'un petit coin de l'Argovie , par un homme obscur , disciple et serf de quelques moines !

La bibliothèque d'Engelberg est d'ailleurs assez bien pourvue d'ouvrages de littérature et d'histoire, quoique composée exclusivement par des moines et pour des moines. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est qu'elle n'ait presque pas souffert du passage et du séjour des troupes libératrices. Il est vrai que ce fut aux dépens d'un au-

tre trésor de l'abbaye , de sa cave , qui passait pour être aussi bien fournie , et rangée dans un aussi bel ordre , que sa bibliothèque. Il n'est plus question maintenant de cette cave si renommée ; et je ne saurais dire si , dans le parallèle de l'ancien état de choses et de l'état actuel, la mémoire de ces bons pères n'est pas restée plus sensible encore aux dommages , qu'elle ne l'est aux bienfaits. Mais ce qu'ils montrent du moins avec une satisfaction exempte d'amertume , c'est le vaste magasin de fromages , qui est véritablement le trésor de l'abbaye. On admire ici le même esprit d'ordre et de conservation , qu'on ne saurait trop louer dans la bibliothèque. Les fromages sont rangés , comme les livres , à raison de leur âge , de leur poids et de leur volume. Dans l'un comme dans l'autre de ces vastes dépôts, les

années, les siècles mêmes, se suivent, se pressent sur des rayons ; et l'on serait embarrassé de décider , en présence de tant de richesses , où l'on reconnaît le mieux l'église , dans la bibliothèque ou dans le chalet.

Après avoir terminé la revue de l'abbaye et de ses dépendances , il me restait encore assez de jour pour examiner la population de la vallée ; et c'était là l'un des plus agréables soins auxquels je pusse me livrer à Engelberg. Par un heureux hasard , ce jour-là même était une des grandes fêtes du pays ; et outre l'avantage de trouver tous les habitans réunis , ainsi qu'une foule de gens des communes voisines attirés par le même objet , j'avais encore celui de les voir parés , pour une telle solennité, de leur costume national et de leurs plus riches habits. J'ai vu peu de

racés alpestres aussi belles et aussi intéressantes que celle-là. Les deux sexes y sont généralement d'une haute stature ; et cet avantage de la taille et rehaussé , chez les femmes , par une délicatesse de traits que font encore ressortir l'éclat extraordinaire et la blancheur de leur teint. Presque toutes ces femmes me parurent d'une beauté remarquable , bien qu'excessivement blondes ; et ce n'était pas uniquement de leur costume , quoique très-chargé d'ornemens , qu'elles empruntaient à mes yeux l'agrément que je leur trouvais. Car de tous les costumes usités dans les Alpes , il n'en est pas de moins propre que le leur à faire briller les avantages mêmes qui les distinguent. Elles ont le sein écrasé sous une cuirasse de carton, qui leur monte presque jusqu'au menton , et qui s'applique si exactement à leur poitrine , qu'il serait impossible de deviner leur

sexe , autrement que par leur vêtement et leur figure. Cependant , ces femmes , la plupart très-fécondes et que je voyais entourées d'une nombreuse famille , doivent cruellement souffrir d'une gêne aussi effroyable ; et quelques-unes d'entr'elles , à qui je me hasardai d'en faire l'observation , ne firent point de difficulté d'en convenir. Tel est cependant l'empire de la coutume , qu'elles préfèrent de gémir sous cette odieuse entrave , qui les déforme et les enlaidit, quand il leur serait si facile de s'en affranchir ; et telle est la tyrannie de la mode , qu'il lui faut des victimes jusqu'au sein d'une des peuplades les plus libres , les plus pauvres et les plus ignorées du monde !

Du reste , rien n'est plus remarquable que la gaîté et la vivacité d'esprit de ce peuple. C'est certainement une des tribus alpestres les plus dis-

tinguées sous ce rapport, et la cause n'en est pas due uniquement, comme on pourrait le croire, à la pureté et à l'élasticité de l'air dans lequel elle vit, ni à l'élévation du sol qu'elle habite : car ces qualités communes à un grand nombre de régions de la Suisse centrale n'y produisent pas les mêmes effets. Les habitans du Haut-Hasli, par exemple, qui donnent la main à ceux d'Engelberg, au-dessus de la limite des neiges éternelles, sont aussi graves et phlegmatiques, que leurs voisins sont pétulans et vifs ; et pour trouver à ceux-ci des rivaux d'esprit et de gaîté, il faudrait aller, à travers toute la chaîne des Alpes, jusque dans l'Appenzell catholique. C'est donc par des raisons d'un autre ordre qu'on pourrait essayer d'expliquer ce phénomène moral ; et ces raisons, je vais les donner, au risque de passer pour un capucin, préven-



tion terrible, comme chacun sait, et à laquelle j'avoue qu'il y a, pour ma part, beaucoup d'apparence.

Les habitans d'Engelberg, longtemps sujets et encore aujourd'hui fermiers d'un prince ecclésiastique, sont au nombre des catholiques les plus fervens et les plus zélés de la Suisse. J'ai déjà eu occasion de remarquer que leur pays est couvert de chapelles, d'oratoires, qui tiennent incessamment leurs sens occupés d'images religieuses. Le grand nombre de fêtes que célèbre l'Eglise romaine, et qui toutes sont chômées ici avec beaucoup de solennité, remplit une partie considérable de leur vie active, dont le reste, consacré sur le sommet de leurs Alpes, au soin de leurs troupeaux, est encore ramené, par la contemplation, vers les seules idées qui leur soient familières; en sorte que, livrés exclusivement à leurs oc-

cupations de chrétiens et de pâtres, ils se trouvent pour ainsi dire absorbés tout entiers par la religion qui les éclaire, qui les charme et qui les amuse. En effet, tous les exercices de cette religion sont ici des spectacles, qui mettent en jeu tous les organes de ces simples et grossiers montagnards; un temple vaste, d'une architecture noble et régulière, resplendissant à l'intérieur de tout le luxe des arts, où les tableaux et les statues sont prodigués sur les autels, où l'or et les bijoux brillent sur les châsses et les reliques des saints; un orgue sonore, touché par des mains savantes, que soutiennent de nombreux instrumens à vent et qu'accompagnent mille voix en chœur; l'ordre majestueux des cérémonies; l'éclat des habits pontificaux; les chants graves et mesurés de la pieuse psalmodie; les nuages embaumés de l'en-

cens ; toutes ces pompes de la religion , incessamment déployées pour frapper les sens de tout un peuple, dans un pays déjà si richement décoré par la nature, ont dû nécessairement agir sur son imagination d'une manière forte et durable. Je me suis trouvé moi-même au milieu de ce peuple , pendant la célébration des vêpres ; et j'avouerai que la vue de tous ces hommes réunis pour chanter les louanges de Dieu; de ces femmes, dans tout l'éclat de leurs atours rustiques, joignant leurs voix douces et timides à ces voix fortes et mâles ; de ces pieux cénobites , cachés derrière le voile du chœur, dont la présence, mystérieuse en quelque sorte comme celle de la Divinité, ne se révélait par intervalles , au milieu du silence universel, que par de soudaines invocations; les sons de l'orgue, mariés à ceux du clairon et du cor ,

ébranlant tous ensemble les voûtes du sanctuaire; j'avouerais, dis-je, qu'à ces hauteurs sublimes et dans cette solitude profonde, tous ces objets inattendus portèrent dans mes sens un trouble, une émotion inexprimables. Jamais concert d'instrumens et de voix humaines n'avait fait sur moi une impression pareille; j'étais attendri, pénétré; je pleurais et je frémis-sais ; et que sont auprès de ces vèpres rustiques et de ces mélodies alpestres , les vains prestiges de nos arts et les vaines pompes de nos théâtres ?

Il est impossible que de semblables fêtes, qui se renouvellent si souvent à Engelberg, n'aient pas exercé à la longue une puissante influence sur l'esprit , l'humeur , le caractère du peuple qui y assiste; que des hommes, dont les yeux sont continuellement frappés de cet imposant spec-

tacle , dont les oreilles sont sensibles à cette harmonie ravissante; hommes exercés d'ailleurs à des travaux faciles, qui leur procurent et beaucoup de loisir et beaucoup de sécurité ; simples pasteurs qui sont toujours sûrs de trouver , dans l'herbe de leurs prés et dans le lait de leurs troupeaux , une nourriture suffisante autant que saine, n'aient pas contracté, dans de pareilles habitudes, cette espèce d'enthousiasme et de vivacité qui fait le fond de leur humeur. Vivant au sommet des Alpes, dans l'atmosphère la plus pure , sans effort pour le présent et sans souci de l'avenir, constamment tenus en haleine par les fêtes de leur église, ou par des pèlerinages , qui remplissent les vides d'une culture facile et d'une vie oisive, les sens incessamment frappés de toutes les merveilles de la religion et de la nature; libres, sains

et dispos, comment ne seraient-ils pas en effet les plus gais des hommes, comme ils en sont les plus heureux ?

Si ces observations sont justes par rapport à l'Engelberg, peut-être, en les appliquant à d'autres peuplades helvétiques, pourrait-on expliquer de la même manière la différence qui se remarque, je ne dis pas seulement de canton à canton, mais de village à village, entre les protestans et les catholiques. Généralement parlant, les catholiques occupent les régions les plus âpres, les plus montagneuses de la Suisse; ils sont presque uniquement pasteurs; ils ont peu d'industrie et de lumières; ils passent toute leur vie au sommet des Alpes ou à l'Église; gais, vifs et braves, ils sont pauvres. Les protestans, au contraire, répandus dans les contrées les plus fertiles, ou renfermés dans des villes, sont industriels et éclairés. Ils ont des fa-

briques et des gazettes; ils calculent plutôt qu'ils ne vivent, et vivent mieux qu'ils ne se battent; leur vie entière s'écoule à leur comptoir ou dans leurs ateliers; et ils ne donnent à Dieu que le tems qu'ils ne peuvent absolument pas refuser à la nature; graves, froids et pacifiques, ils sont riches.

J'ai entendu bien des gens gémir de cette incompatibilité d'humeur qu'on remarque entre les deux croyances qui partagent la Suisse; c'est surtout de la part des protestans que j'ai recueilli le plus de plaintes sur l'endurcissement d'esprit de leurs frères catholiques, qui s'obstinent à rester ce qu'ils sont; et sans doute il ne tiendrait pas aux grands politiques de Bâle ou aux grands publicistes d'Aarau, qu'on n'établît sur chaque pointe des Alpes une filature ou une imprimerie, pour la plus grande

gloire de l'esprit humain. Toutefois, quand on parviendrait à rendre ces pauvres pâtres aussi savans que des journalistes; quand on ferait de leurs capucins, autant de philanthropes, et d'eux-mêmes, autant de tisserands, comme à Saint-Gall, ou de beaux-esprits, comme à Lausanne, je ne vois pas trop encore ce qu'ils y gagneraient. Pourrait-on, avec la meilleure volonté du monde et avec toute l'industrie imaginable, leur procurer de plus beaux hommes qu'à Appenzell, et de plus belles femmes qu'à Engelberg? Toute la science d'Hofwyl ferait-elle que leurs prés produisissent autre chose que de l'herbe, et le lait de leurs vaches, autre chose que du fromage? Quand ils vivraient dans des caves, y respireraient-ils un air plus pur que sur leurs Alpes? Et quand ils coucheraient sur des billets



de banque, y dormiraient-ils d'un sommeil plus paisible que dans leurs chalets? En seraient-ils enfin plus libres, quand, avec plus de richesses, ils auraient acquis plus de besoins? Et s'il arrivait jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'une révolution libérale menaçât de nouveau la liberté de la Suisse, croit-on que l'arquebusier d'Ury, le jaculateur d'Appenzell, et le lutteur d'Entlibuch, tout superstitieux, tout ignorans, tout pauvres qu'ils sont, ne seraient pas au besoin d'aussi vigoureux champions de l'indépendance helvétique, qu'un gazetier d'Arau, un rhéteur de Lausanne et un banquier de Bâle?

Au moment où je trace ces dernières lignes, la nuit a déjà couvert de son ombre la vallée et les monts d'Engelberg; mais j'entends encore les hymnes religieux qui retentissent

hors de l'église, et le son des cloches qui ébranle au loin toute la contrée. Je vais m'endormir au bruit des cantiques, au milieu d'un peuple qui se berce de douces illusions et d'heureux mensonges. Si j'étais à Zurich ou à Saint-Gall, je m'endormirais au bruit des métiers et des machines ; et tout bien considéré , j'aime encore moins cet oreiller-là que le premier.

Je suis , etc.

## LETTRE X.

AU MÊME.

Altorf, septembre.

*Passage des Alpes Surènes. Description de cette route. Réflexions sur la formation des collines dans les Hautes-Alpes. Pâturages de la Black-Alpe ; vue magnifique qu'on y découvre. Le Sureneck. La longue neige. Vallon de Waldnacht. Effet que produit la vallée d'Altorf vue des hauteurs qui la dominent. Descente à Attinghausen.*

Il est bon d'avoir un peu d'audace dans des pays comme celui-ci ; et s'il y a un Dieu pour les voyageurs, c'est certainement dans les Hautes-Alpes. Je m'étais couché au milieu des inquiétudes et des brouillards ,

l'esprit couvert en quelque sorte d'autant de nuages que la nature, et incertain comme le tems même. Cependant il fallait ou franchir le rude pas des Alpes Surènes, ce qui, vu la neige tombée en abondance les jours précédens, n'était pas sans difficulté, ou reprendre la route de Stanz, ce qui ne me paraissait pas moins fâcheux ; mais ce matin, au point du jour, un coup-d'œil jeté sur les Alpes m'a décidé ; j'ai pris, comme par inspiration, le parti de la franchir, et le ciel, en s'éclaircissant, semble avoir béni ma résolution.

L'inquiétude que montrait mon guide, au sujet des nouvelles neiges, m'avait engagé à lui donner le renfort d'un robuste montagnard ; je me fournis moi-même d'un cheval et d'un second guide ; et deux jeunes étudiants allemands, qui parcouraient seuls le pays, légers d'esprit, d'argent

et de santé , se réunirent à notre petite caravane. Nous eûmes bientôt atteint le fond de la vallée , et dépassé les dernières cabanes qui s'y trouvent éparses parmi les derniers sapins. Nous fîmes une courte halte en cet endroit , vis-à-vis d'une superbe cascade , le Dütschenbach , qui tombe de l'Engelberg par quatre étages successifs , avant de se verser en une large nappe de gaze argentée sur un roc parsemé de sapins. Déjà le ciel s'était éclairci au point que nous n'apercevions plus un seul nuage au-dessus de nos têtes. Les formes des monts gigantesques , au pied desquels nous cheminions , se dessinaient sur cet azur avec une admirable netteté ; et , tandis que nous étions ensevelis dans l'ombre , toutes les sommités resplendissaient comme embrasées par le soleil. Je remarquai alors un phénomène que je n'avais pas encore

observé d'une manière aussi distincte. La neige récente, frappée des premiers rayons du soleil, s'évaporait en légers nuages blanchâtres qui se dirigeaient tous vers le levant ; en sorte que je voyais les monts étinceler et fumer tout à la fois. De tems en tems des amas de cette neige amollie se précipitaient le long des flancs escarpés des montagnes ; et nous avions ainsi le spectacle d'une avalanche à côté de l'image d'un volcan.

Au bout d'une heure de marche, la contrée devint aussi âpre, aussi sauvage, qu'il est possible de l'imaginer ; nous ne marchions plus que sur les débris tombés de la cime des monts ; plus d'arbres, presque plus de verdure ; au-dessous de nous, un torrent, à peine naissant et déjà terrible. Mais de moment en moment l'amphithéâtre des Alpes semblait s'exhausser et s'étendre. Les cimes s'é-

lançaient dans le ciel à mesure que nous nous élevions nous-mêmes. Nous vîmes alors le Titlis sous une forme dont nous n'avions pu nous faire d'idée. Cette montagne, qui, de la vallée d'Engelberg, ne se présente que comme un vaste dôme de neige, est, de ce côté, coupée absolument à pic, et n'offre qu'une muraille verticale où la neige ne trouve plus aucune prise, et dont la couleur noirâtre fait encore plus ressortir, dans cette effroyable hauteur, la blancheur du chapiteau qu'elle supporte.

Nous étions alors à la base d'une des plus hautes chaînes des Alpes. Toutes les ramifications du Titlis, bien qu'abaissées au-dessous de la cime principale, ne sont que d'immenses plateaux de neige du sein desquels s'élancent d'énormes rochers horriblement déchiquetés; et, dans ce nombre, on distingue le grand et

le petit Spaneuter. La base de ces monts plonge immédiatement dans la vallée ; et de vastes éboulis de neiges et de rochers , qui s'y appliquent contre leurs flancs , marquent de distance en distance la direction des avalanches qui en descendent. C'est en contemplant ces ruines que je fis , sur la formation des collines et des montagnes secondaires , une observation qu'il n'est peut-être pas inutile de consigner ici , tout insignifiante qu'elle peut paraître. La plupart de ces amas de neiges , condensés par le tems et recouverts successivement d'autres débris , ont commencé à se revêtir d'un peu de végétation. Sur quelques-uns, où la voûte de neige est encore apparente , la verdure ne fait que poindre ; sur d'autres , où la neige , chargée de plus de matière minérale , s'est pour ainsi dire pétrifiée , quelques arbrisseaux ont déjà pris racine ;



mais dans tous la forme primitive du dépôt de neige est restée sensible, en sorte qu'il n'est pas possible de douter que ces collines, plus ou moins avancées dans leur formation, n'aient été dans le principe des résidus d'avalanches qui, après avoir résisté à plusieurs hivers, se sont durcis, et ont acquis peu à peu, au moyen d'autres dépouilles des monts, une sorte de consistance et de solidité.

Cela posé, il me semble que l'on pourrait étendre et presque généraliser cette observation. Ainsi, dans les tems voisins de la création, lorsque les montagnes primitives n'avaient pas encore perdu de leur substance et de leur élévation, les dépôts de neiges qui se formaient à leur base et le long de leurs flancs, durent être le premier noyau des montagnes secondaires. Celles-ci, incessamment épuisées par les débris des monts primitifs,

s'accrurent d'âge en âge à leurs dépens ; et , dans les vallées les plus larges , les masses confuses de ces matières mal cimentées qui s'en détachaient , formèrent à leur tour de nouvelles collines qui indiquent encore aujourd'hui , par leur forme , par leur composition , et par la place qu'elles occupent , le mode de leur formation et jusqu'à leur gîte originaire. Toute la partie de la chaîne transversale des Alpes que j'ai parcourue depuis Stanz jusqu'à Glarus , me semble rendre témoignage de ce fait. Tout ce qui s'applique contre les montagnes primitives , y paraît évidemment formé par une succession d'avalanches et de chutes de pierres. Dans quelques vallées , ces dépôts de matière , successivement accrus , ont tellement rétréci l'espace qui séparait les deux chaînes parallèles , en même tems qu'ils ont exhaussé

le sol à leur base , que la vallée elle-même a disparu , et ne consiste plus que dans le lit étroit et sinueux du torrent qui la sillonne. Ailleurs , ces masses , confusément entassées et toujours mal cimentées , se sont détachées des monts qui les supportent après les avoir produites , et de leur chute sont nées de nouvelles collines, que les eaux des torrens ont remaniées à leur tour , et comme modelées tout de nouveau. On ne saurait dire combien , dans ce long cours des âges, la matière a subi de transformations successives , de combien de degrés les monts se sont abaissés, de combien de degrés ils doivent s'abaisser encore. Ainsi , les Alpes sont dans un travail continuel ; et les révolutions qui s'opèrent à leur surface, l'altèrent peu à peu tout aussi bien que celles qui l'ont formée. Il n'y a dans les unes et dans les autres que

la mesure du tems qui diffère ; et qu'est-ce encore que ces moyens de calcul , proportionnés à la faiblesse de nos facultés , quand il s'agit de ces prodigieuses opérations de la nature ? Qu'est-ce que des siècles ou des minutes , intervalles immenses ou bornés dans notre vie , rapportés à cette grande horloge du tems , où les jours ne se comptent que par les œuvres de la création ? et qu'est-ce que le tems même , auprès de l'éternité ?

Je vous demande pardon , mon ami , de ces réflexions ambitieuses , que je ne vous donne cependant que comme elles me sont venues à moi-même , sans prétention et sans effort. Rien n'est plus près du ridicule que d'affecter la science que l'on n'a pas , et d'improviser , dans des lieux dignes d'être observés par un Saussure , de la géologie comme M. Simond. Mais en gravissant les montagnes ,

la tête travaille autant que les jambes. Involontairement l'imagination s'exalte en présence d'objets si imposans. On ne se contente pas d'élever sa vue aussi haut qu'elle peut atteindre ; on voudrait encore élever sa pensée par delà tout ce qu'on peut imaginer ; on franchit en idée des abîmes de tems et de durée, tout comme dans le cours de quelques heures, on franchit en cheminant des abîmes d'espace et de lieux ; et l'on marche au sommet des Alpes en quelque sorte comme porté sur les ailes du tems. Mais c'est assez pourtant voyager dans les espaces imaginaires ; il convient de redescendre sur un terrain plus réel , et aussi à un langage plus modeste. Après deux grandes heures de marche sur l'Alpe de Rütli , au pied du Rütliwand , j'arrivai à une espèce d'amphithéâtre d'une forme presque régulière , et d'une dimension telle-

ment imposante , que j'y demeurai anéanti dans la contemplation des masses énormes qui le composent. Placé au centre de cet amphithéâtre , je n'apercevais de toutes parts autour de moi que des montagnes couvertes de neige jusqu'au Titlis, qui les domine et les efface toutes , à la fois par l'élévation de sa taille et par la blancheur de sa robe. La vallée d'où je venais de sortir ne m'apparaissait plus , à une immense profondeur , que comme une crevasse , si sombre, si étroite , qu'à peine ma vue pouvait-elle y pénétrer ; et partout autour de moi le soleil versait sur les monts , cuirassés d'une glace polie , des torrens d'une lumière si vive , qu'à peine aussi pouvait-elle en supporter l'éclat ; c'est incontestablement une des scènes les plus magnifiques et les mieux éclairées que j'aie encore vues dans les Hautes-Alpes. Le

petit pâturage qui forme comme l'arène de cet amphithéâtre, tapissé d'un gazon frais et vif, semblait une petite île verdoyante au milieu d'un océan de glaces. Je le trouvai couvert de bétail, dont la présence, au sein de cette nature imposante, offrait encore un contraste plus piquant. J'y remarquai une petite chapelle, où deux fois l'année, à l'arrivée et au départ des troupeaux, un des moines d'Engelberg vient célébrer la messe, et où les bergers, qui n'ont presque pas d'autre abri pour eux-mêmes, viennent se réfugier contre l'orage dans le sein de la religion qui les protège. Ainsi l'homme, qui vit ici sans défense, dans l'isolement le plus absolu de ses semblables, et au milieu de toutes les rigueurs de la nature, n'a d'autre asile qu'une chapelle, d'autre spectacle qu'une messe, et d'autre témoin que Dieu.

De ce pâturage, nommé Black-Alpe, jusqu'au plus haut point du passage qu'on appelle le Sureneck, on a encore une heure et demie de marche, sur une pente de plus en plus raide et inégale, sur un gazon court et rude, semé de petites plaques de neige, qui s'étendent et se multiplient, à mesure que l'on s'élève, et qui donnent à tout le paysage la physionomie la plus étrange. Le dernier degré qui reste à franchir est le plus rude de tous. La rareté de l'air et l'escarpement du sol s'y font sentir chez les hommes même les plus robustes par une respiration fréquente et pénible; et j'entendais l'animal qui me suivait génir profondément sous son propre poids. J'atteignis enfin l'endroit du passage où se trouve plantée, à près de huit mille pieds au-dessus du niveau des mers, la croix de bois, seule limite



qu'on connaisse ici entre les divers cantons , et qui se dresse partout à ces hauteurs sublimes , en quelque sorte comme la borne posée entre le ciel et la terre. Mais ce fut là que , pour la première fois de ma vie , je fus témoin d'un phénomène que vous aurez sans doute peine à croire , et dont j'ai peine encore moi-même à me rendre compte. Jusqu'ici le soleil le plus brillant avait éclairé ma marche , et le ciel ne s'était encore couvert d'aucun nuage , lorsque tout-à-coup , en mettant le pied sur l'étroite arête qui réunit les deux chaînes de montagnes opposées , je n'aperçus plus devant moi que d'épais brouillards qui me dérobaient tout-à-fait la vue de la vallée où j'allais descendre , des monts qui l'enferment et du ciel qui la couvre. Il ne fut jamais , même dans les changemens de décoration à vue , de passage si brusque ,

si subit , de la lumière aux ténèbres ; et ces nuages de toile peinte , que l'art du machiniste étend sur nos théâtres , n'y descendent pas plus vite , n'y marchent pas plus rapidement , que ne le faisaient sur ce col élevé les nuages réels , compactes et presque solides , contre lesquels je venais tout-à-coup me heurter , et qui formaient au-devant de mes pas comme un rempart impénétrable. Je vous jure , mon ami , que je n'exagère rien en vous disant que , placé près de la croix , un bras étendu vers la vallée d'où je sortais , et l'autre vers celle où j'allais entrer , j'avais une moitié de mon corps éclairée , et l'autre dans l'ombre. Pour comble d'étonnement , je voyais ce brouillard , glissant légèrement sur ma personne , développer sous mes yeux et en quelque sorte sous ma main , mille formes fantastiques , mille apparences .

monstrueuses , que je pouvais presque étreindre et saisir au passage ; c'étaient comme des légions d'ombres pour ainsi dire palpables , que je voyais passer et défiler devant moi , dans un ordre si serré , si régulier , qu'il semblait qu'un mur élevé sur l'étroite arête où je me trouvais , les empêchât de déborder. Nulle part encore je ne m'étais vu ainsi suspendu entre deux abîmes , ou pour mieux dire placé sur les confins de deux mondes , entre la lumière et les ténèbres , entre l'espace que j'avais parcouru et la terre qui semblait se dérober sous mes pas , entre le ciel d'un côté et le chaos de l'autre. Ce ne fut pas sans une sorte d'émotion que je pris enfin le parti de m'enfoncer dans ces brouillards , où je ne devais plus avoir de clarté pour me guider , que la neige sur laquelle j'allais marcher. Je dis adieu en cet endroit à mes

guides d'Engelberg ; je saluai aussi d'un dernier regard le soleil , que je ne m'attendais plus à revoir de toute la journée ; et du premier pas que je fis en entrant dans ces vapeurs , je ne vis plus ni le ciel , ni la terre , ni le guide qui me restait , ni moi-même.

La descente , à partir de la croix , est sans contredit une des plus rapides de toute la chaîne des Alpes. C'est un profond ravin comblé de neiges qu'on appelle , à raison de cela , la longue neige , *die lange Schnee*. On marche , ou plutôt on se laisse glisser sur cette neige tendre et molle l'espace d'une demi-lieue , sans efforts et presque sans fatigue. On n'a pas non plus , sur cette pente si rapide , l'inquiétude ou le malaise du vertige , parce que nulle part elle n'aboutit à des précipices ; et loin de trouver rien d'effrayant , come le dit M. Ebel,

dans cette partie de la route , où l'on peut s'abandonner sans risque à la pente du terrain , et se lancer dans la profonde neige comme sur un fleuve rapide , sans autre gouvernail que le long bâton des Alpes , il m'a semblé que rien n'était au contraire plus agréable que cette manière de voyager , où la rapidité du mouvement , qui met en jeu tous les organes , jointe à la vivacité , à l'élasticité de l'air , qui donne du ton à toutes les facultés , cause un étourdissement de plaisir et une ivresse de sensations inexprimables. J'arrivai ainsi du faite des Alpes jusqu'au fond de la vallée , presque sans avoir touché le sol , et pour ainsi dire d'un seul trait. Mon ravissement ne finit qu'avec ma course ; et je ne repris mes sens , avec mon allure accoutumée , qu'en débarquant de la neige sur le gazon , et de la nuit au grand jour.

Là m'attendait en effet un nouveau sujet d'étonnement. Le brouillard, au sein duquel j'avais navigué sur la *longue neige*, n'enveloppait que la crête des Alpes. Je l'avais vu peu à peu s'éclaircir à mesure que je glissais de leurs flancs, et il était tout-à-fait dissipé quand j'arrivai au bas de la montagne; je retrouvai donc tout à la fois, en touchant le fond de la vallée, le soleil et la terre ferme; et cette apparition inattendue, ce beau ciel que je revoyais en un moment, cette lumière si brillante qui succédait tout-à-coup à une obscurité si profonde, me firent trouver d'abord à cette sauvage vallée de Waldnacht, un agrément qu'elle est bien loin d'avoir en elle-même. Ce n'est en effet qu'un petit pâturage abîmé entre des montagnes stériles où pendent çà et là de rares lambeaux de neiges, où de longues files

de troncs rasés à quelques pieds au-dessus du sol, ou confusément entassés, marquent de distance en distance la direction des avalanches. Quelques misérables chalets montrent cependant que l'homme n'a point abandonné des lieux dont la nature semble s'être elle-même retirée. J'entrai dans une de ces chalets pour y réparer un peu mes forces à l'aide d'une excellente crème, et auprès du foyer allumé qu'on est toujours sûr d'y trouver. Mais je ne pus tenir sous cette hutte, élevée d'à peine quatre pieds, et remplie d'une fumée noire et épaisse au sein de laquelle, à la lueur d'un feu qui pétillait, je ne distinguai qu'avec peine un homme assis près de la chaudière de fromage, le visage enflammé, les yeux bouffis, et suffoquant à la fois par la chaleur et par la fumée. Telle est l'affreuse condition de ces bergers si intéres-

sans dans une idylle. Je détournai en gémissant ma vue de celui-ci ; j'étouffais déjà pour l'avoir considéré un instant ; et je pris , sur le seuil de sa triste demeure , mon frugal repas du matin avec le lait exquis qu'il me fournit , et avec l'assaisonnement que manque rarement d'y ajouter une marche de huit heures dans les Hautes-Alpes.

La vallée de Waldnacht n'a guère plus d'une demi-lieue d'étendue ; le peu d'herbe qui y croît , seulement pendant les deux ou trois mois le plus chauds de l'été , suffit à peine à la subsistance de deux cents vaches ; et hors de cette petite plage de verdure , tout est désolation , hiver et stérilité. La vallée se resserre ensuite , et s'élève insensiblement sur le dos d'un monticule qui semble en fermer l'issue. On a cependant bien vite atteint le faite de cette éminence,



et c'est là que se découvre inopinément une des plus belles vues et des plus vastes qu'il soit possible d'imaginer. Je n'étais pas préparé à un pareil enchantement. Je demeurai comme atterré par la surprise, sur la place même où j'en jouis pour la première fois, et j'y passai deux heures entières, sans pouvoir faire le moindre mouvement, sans pouvoir former même d'autre pensée que celle de me plonger de plus en plus dans une contemplation délicieuse.

Je découvrais à mes pieds, à une profondeur immense, toute la vallée d'Altorf, le bourg épars sur la plus verte pelouse, le lac entier d'Uri, brillant comme un miroir entre les deux murailles à pic qui l'encaissent; et par delà ce lac, et par dessus ces formidables remparts qui le dominent, j'apercevais de nouvelles chaînes de montagnes inconnues, qui se dres-

saient jusqu'aux cieux. Droit dans la direction du lac, mes regards se portaient sur la croupe du Righi, dont la sommité seule m'était cachée par d'autres monts. Je voyais en face de moi, au pied de l'énorme Bannberg, qui semble écraser le bourg d'Altorf, s'ouvrir l'étroite vallée de Schachenthal, sombre crevasse qui se perd enfin dans les détours d'un immense labyrinthe. A ma droite, deux des groupes les plus imposans des Hautes-Alpes, le Bristen et le Crispalt, se dessinaient, à une hauteur prodigieuse, sur l'azur foncé du ciel, avec une netteté de formes, avec une vigueur et une précision de contours, que rehaussait encore l'éclat de la neige éblouissante dont ils sont couverts; et des milliers de cimes secondaires, qui se dressent à leurs côtés, du fond de la vallée de la Reuss, n'ajoutaient pas moins à l'idée

de leur effroyable élévation, par l'abaissement de tout ce monde de montagnes. Mais c'est surtout le tableau des villages semés sur les premiers degrés des Alpes, de ces hameaux plantés par delà les nues, sur les extrêmes limites de la végétation, de ces paroisses qui s'étendent jusqu'à la naissance des glaciers, et dont les derniers chalets se distinguent à peine des derniers mélèzes, c'est ce tableau, toujours nouveau dans son étonnante variété, dont je ne pouvais ni détacher, ni rassasier ma vue. Je me trouvais alors considérablement élevé au-dessus de tous ces monts, que je n'avais, dans mon premier voyage, envisagés que de leur base. Je planais, comme l'aigle des Alpes, sur le Selisberg, sur l'Axenbergl, sur le Bannberg; et par de là ces rochers si ardu, si escarpés, jusqu'au faite desquels ma vue ne s'était élevée

qu'avec effort, quand je traversais pour la première fois le lac d'Uri, ou quand je remontais la vallée de la Reuss, je voyais s'étendre de nombreux villages, et poindre de hardis clochers; je voyais des hameaux entiers suspendus à ma hauteur, sur des pentes glissantes et au bord même des abîmes; et je pouvais suivre encore d'étage en étage, et jusqu'au sommet des Alpes, de nouveaux hameaux, de nouveaux villages, placés aussi haut que l'homme peut vivre et que mon regard pouvait atteindre.

Ce n'est véritablement que de ces hauteurs, d'où l'œil embrasse une grande étendue de terrain, et domine une foule de sommités rivales, que l'on peut se faire une idée juste de ce singulier pays. L'homme qui ne voyage que dans le fond des vallées, constamment resserré entre les bases

des montagnes, entre les pans des rochers qui les enferment, ne se doute pas qu'une population active et nombreuse est disséminée sur des crêtes qui lui restent cachées, ou qui lui semblent inaccessibles. Il n'apprend à connaître la Suisse qu'à proportion qu'il s'élève au-dessus d'elle; ses idées s'étendent avec ses regards, et son jugement se développe avec le tableau entier des Alpes. Mais même à ce point où il domine tout ce qu'il peut envisager, il se voit encore abaissé par tout ce qui l'entourne. Plus il s'élève, plus les Alpes s'exhaussent à ses côtés, et plus il se sent petit lui-même au sein de cette nature qui s'agrandit de momens en momens; et là où son regard se trouble et où la terre lui manque, il a encore l'immensité au-dessus de sa tête, aussi bien que dessous ses pieds. Pendant deux heures que je mis à descendre de ces hauteurs, jusqu'au

village d'Attinghausen, j'eus constamment sous les yeux le magnifique tableau dont j'ai essayé, mon ami, de vous donner quelque idée, et dont les détails se reproduisaient à chaque pas sous mille faces nouvelles. Arrivé au fond de la vallée, je passai près des ruines de l'ancien château des nobles d'Attinghausen. Il n'en subsiste plus qu'une vieille tour qui ne semble résister au tems que par le lierre même qui s'y attache. A travers le voile mélancolique dont la nuit commençait à la couvrir, je m'efforçais d'y replacer, au moins par la pensée, les images guerrières dont le génie de Schiller a empreint cette ruine pittoresque; mais partout à l'entour, je ne pus apercevoir que des cabanes; partout je ne vis que des pâtres, et la pauvreté rustique règne encore avec la liberté dans la patrie de Guillaume Tell.

Je suis, etc.

## LETTRE XL.

AU MÊME.

Linththal, septembre.

*Description de la vallée de Schächen, ou Schächenthal. Hameau de Bürglen; chapelle de Guillaume Tell. Usage de l'arbalète encore général dans ce pays. Village d'Unterschächen. Superbe cascade du Stäubbi. Passage du Clausen; vue magnifique qui s'y découvre. Vallée d'Uriboden; mœurs pastorales. Descente au Linththal.*

Voici, mon cher ami, une des journées les plus laborieuses que j'aie encore faites en Suisse, une des plus fécondes en sensations neuves et fortes. J'ai parcouru dans toute sa longueur une des vallées transversales

les plus âpres de la grande chaîne des Alpes; et dans une partie de cette route, inconnue de la plupart des voyageurs, j'ai marché sur les traces d'un conquérant, le premier qui ait troublé la profonde paix de ces déserts inaccessibles; et dans le reste du voyage, j'ai traversé un pays superbe, où les bergers que je rencontrais ne semblaient presque plus se souvenir qu'ils eussent revu des hommes, depuis qu'ils avaient vu passer des armées.

D'Artolf à Linththal, par la vallée de Schächen et par les Alpes Clarides, la route, qui est d'environ dix heures, n'offre nulle part de difficultés, encore moins de dangers, surtout pour un voyageur qui porte lui-même son bagage et sa personne. C'est vainement d'ailleurs que j'aurais essayé de me pourvoir d'une monture à Artolf; des Anglais, qui y avaient passé



la veille, avaient fait main-basse sur tout ce qui pouvait s'y trouver de bêtes à la disposition des voyageurs; et, pour comble de disgrâce, un essaim d'Anglaises, qui semblait prendre à tâche de me précéder d'un jour dans toutes mes courses, ne laissait, dans le lieux où il s'abattait, de place ni de vivres pour personne. C'est réellement un des fléaux de la Suisse, que ces troupes de *dandys* des deux sexes, qui s'en vont, chaque été, explorant en tout sens ce pays, bien moins pour en étudier les beautés, que pour y étaler les colifichets du leur, pénétrant dans des lieux impénétrables, pour y mener à leur suite un luxe inconnu; du reste, insatiables à table, autant qu'infatigables à la course, consumant, dévorant tout sur leur passage, et marquant leur route à travers la Suisse, par les longues files de bêtes et de gens qu'ils

traînent sur leurs pas, ou par la disette qu'ils laissent derrière eux. Et ce n'est pas assez pour ces gens-là, que de dépeupler et d'affamer les lieux par où ils passent; la constance de l'infortuné voyageur, qui les suit partout sans pouvoir leur échapper nulle part, est mise encore à de bien plus rudes épreuves. Chaque caravane, mâle ou femelle, ne va jamais sans son bel-esprit, son philosophe et son paysagiste. Quelque station que vous ayez choisie, à quelque hauteur que vous soyez parvenu, pour y prendre du repos ou pour y jouir de vous-même, dans la contemplation d'un beau lieu, vous y voyez fondre bientôt l'essaim bourdonnant, écrivant et dessinant, qui s'empare de chaque site, qui vous chasse de position en position, qui s'interpose partout entre la nature et vous. Force est bien de subir leur présence, de courber la

tête, et de laisser passer l'avalanche. Vous ne pouvez être rendu à vous-même, que lorsqu'une couche de plus, à l'encre et à la sépia, a passé sur le souvenir et sur l'album. Et voulez-vous savoir ce qu'il y a dans ce fatras de notes et d'aquarelles qui s'accumule incessamment sous leur main? Vous n'avez qu'à feuilleter les livres d'auberge où ils ne prennent pas moins à tâche de déposer leurs graves observations; vous y apprendrez que tel gentleman, très-satisfait de telle hôtellerie, s'est trouvé fort mal-traité dans telle autre. Vous saurez où l'on dîne bien, où l'on couche mal dans tous les coins de l'Europe. Vous saurez enfin, en voyant que le souvenir d'un mauvais repas à Rome, ou d'une digestion laborieuse à Dresde, poursuit ces gens-là jusqu'à Schwyz ou à Glarus, à quel point un Anglais est doué de la mémoire

du ventre, et jusqu'où il peut porter la rancune de l'estomac.

Je vous demandé pardon, mon ami, de cette boutade sur de ridicules personnages, qui ne méritaient pas sans doute d'occuper dans mes souvenirs la place qu'à mon grand regret ils ont prise dans mes voyages. Mais que voulez-vous? Quand on les rencontre à chaque instant sur ses pas, il est bien difficile de n'en pas faire mention quelque part. Et puis d'ailleurs, les choses en sont venues au point, qu'en Suisse, on ne peut plus voir la Suisse, sans les Anglais qui l'inondent. C'est presque un accessoire obligé d'un paysage helvétique, qu'un gentleman, et c'est presque un des torrens du pays, que la Tamise.

Je reprends encore une fois le fil de mon récit, que m'a fait perdre une trop juste impatience. A un quart de

lieue d'Altorf , on traverse le petit hameau de Bürglen , situé sur un agréable monticule. C'est là que naquit Guillaume Tell , et la maison qu'il y habita est remplacée par une chapelle où sa mémoire sacrée est associée au culte qu'on y rend à trois héros chrétiens. Des peintures grossières, rafraîchies dans le dernier siècle, ornent bien moins cette chapelle, que les souvenirs qu'elle renferme ; et des foules de noms obscurs, dont ses murs sont barbouillés, ne décorent également , que par l'éclat du nom qui les attire , ce simple monument d'un héros. Quoi qu'on en ait pu dire, il est impossible de douter de l'existence de Guillaume Tell , quand on visite les lieux où il a vécu. On n'y peut faire un pas, sans s'affermir dans sa croyance , en présence des monumens qui la confirment; il semble qu'il y ait, jusque dans l'air qu'on

y respire, quelque chose qui dispose à la crédulité; et c'est d'ailleurs une superstition bien légitime, que la foi à un grand homme. De nombreux amas de pierres qu'on rencontre à partir d'Altorf, sont les débris d'une inondation de la Schächen, dans laquelle Guillaume Tell, parvenu à un âge avancé, perdit, dit-on, la vie en voulant sauver un enfant qui se noyait. Est-ce encore là, mon ami, une invention du génie moderne? Et les annalistes du XV siècle, non plus que les historiens du nôtre, auraient-ils imaginé de faire périr le fondateur de la liberté d'un peuple, en disputant aux flots d'un torrent la vie d'un pauvre enfant?

Une chose qui m'a d'ailleurs singulièrement frappé, même à part le rapport qu'elle offre avec l'histoire de Guillaume Tell, c'est l'usage de l'instrument, si cher à la liberté hel-

vétique, qui se trouve ici dans toutes les mains, depuis l'extrême enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Je n'ai pas vu, non-seulement à Bürglen, mais dans le dernier hameau du Schächenthal, une seule maison qui n'eût une cible, et je n'ai presque sur toute cette route rencontré personne, homme ou enfant, qui ne portât une arquebuse ou une arbalète. L'adresse avec laquelle ces gens-là manient l'une et l'autre arme, à raison de leur âge et de leur force, est telle, qu'aux yeux de chacun d'eux, ce qu'on raconte de celle de Guillaume Tell ne saurait passer pour un prodige ; et actuellement encore, à Altorf et dans son district, qui ne comprend guère plus de deux mille individus, mon hôte m'assura qu'on pouvait compter huit cents tireurs, qui manquent rarement leur but ; hommes terribles, si la liberté n'en

avait pas fait les meilleurs des hommes , qui d'aussi loin qu'elle puisse atteindre, portent toujours dans leur carabine la vie de leur semblable , et qui n'ont besoin que d'une seule balle pour se défaire de leur ennemi. C'est surtout dans la dernière guerre dont leur pays fut le théâtre, en 1798, qu'on vit combien cette arme nationale pouvait devenir redoutable entre leurs mains. Postés un à un, sur des rochers ou derrière des buissons, ils faisaient voler au loin la mort, sans qu'on pût la soupçonner ou la fuir. Dédaignant les simples soldats, ils ne s'attachaient qu'aux officiers, dont ils firent un carnage immense ; chacun de leurs coups faisait tomber un de leurs ennemis; à leurs côtés, un enfant qui chargeait leur carabine, suffisait pour alimenter ce feu meurtrier; et, tranquilles dans cet exercice barbare , le père et le fils se ren-



voyaient ainsi l'exemple et l'instrument de la vengeance.

Rien de plus sauvage que le vallon que l'on traverse, à partir de Burglen; ce vallon même n'est qu'une crevasse, dont le fond n'est qu'un précipice, où mugit la Schachen, torrent qui échappe le plus souvent à l'œil par la profondeur de son lit. On chemine sur la croupe des monts qui enserrent cet étroit abîme. Quelquefois, la pente en est si rapide, qu'on y trouve à peine l'espace suffisant pour le sentier qui la suit. Mais cette croupe si escarpée à l'œil est couverte d'excellens pâturages alpestres; et sur des plans effroyablement inclinés, à une extrême élévation, on rencontre encore de nombreux villages disposés en terrasses, qu'habite une des plus belles races d'hommes qui soient en Suisse. La vallée ne s'élargit et le sentier ne

s'abaisse , que tout près du village d'Unterschächen , où les montagnes forment une espèce d'amphithéâtre , dévasté par les inondations du torrent , et jonché des débris qu'il y accumule. C'est en face de ce village , construit au milieu de la plaine sur une éminence isolée , que se dresse , du fond d'une sombre crevasse , le Scheerhorn , tout chargé de glaciers ; et c'est de l'autre côté de ce village , que commence le hardi sentier que suivit Souwarow , lorsqu'après avoir surpris des bergers dans leurs retraites inaccessibles , il crut surprendre à leur tour des Français au sein de la victoire même.

Je ne m'arrêtai point à Unterschächen. Je frappai inutilement à plusieurs portes. Toutes les maisons en étaient désertes , et tous les habitans rassemblés à l'église. Je fus donc obligé de continuer ma route

par un paysage , qui devient de plus en plus sévère , et qui porte à chaque pas des traces de la dévastation des avalanches. On traverse à plusieurs reprises des monceaux de forêts ou de montagnes entières , entraînés par les torrens du haut des Alpes ; et ce qui reste encore sur pied des sapins épargnés par la destruction , semble , à leur sombre aspect , à leurs rameaux blanchis d'où pendent , comme des lambeaux de crêpe , des franges d'une mousse noirâtre , porter le deuil de la nature entière. J'arrivai ainsi au pied du Balmhorn , énorme rocher qui a la forme d'un bastion , et qui ferme absolument l'issue de la vallée. Là , dans une enceinte de rochers les plus âpres qu'il soit possible d'imaginer , se présente inopinément une des plus belles cascades qui existent dans toute la Suisse. On l'ap-

pelle le Stäubbi. Elle tombe, des flancs de la Balmwand, et d'une hauteur considérable, en une superbe nappe d'eau, encadrée de sapins, de la manière la plus pittoresque. Jusqu'ici cependant le Stäubbi, si supérieur au Staubbach, est resté presque inconnu en Suisse. Aucun peintre du pays ne s'en est encore occupé, et c'est un artiste français, Villeneuve, qui l'aura dessiné le premier d'après les instructions que je lui avais données. Les paysagistes ressemblent assez, en Suisse, aux voyageurs. Ils ne savent que courir à la suite les uns des autres, après tout ce qui est connu; il semble qu'ils n'aient des yeux que pour voir ce que tous les autres ont vu, et que toute leur curiosité soit dans leur mémoire. Il y a un itinéraire de la Suisse que suivent aveuglément à la piste tous ceux qui y affluent.

chaque année , gens de tous pays , de toutes sortes et de toutes couleurs , qui ne se détourneraient point d'un pas , qui ne leveraient seulement pas la tête , pour apercevoir quelque chose qu'on n'ait pas aperçu avant eux. On ferait presque une montagne aussi haute que celle d'où tombe le Staubbach , de toutes les estampes et de toutes les descriptions qu'il a inspirées. Mais personne ne se hasarde à voir le Stäubbi , que personne encore n'a vu. Les cascades ont donc aussi leurs destinées !

Je m'établis dans ce site remarquable , pour y jouir à mon aise des beautés sauvages qui s'y déploient , et pour y réparer mes forces par un repas frugal. Quelques cabanes , habitées seulement deux ou trois mois de l'année , sont éparses sur les rares et dernières plages de verdure , que les torrens et les avalan-

ches laissent subsister en cet endroit. Je me vis bientôt entouré de toute la population de cette extrémité du monde, hommes, femmes et enfans, pour qui l'apparition d'un voyageur est un événement, et qui venaient, avec cette curiosité naïve du premier âge, examiner mes traits, épier mes gestes et mes paroles, et toucher jusqu'à mes vêtemens. Ils m'apportaient en même tems, dans un large baquet de bois, d'excellent lait de chèvre, que je pris pour du lait de vache, tant il était épais et mousseux, et d'un goût exquis. Ils m'offrirent aussi d'un mets que je ne connaissais point encore, et qui passe pour très-friand dans ces montagnes, de la viande cuite de marmotte. J'en goûtai, pour ne pas trop désobliger ces bonnes gens, et pour avoir au moins une idée de leur grand régal. Mais j'eus toutes

les peines du monde à avaler une bouchée de cette viande grasse , fade et rance. Je fis pourtant bonne contenance , et j'offris en échange au chef de cette petite colonie , un peu de chocolat , qui était pour lui une chose pareillement nouvelle ; et qui ne parut cependant pas lui déplaire. Cet homme , d'un certain âge , est , à ce que j'appris de mes guides , un des plus intrépides chasseurs de chamois de tout le canton. Dans sa jeunesse , il fut condamné à un bannissement de quatre ans , pour avoir contrevenu aux lois qui défendent , durant certains mois de l'année , cette chasse périlleuse ; et , comme tous ceux qui subissent la même peine pour le même délit , il fut enrôlé dans un régiment français. Mais , le tems d'épreuve écoulé , cet homme est revenu tout entier à ses habitudes aussi bien qu'à ses mon-

tagnes ; il n'a conservé d'autre souvenir de son exil , que celui de la cause qui le lui a fait imposer ; il n'a vu , même dans l'étranger , que la passion qui l'y a conduit ; tout le reste s'est effacé de sa mémoire , et la faute de sa jeunesse fait encore aujourd'hui les délices de sa vie. Du reste , il n'est peut-être pas indifférent de savoir que c'est par le service étranger , qu'on punit beaucoup de délits qui se commettent en Suisse contre les lois ou contre les mœurs. La plupart de ces hommes , plus ou moins coupables , dont on fait ainsi des soldats , plus ou moins braves , ne valent pas sans doute mon vieux chasseur de chamôis ; et ce sont d'assez étranges défenseurs d'un trône , que ces malfaiteurs bannis d'une république.

Je pris , au bout de deux heures , congé de mes hôtes et du Staubbi ,



pour gravir la Balmwand, par un sentier des plus raides, et qui se ploie et se reploie sur lui-même, de façon qu'à quelques pas de distance on perd tout-à-fait de vue la trace du chemin qu'on a parcouru. Au pied de cet énorme rocher, je n'imaginai pas par quelle voie on pouvait en escalader le faite, et parvenu à son sommet, j'avais peine à comprendre comment j'y étais arrivé. Du haut de ce passage, où la vallée de Schächen n'apparaît plus, à une immense profondeur, que comme une horrible crevasse, la vue se porte sans obstacle sur un des groupes les plus gigantesques de la chaîne centrale des Alpes. On saisit à l'œil la communication des cimes du Crispalt, du Scheerhorn, et du Dödi, et des profondes vallées de glace qui s'étendent entre leurs bases et le long de leurs flancs. Le Dödi surtout se dres-

se , au milieu de cet amphithéâtre de montagnes colossales , avec une majesté si imposante , qu'elle surpasse toute expression , et du point d'où je le contemplais , parvenu que j'étais à la moitié de sa hauteur , il me semblait s'agrandir à la fois de tout l'espace que j'avais parcouru et de tout celui qui me restait à franchir.

Il faut encore monter pendant une demi-heure, mais par une pente douce, pour atteindre le plus haut point du passage. Ce ravin, qu'on appelle le Clausen, est si voisin des glaciers qui pendent du Griès, que le sol en est comme moucheté d'innombrables taches de neige. Le roc perce presque partout à travers l'herbe qui ne trouve plus à s'y nourrir, et ce roc, d'une nature argileuse et d'un rouge vif , détrempé par la pluie ou par les frimats qui y séjournent , produit, dans

chaque crevasse , comme autant de petites mares de sang , qui ajoutent un caractère plus lugubre à ce paysage mélancolique. On découvre enfin, sous ses pieds, à une grande profondeur, un pâturage tapissé de verdure, couvert de chalets et de troupeaux ; et cet aspect inopiné produit toujours sur l'œil et sur l'âme une agréable sensation. Mais ce vallon, abîmé d'une part entre des rochers nus, de l'autre entre des monts chargés de glaciers, ne réjouit pas long-tems la vue ; et l'on n'y descend presque pas sans se sentir comme écrasé du poids des montagnes qui le dominant.

Ce vallon qu'on appelle *In-der-Marckt* , ou *Uriboden* , est une des solitudes les plus âpres de la Suisse. La montagne qui le borne au midi, offre à elle seule , par une configuration pent-être unique en ce pays, un tableau complet de tous les degrés

successifs par lesquels la nature passe d'une végétation puissante à une stérilité affreuse. Le sol s'y couvre sans interruption de forêts, d'herbe et de glaciers, dans un espace qui se développe tout entier sous les yeux du voyageur, depuis sa base jusqu'à son sommet. Mais dans le vallon même, que tapisse la verdure la plus fraîche, cet éclat ne dure que bien peu d'instans, et il passe plus vite encore par tous les degrés du printemps à l'hiver. C'est à peine si ce pâturage suffit à nourrir quelques centaines de vaches, durant deux ou trois mois de l'année. Pendant ce tems, les bergers séquestres du monde entier et étrangers au commerce de leurs semblables, ne vivent qu'avec leurs troupeaux, et l'apparition d'un homme dans ce désert, est une chose si rare, qu'elle y excite une émotion universelle. Il semble que les animaux eux-mêmes

soient sensibles à un pareil événement. Je rencontraï, chemin faisant, quelques chamois, le premiers que j'eusse encore aperçus à si peu de distance, qui s'arrêtaient pour me voir passer, et qui voyaient sans doute aussi pour la première fois un homme si près d'eux, sans le craindre ou sans le fuir. Mais ce que je me serais bien moins attendu à trouver dans une solitude si affreuse, c'est une troupe de jeunes filles, la plupart d'une charmante figure, toutes parées des couleurs de la santé et de la joie, et dans un ajustement pittoresque, solâtrant sur le gazon avec leurs troupeaux, qui ne se détournaient pas plus qu'elles-mêmes à mon aspect. Ces jeunes filles vivent ainsi des mois entiers, loin de leurs familles qui restent dans la vallée, seules, parmi quelques hommes de leur âge, livrées par leurs travaux, par leur isolement,

par leurs vertus mêmes, à des tentations bien dangereuses. Leurs jeux dont j'ai été témoin, semblaient offrir l'indice d'une conscience pure et d'une conduite modeste; et j'ignore si tous leurs plaisirs sont toujours aussi innocens; mais ce que je sais, c'est que je n'ai pas encore rencontré dans les Alpes une colonie pastorale, dont le site, les mœurs et le costume convinssent mieux à une idylle de Théocrite.

Le vallon d'Uriboden, si âpre, si sauvage, a cependant été l'objet d'une espèce de guerre civile entre les cantons d'Uri et de Glarus. Situé sur les extrêmes confins de ces deux républiques de pâtres, c'était à qui en obtiendrait la possession. On se battit ici pour quelques chalets; et l'empire des bergers ne retentit long-tems que du bruit des armes. L'avantage resta enfin au canton d'Uri, ou plutôt c'est

un autre conquérant qui doit demeurer le seul maître de cette terre disputée par les hommes ; c'est l'hiver, déjà vainqueur les trois quarts de l'année, qui finira par triompher ici du canton d'Uri, en triomphant de la nature elle-même.

Il me fallut encore marcher durant deux heures pour descendre au Linththal, par une pente quelquefois très-rapide, dans un ravin profond, au bord d'un torrent fougueux ; et j'éprouvai encore, la première fois que je découvris à mes pieds, dans un enfoncement considérable, cette vallée si fraîche du Linththal, une des sensations de surprise, toujours nouvelles, bien que souvent renouvelées, que je dois renoncer désormais à décrire. Mais j'étais excédé de fatigue, je mourais de faim, de soif et de chaleur, et ce que je trouvais de plus agréable au Linththal, ce fut le repos dont j'allais enfin y jouir, au

terme d'une journée si laborieuse , sous un toit qui m'était déjà connu. Je me sens en effet presque remis de dix heures de marche par le bon accueil que j'ai reçu de mon ancien hôte. Je vois avec plaisir que ses affaires ont prospéré, que sa fille en grandissant s'est embellie, et je retrouve au Linththal de nouveaux attraits avec d'anciennes connaissances. J'y rafraîchis d'agréables souvenirs , qui me font perdre jusqu'à celui de mes fatigues, et j'achève de m'y délasser en vous écrivant.

Je suis, etc.



## LETTRE XII.

AU MÊME.

Mutta , septembre.

*Description de la vallée de Mutta, ou Muttathal. Combats livrés par Souwarow. Charmant vallon du Clönthal. Passage du Pragel. Détails de la route. Réflexions. Simplicité de mœurs du Muttathal.*

La chaleur est maintenant si forte, et je suis si fatigué de la route , que j'ai pris gîte ici , dans un village éloigné de tous les lieux que visitent ordinairement le voyageurs, et tout-à-fait dépourvu des agrémens et des commodités q u'ils y cherchent, mais au milieu d'excellentes gens qui me prodiguent tous les soins d'une hospitalité vraiment suisse , et qui me

paraissent aussi surpris de me voir parmi eux , que je le suis moi-même de m'y trouver. Je fais chercher un cheval dans le pays pour continuer ma route ; mais dans le cas où, faute de monture , il faudrait rester ici , je me suis déjà arrangé pour m'y plaire , et je commence par vous y écrire.

J'ai d'ailleurs sous les yeux l'une des plus belles vallées de la Suisse, et l'une des moins connues , que je pourrais bien être, à ce double titre, tenté de vous décrire , si je savais encore , après tant de vallées , toutes semblables dans leur diversité même , trouver quelque expression neuve pour des beautés toujours nouvelles. Mais j'ai appris de mon impuissance même à cet égard , à ne plus m'en affecter , comme à ne plus chercher à la vaincre. Laisant donc de côté les agrémens pittoresques de

la vallée de Mutta , et tout ce luxe de verdure que la nature y étale , et que ne saurait égaler le luxe d'aucune langue , j'y trouve encore, sans cela , d'assez puissans motifs d'intérêt. Cette vallée a été le théâtre de sanglans combats livrés entre les Français et les Russes , lorsque Souwarow, furieux de n'être arrivé en Suisse que pour y apprendre le désastre de Zurich , voulut à toute force s'ouvrir un chemin vers les débris de son armée , disputer sur la nature même la victoire qui lui échappait , et s'essayer sur les Alpes à triompher des Français. C'est à Mutta , qu'après avoir gravi des sentiers impraticables , il crut trouver un accès libre, parce que la vallée s'y élargit ; mais c'est là qu'il trouva des ennemis qui ne craignaient pas plus que lui-même de lutter contre la nature , pour se mesurer avec lui. Je me suis fait

montrer les lieux qui furent signalés par tant d'exploits , et qui restèrent couverts de tant de cadavres ; et c'est à peine si j'ai pu rencontrer , à la distance de vingt-six ans, quelqu'homme dans ces lieux qui parût instruit du genre d'illustration qui s'y attache. Le nom de Souwarow est déjà presque oublié dans ces vallées ; on s'y souvient à peine que des Tartares , accourus du fond de l'Asie , s'y sont battus contre d'autres barbares, aussi étrangers qu'eux à la Suisse ; et de si grands événemens , qui ont remué l'Europe entière , n'ont laissé aucune trace dans le pays même qui en fut le théâtre. Tel est , en effet, cet heureux peuple , qu'il n'a de mémoire que celle des bienfaits que sa liberté lui procure ; qu'il oublie aussi aisément le mal que lui font les hommes , que celui qui lui vient de la nature ; et qu'il ne se souvient

des Russes et des Français , que comme du torrent de la veille ou de l'avalanche de l'an passé. Quand je demandais à voir le champ de bataille , on ne savait me montrer que des pâturages. La première fois que j'interrogeai sur la place où étaient établies les batteries , on m'indiqua des chalets. Je voulus savoir du moins où reposaient les restes de tant de héros , et l'on me fit voir le lit de la Mutta.

Je n'ai jamais vu encore de contraste si frappant , que celui qu'offre l'aspect de ce pays si frais , si vert , si paisible , avec les tragiques souvenirs qu'il rappelle ; et je ne crois pas qu'on puisse apprendre nulle part , par un exemple plus sensible , jusqu'à quel point il est donné à l'homme de porter la puissance de se détruire, que dans ces lieux où il lui devrait être si doux de vivre. On

se battit ici sur les flancs des montagnes, sur les crêtes des rochers, partout où des hommes pouvaient se tenir, partout où ils pouvaient atteindre. On se foudroya avec de l'artillerie, dans des lieux à peine accessibles pour des pâtres. Le bruit du canon couvrit celui des torrens, et des milliers de victimes remplacèrent un moment les quartiers de roc qui s'entre-choquent dans leurs ondes. Et maintenant, tout est redevenu ici calme et tranquille, comme après un jour d'orage. Toutes les cabanes sont relevées, tous les malheurs oubliés; il ne reste plus rien des combats du Muttathal que dans l'histoire. Un couvent de religieuses qui s'y trouvait avant la guerre, s'y est de même retrouvé après la tempête; c'est celui où Souwarow établit un moment son quartier-général, et où le grand-duc Constantin, qui

faisait ses premières armes à ses côtés, passa une nuit tranquille entre deux champs de bataille. Mais ces filles du Seigneur ont oublié, dans la foule des hôtes qu'elles reçoivent et des pauvres qu'elles assistent, qu'il se trouva jadis des héros. La charité est ici plus forte que la gloire même ; et parmi tant de désastres, il semble qu'on n'ait rien perdu en ce pays, que la mémoire.

C'est cependant le souvenir des événemens accomplis dans ces lieux, qui y avait conduit mes pas, et qui y a excité mon intérêt plus encore que l'aspect même de ces lieux. J'éprouvais un charme inexprimable à suivre la trace d'une armée, là où il ne passe plus que des pâtres, et aussi un noble orgueil, à trouver le nom français gravé ici sur les rochers, en caractères plus audacieux que ces rochers mêmes. Je conçois au reste

que des Suisses restent indifférens à de pareilles images; ce n'est pas leur sang qui a coulé , ce n'est pas de leur liberté qu'il s'agissait dans ces glorieux combats , et , dans leur patrie même , ils étaient étrangers à ce qui se passait dans leur patrie. Mais un Français se retrouve partout, dans le Muttathal , au milieu de la gloire de son pays; et si chaque lieu sur la terre appartenait au peuple qui s'y est montré le plus grand , les sommets du Prigel et les vallées de la Mutta et de la Clön , bien qu'enfermés dans un cãnton suisse , seraient en effet une province française.

Tout occupé de ces idées , je ne donnai que bien peu d'attention aux lieux mêmes qui me les inspiraient. Les actions des hommes avaient pris pour un moment à mes yeux la place de la nature ; et dans le Clönthal même , je ne vis que les noms de



Souwarow et de Molitor. Je voudrais cependant vous donner, mon ami, quelque idée de ce pays, et je vais essayer, l'esprit rempli d'un théâtre de combats, de vous peindre celui d'une idylle. Rien de plus pittoresque que le lit de de la Löntsch, tout hérissé de blocs énormes, et creusé, à une profondeur considérable, entre des rochers tombés de la cime et des flancs du Glärnisch. On remonte le cours de ce torrent pendant près d'une heure, à partir du bourg de Glarus; dans tout cet espace, ce n'est qu'une suite non interrompue de cataractes; chaque pas offre, pour ainsi dire, une cascade, et l'on peut admirer ici, à chaque instant, combien d'effets peut produire le même élément sous des formes toujours nouvelles. Plusieurs de ces blocs, dont le lit de la Löntsch est encombré, se sont, avec le tems, couverts de mousse, d'herbes et d'ar-

bustes; des fleurs mêmes y croissent en abondance, incessamment humectées de l'onde qui jaillit de tous côtés; et c'est un spectacle tout nouveau, que de trouver ici des bosquets au milieu d'un torrent, et un parterre sur des rochers.

On arrive ainsi à la base du Glärnisch, où le sol abaissé n'offre plus qu'une surface unie comme celle d'un lac, et l'on aperçoit en effet un petit lac, le plus calme, le plus poli qu'on puisse voir, et qu'on distingue à peine de la prairie qui l'encadre: car ses eaux ont la couleur de l'herbe qui le borde, et n'ont pas plus de mouvement que le sol qui l'environne. Ce torrent même dont on vient de remonter le cours hérissé de cascades, et dont le tonnerre retentit encore à vos oreilles, il sort de ce lac immobile, comme il le traverse, sans en troubler l'onde, sans en rider la

surface. L'ombre gigantesque du Glärnisch, qui s'y prolonge tout entière, en rembrunit à peine le tableau d'une teinte grave et mélancolique: c'est le miroir de l'Élysée placé en regard du Tartare. Je n'ai pas encore vu, même en Suisse, de solitude plus séduisante, plus empreinte d'images douces et riantes, que ce petit vallon du Glöndal; succédant tout d'un coup au déchaînement des eaux de la Löntschi. Des amis de Gessner y ont inscrit son nom sur un rocher; et ce serait sans doute pour tout autre monument un bien dangereux voisinage, que celui de ces eaux si pures, de cette verdure si fraîche, de cette nature si douce et si paisible. Quel est en effet le poète qui pourrait soutenir un semblable parallèle? et quelle est même dans Gessner l'idylle qui valait ce tableau-là?

Le reste de la vallée, qui s'exhausse

peu-à-peu et qui se couvre bientôt de petits escarpemens évidemment modelés par les eaux, doit avoir aussi été primitivement un lac; avant que la Löntsch se fût ouvert le passage, par lequel elle s'écoule actuellement. On s'élève sur ces collines formées des débris du Prager, jusqu'au haut de la montagne. Mais rien, dans cette montée pénible, ne dédommage plus de la fatigue du voyage. Le mont s'abaisse de part et d'autre, à proportion que l'on s'élève. La nature perd toute grandeur, même à des hauteurs où l'on est habitué à lui voir déployer ses formes les plus imposantes; et l'on atteint presque la limite des neiges éternelles, sur le dos de montagnes humbles comme des collines, humides comme des marais. C'est, surtout à une pareille hauteur, le contraste de ce sol marécageux avec la pente et l'élévation

des lieux , qui vous affecte le plus désagréablement. La montagne, pleine de sources , est tellement imbibée d'eau, qu'on n'y marche le plus souvent que sur des troncs de sapin couchés en travers du sentier; il semble que le roc même s'y convertisse en éponge ; il y croît plus de roseaux que d'herbes ; c'est sans doute un spectacle unique au monde , que de trouver au faite des Alpes des joncs parmi des sapins, et des marais sur des rochers.

Le sommet même du Pragel n'a rien d'imposant , et la vue qu'on y découvre , est triste et bornée. On n'a rien devant soi que le Wasserberg et le Hürlistock , qui dressent leurs flancs noirs et décharnés, saupoudrés d'un peu de neige; mais partout , à vos côtés , la nature ne se montre que sous des formes pauvres et communes. Je me hâtai de quit-

ter ces hauteurs à la fois arides et marécageuses. J'étais fatigué de ne pouvoir presque nulle part mettre le pied à sec , sur des pentes si inclinées que je pouvais à peine m'y tenir debout. Après une heure de marche, je me trouvai au milieu de brouillards si épais, que je ne vis bientôt plus mon guide à dix pas devant moi. Ces brouillards enveloppaient la montagne, comme une ceinture mobile ; ils m'embrassaient moi-même, ils me touchaient, je les voyais passer près de moi, et marcher pour ainsi dire à mes côtés, comme ces ombres qu'on se représente d'après les poésies d'Ossian. Quelque familiarisé q'on puisse être, par les voyages des Alpes, avec ces effets de nuage, ils offrent toujours quelque chose d'étrange, qu'on est tenté de décrire , mais qu'il est impossible de rendre sensible par le langage. L'image est ici plus fanta-

stique que l'objet, plus vaporeuse que la réalité même; et il semble que l'expression se dissipe, comme son modèle, dès qu'on veut la saisir. Il faut avoir vu, mon ami, ces brouillards des Alpes, pour s'en faire une idée. On peut presque les toucher, mais on ne peut les décrire.

Je leur dus au reste un grand avantage, celui de descendre une bonne partie de la montagne, sans rien voir des lieux que je traversais. Je n'eus sans doute qu'à rendre grâce à ce voile favorable qui me cachait un théâtre de désolation, où la nature ne se ranime qu'avec peine du sein des décombres qui la couvrent. Mais je dus encore à ces brouillards une de ces surprises, dont l'effet magique semble se fortifier à chaque fois qu'il se renouvelle. Je marchais, depuis plus d'une heure dans la nue qui enveloppait la montagne, lorsque tout à

coup j'aperçus , à travers une crevasse qu'y fit un rayon de soleil, la vallée de la Mutta, directement sous mes pieds et à une immense profondeur ; et depuis cet instant , je ne marchai plus, sans qu'à chaque pas je ne visse ce charmant tableau se développer et s'étendre. Jamais encore , à ce qu'il me sembla , jamais rien de si frais, de si vif, de si brillant de coloris , et en même tems de si harmonieux et de si doux , n'avait frappé mes regards. Mais il en est de ces beautés de la nature, comme de ces chefs-d'oeuvre de l'art, qui paraissent toujours plus beaux à mesure qu'ils sont plus regardés, et dont le dernier qu'on voit est toujours celui qu'on préfère. Ce qui faisait à mes yeux le charme de celui-ci, c'est qu'encore à demi plongé , comme je l'étais, dans les ténèbres, je voyais le spectacle que m'offrait la plaine, il-



luminé , sous mes pieds , d'un éclat extraordinaire , et le soleil versant des torrens de feux et de clartés sur le paysage le plus vert et le plus riant du monde.

Mais quand on a pu rester quelque tems en extase devant un pareil tableau , il n'y a plus qu'à en garder au-dedans de soi l'image ineffaçable , sans chercher à la dissiper au dehors par de vaines paroles. Il faut bien se garder surtout d'imiter les artistes de ce pays-ci , qui s'imaginent qu'en jetant à pleines mains sur leurs tableaux les tons les plus tranchans et les plus vifs , ils atteindront à la vérité de leur modèle. Ils ont beau prendre leurs couleurs dans la nature , ils ne sauraient y prendre de même cette touche harmonieuse qui les unit , et ce vernis magique qui les recouvre. Leur trait est toujours sec et dur , et leur co-

loris, faux et heurté, à proportion que l'un et l'autre est plus près de la réalité; et leur palette indigente n'assemble que des crudités et des disparates, quand les nuances même les plus opposées, et les tons les plus contraires se fondent, sur celle de la nature, dans une ineffable harmonie. C'est, pour le remarquer en passant, ce qui me fait croire que la Suisse est une mauvaise école pour le paysagiste. La nature ne peut qu'y égarer elle-même l'art qui veut s'y mesurer avec elle. Les formes y sont si colossales, et les couleurs si tranchantes, que la vérité même y devient invraisemblable. L'imitation y est à la fois trop loin et trop près de son objet; et l'artiste, qui n'est pas transporté de son modèle, ne peut qu'en être écrasé.

On descend au Mutta-Thal par une rampe excessivement rapide,

formée de degrés irréguliers et de quartiers de rocs rapprochés au hasard. J'eus beaucoup à souffrir, dans cette descente, de la chaleur qui était extrême, et du soleil, dont les vives clartés m'incommodaient d'autant plus, que je sortais d'une nuit profonde. Mais que devaient donc éprouver de fatigues et de souffrances, ces soldats russes qui se retiraient par ce chemin affreux, déjà excédés de tant de combats, et ces soldats français qui le remontaient à leur poursuite, allégés du moins par la victoire ? Il faut convenir qu'un voyageur est bien petit, quand il se mesure, dans ces lieux mêmes, avec les héros qui l'y ont précédé. Il est vrai qu'il en est à-peu-près de même partout. Où peut-on faire un pas sur la terre, sans y trouver, dans les traces de tant de grands hommes, des souvenirs qui nous hu-

milient et des comparaisons qui nous écrasent ?

Je voudrais , mon ami , avant de finir cette lettre , vous donner quelque idée du toit que j'habite et des hôtes qui m'y reçoivent. Cette maison et le village entier ne sont , en ce moment-ci , peuplés que de femmes , tous les hommes étant occupés sur la montagne au transport des provisions d'hiver. Ce sont donc deux jeunes filles , restées maîtresses du logis , qui me font , avec toute l'ingénuité de leur âge et toute la grâce de leur pays , les honneurs de cette rustique hospitalité. La chambre où l'on m'a placé est une boîte de sapin fort propre , dans laquelle il n'existe que trois meubles , également de bois de sapin , le banc , la table et le lit. Le repas qu'on m'a servi répond , par sa frugalité , à la simplicité de mon ameublement ; la na-

ture seule en a fait tous les frais, et mon appétit, tout l'assaisonnement. Mais au milieu de cette indigence du village, je trouve ici des avantages que n'offre pas l'hospitalité de nos grandes villes, une propreté qui réjouit la vue, un accueil bienveillant qui prévient vos désirs, devine vos intentions, et comprend jusqu'à vos signes. Dès en arrivant, on m'a serré la main comme à une ancienne connaissance, et j'ai compris, à cette douce familiarité, qu'un étranger qui frappe ici à la porte d'une maison, est un homme accueilli par ses semblables, et non pas, comme chez nous, un importun qu'on repousse ou une proie qu'on s'arrache. Je n'ai vu de même, dans tous les soins qui m'étaient prodigués, que des mains et des regards amis, et dans la curiosité même dont j'étais l'objet, qu'un intérêt

aussi touchant que naïf. C'étaient les deux jeunes filles, gardiennes de la maison, qui, après avoir assisté à mon repas, m'accompagnaient dans ma promenade, qui me montraient le sentier par où Souwarow et ses Tartares étaient descendus dans la vallée, qui me conduisaient dans tous les lieux où l'on s'était battu, comme si ce théâtre de désastres leur était étranger, ou comme si je n'étais pas moi-même un étranger pour elles; il semblait, au bout de quelques heures, que j'étais déjà de la famille. Cependant, je vais partir sans laisser ici d'autres traces de mon passage, qu'un faible témoignage de ma reconnaissance, trop peu digne prix d'une hospitalité qui n'eut rien de mercenaire. Je n'ai même pas, en quittant ces bonnes gens, la ressource de croire que mon nom qu'ils ignorent, retentisse jamais

jusqu'à eux , avec , l'hommage que je leur rends et le souvenir que je leur conserve. Heureux toutefois , heureux ces hommes de la nature , dont ce vain bruit que nous appelons la renommée, ne peut percer la solitude, pour qui la gloire même est sans échos, et dont la vie cachée dans le désert, demeure impénétrable aux vertus, comme aux vices de notre monde !

Je suis , etc.

## LETTRE XIII.

AU MÊME.

Weggis, septembre.

*Route de Mutta à Schwyz ; vue superbe de Schwyz. L'hôtel du grand Cerf ; le cimetière. Départ. Le lac de Lauwers ; l'île et la tour de Schwanau ; tradition romantique. Beau village d'Art. Route nouvelle d'Immensee à Küsnacht ; réflexions. Le Righi. Village de Weggis détruit par un éboulement ; description de ce phénomène.*

Quelques heures de repos à Mutta avaient suffi pour me délasser entièrement des fatigues de la journée. La promenade même m'avait rendu des forces, et comme il ne se trouvait pas dans toute la vallée un seul cheval,



je pris le parti de poursuivre ma route à pied. La chaleur commençait à tomber ; la soirée s'annonçait d'une manière superbe ; et l'on peut d'ailleurs compter, en voyageant dans les Alpes, sur des ressources, comme sur des beautés toujours nouvelles. Je n'ai pas eu lieu de me repentir de ma résolution. J'ai fait le trajet de trois lieues , de Mutta à Schwyz, comme je l'aurais pu faire au commencement de ma journée ; j'ai pu contempler tout à mon aise , en la parcourant dans toute son étendue, une des plus délicieuses vallées de la Suisse ; et il me semblait, à mesure que j'approchais du terme de mon voyage, que je redoublais de force pour y atteindre.

Je fis à-peu-près à mi-chemin, une courte halte sur le pont , au voisinage duquel se livra l'un des plus furieux combats entre les Russes et les Français. C'est un des sites les

plus sauvages qu'il soit possible d'imaginer, et à ce titre, le théâtre le mieux approprié à une bataille. Mais l'ancien pont a disparu tout entier ; il n'en reste que quelques pans des murs de ses culées, attachés au rocher qui les supportait. A sa place, un pont de bois couvert empêche la vue du précipice au-dessus duquel il est jeté, au point que l'on ne peut apercevoir l'abîme, alors même qu'on le traverse. Il semble que la nature outragée en cet endroit ait voulu cacher de ses propres mains les atteintes qu'elle y a reçues. Le torrent se dérobe à l'œil, entre les rochers qui l'encaissent, et les rochers eux-mêmes disparaissent sous le rideau d'arbustes qui les couvre. J'ai vainement cherché, aux deux extrémités de ce pont, un lieu d'où je pusse envisager seulement le précipice qu'il domine; avant moi, Villeneuve avait cherché, avec

tout aussi peu de succès, une place pour le dessiner; et là où deux armées ennemies trouvèrent suffisamment de l'espace pour se détruire, le voyageur n'en saurait trouver pour observer.

Mon guide me fit prendre, au sortir de ce pont, un sentier qui s'élève rapidement à droite sur le flanc de la montagne opposée. J'avais alors l'abîme directement sous mes pieds, et à une grande profondeur; et sans les arbres, qui en interceptent la vue, je n'aurais pu m'empêcher, en quelques endroits, d'éprouver un peu d'inquiétude. Parvenu sur la crête même d'un roc, où le sentier n'est plus garanti du côté du précipice que par une rampe en bois, j'aperçus enfin le bourg et la campagne de Schwyz, qu'illuminaient, dans un enfoncement considérable, les derniers rayons du soleil couchant. C'était à la fois pour moi un aspect inopiné et une recon-

naissance attendue. Toute la campagne de Schwyz se déployait à mes regards , au sein d'un amphithéâtre de belles montagnes , du pied du Mythen, qui les domine toutes, jusqu'au golfe de Brunnen , qui reluisait au loin comme une glace brillante encadrée dans la verdure. Mais c'était surtout le bourg de Schwyz, avec ses maisons si vastes, si propres, et qui réfléchissent si bien à l'extérieur l'aisance de ceux qui les habitent; c'était ce bourg, où des paysans sont logés comme des princes, parce qu'il ne s'y trouve pas un homme qui ne soit un citoyen, et que je reconnaissais moins encore à mes anciens souvenirs, qu'à ce mélange unique au monde de simplicité rustique et de dignité républicaine; c'était enfin la vue de cet heureux pays , orné de tous les dons de la nature et de la liberté, qui me remplissait,

au terme d'une marche longue et laborieuse, d'une émotion aussi douce que le repos même qui m'y attendait. Je vous assure, mon ami, que pour la première fois peut-être, depuis que je voyage en Suisse, j'ai trouvé ici ma première impression surpassée par une seconde épreuve. Schwyz est bien réellement le plus beau bourg de toute la Suisse; sa campagne est comme un abrégé de toutes les beautés qu'on y admire; et c'est sans doute à juste titre que le nom même de la Suisse est né dans ce pays, aussi bien que sa liberté.

Je vous ferai grâce pourtant des souvenirs que je retrouve ici. J'y ai passé un jour entier, occupé, en présence des lieux que je revoyais, à renouveler au-dedans de moi des sensations que je ne saurais de même renouveler sur le papier. Cette fois, j'étais logé chez l'ancien chef de l'état, c'est-à-

dire, à l'hôtel du Grand-Cerf. L'hospitalité qu'on reçoit ici, vous le savez par vous-même, mon ami, ne rassemble pas plus à celle de nos auberges, que les mains qui l'offrent et que les soins qui l'accompagnent. Il y a, sous ce toit républicain, je ne sais quelle odeur de vertu et de probité, qui vous avertit d'abord que vous êtes chez le premier magistrat d'un peuple libre; et il n'est pas d'étranger, logé chez l'ancien landamman Heideger, qui ne puisse se croire encore dans sa famille, et qui n'ait peut-être à gagner à cette illusion.

Le lendemain dimanche, j'ai vu toute la population de Schwyz réunie à l'église, ou sur la place et dans le cimetière qui l'entourent. C'est, n'en déplaise à nos philosophes, quelque chose de touchant, que le spectacle de tout ce peuple, au sortir de l'église où il vient de remercier Dieu de la liberté

qu'il lui doit, s'agenouillant pêle-mêle dans un cimetière, où toutes les tombes, ornées des portraits de ceux qu'elles referment, rendent pour ainsi dire à l'état, dans ce pieux souvenir de chacun de ses membres, tous les citoyens qu'il a perdus. Vous ne sauriez croire, mon ami, quel prodigieux concours de gens de tout âge, de toute condition, j'ai vu se succéder ici, sur chaque monument, dans le lieu funèbre qui contient toutes les illustrations et tous les regrets de la patrie; gens qui ne croient pas se détourner de leurs occupations, en se prosternant sur un tombeau, qui se délassent de leurs travaux par un acte de piété, et pour qui c'est même une affaire que de prier. Le cimetière est placé au milieu du bourg, comme au centre de tous les intérêts; c'est le lieu où l'on se réunit ici, après la messe, comme on se rassemble, chez nous,

au théâtre ou à la bourse ; c'est là que les morts et les vivans, incessamment rapprochés par un culte commun, continuent de former une seule famille; là, qu'entre les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir, la patrie retrouve pour ainsi dire tous ses enfans. Personne ne meurt ici tout entier; personne ne disparaît tout-à-fait du milieu des siens. Ces images et ces inscriptions, placées sur des tombeaux, rendent à chaque instant présens à chaque citoyen, des traits chers à l'amitié, et des services rendus à la république; ce sont en quelque sorte les archives de l'état et les titres de la famille, qui se conservent sur des cercueils. L'enfant y étudie les noms et les belles actions de ses pères; et ces premières leçons de l'histoire de son pays s'impriment bien plus profondément dans sa mémoire, au milieu de ces images



du deuil domestique; l'homme qui ne sait que prier, se retire du moins consolé; et le citoyen qui s'est incliné sur la tombe d'Aloys Reding, se relève plus fier, plus grand et plus digne d'être libre.

C'est au milieu de ces flots de républicains, qui se découvriraient tous devant moi, et qui tous me prévenaient d'un salut à la fois noble et familier, que je quittai hier Schwyz, cette terre sacrée de la liberté helvétique. J'eus bientôt atteint les bords du lac de Lauwerz, que je voulus côtoyer par un sentier quelquefois si resserré entre les rochers et la vague qui les humecte, qu'à peine y a-t-il de la place pour deux personnes de front. J'eus bientôt aussi, à mesure que je m'éloignais de Schwyz, perdu tout autre sentiment, que celui des beautés sévères de ce nouveau paysage. Je cheminais len-

tement sur le bord du lac de Lauwerz, au niveau même de son onde, et, comme ces rochers du Righi qui s'y baignent, je me plongeais dans les images que je voyais à chaque pas s'y réfléchir et s'y confondre. Parvenu à la hauteur de l'île de Schwannau, je m'étais arrêté à considérer de loin la vieille tour, reste du château depuis long-tems détruit, qui la couronne. Une jeune et fraîche paysanne, debout sur un rocher, rencontre un de mes regards; à ce regard prolongé, à mon attitude curieuse, elle s'est doutée d'une intention que je n'avais point encore, et au même instant sa barque légère est près de moi. Je m'y place à ses côtés, et j'aborde, sous sa conduite, au pied de la tour où cette femme, marchant devant moi, écarte sous mes pas les plantes parasites et les arbustes sauvages dont

le rocher est couvert. Cependant, je contemplais en silence ce monument des vieux âges, qui semble se pencher vers le lac pour y chercher une dernière fois son image ; je rappelais dans ma mémoire les traditions qui le concernent, et je m'enfonçais par la pensée dans le siècle qui l'a produit, lorsque cette femme, qui jusqu'alors avait respecté mon silence, me demande si je connaissais l'aventure dont ce château avait été le théâtre. Vous vous doutez bien, mon ami, que je fis semblant de l'ignorer. C'était une trop belle occasion d'apprendre ce que je savais déjà, pour la laisser échapper ; j'avais lu la chose dans de vieux livres, et je trouvais ici la tradition vivante dans la bouche d'une jolie femme. Voici le récit qu'elle me fit :

« Ce château que vous voyez, me

» dit-elle , était autrefois la demeure  
» d'un noble dévoué aux Hapsbourg ,  
» et d'un satellite de Gessler. De  
» cette tour, protégée par les rochers  
» et par les flots , il étendait impu-  
» nément son brigandage sur tout  
» le pays, rançonnait les hommes sans  
» armes , et enlevait les femmes sans  
» défense. Un jour il surprit de cette  
» manière une jeune paysanne d'Art ,  
» et la transporta dans son antre , où  
» elle devint la victime de sa bruta-  
» lité. Mais cette infortunée avait deux  
» frères qui surprirent à leur tour  
» l'infâme ravisseur , l'égorèrent et  
» jetèrent son affreux cadavre dans  
» le lac; puis, effrayés de leur ven-  
» geance, comme d'un attentat, cou-  
» rurent se mettre sous la protection  
» de leurs frères de Schwyz. Alors ,  
» la mesure de l'oppression était  
» comblée dans toutes les Waldstet-  
» tes; et l'heure de la délivrance

» allait sonner. Le premier janvier  
» de l'an 1308, jour fatal à tous  
» les châteaux, les hommes de Schwyz  
» vinrent attaquer ce fort ; le pri-  
» rent, le démolirent, et ne lais-  
» sèrent subsister que la tour du  
» centre, comme un monument éter-  
» nel du crime et de la vengeance.  
» Elle est encore debout, ajoutat-  
» elle en élevant la voix ; vous la  
» voyez, cette tour fatale ; mais tout  
» n'est pas fini, dans ce monde-ci,  
» non plus que dans l'autre, entre  
» l'assassin et la victime. Une fois  
» chaque année, à l'heure de mi-  
» nuit, un coup de tonnerre se fait  
» entendre ; des cris affreux rem-  
» plissent la vieille tour, et les flots  
» et les rochers eux-mêmes en tres-  
» saillent jusqu'au fond de l'abîme.  
» Une jeune fille, vêtue d'une robe  
» blanche, pâle, échevelée, pour-  
» suit, une torche à la main, sur

» le faite des murs , un guerrier qui  
 » cherche à l'éviter , qui fuit de cré-  
 » neaux en créneaux , jusqu'à ce que  
 » pressé dans son dernier refuge , il  
 » se précipite en hurlant dans le lac  
 » où il s'engloutit. Alors le fantôme  
 » satisfait et vengé disparaît à son  
 » tour ; et jusqu'au jour de l'année  
 » suivante qui ramène une appari-  
 » tion nouvelle , le mugissement seul  
 » des vagues trouble le deuil et le  
 » silence de ces ruines. »

N'êtes-vous pas ému , mon ami ,  
 de ce récit ingénu , fait par une  
 bouche plus simple encore , et qui  
 cache sous les formes d'un merveil-  
 leux grossier comme le pays même ,  
 une leçon grave et salutaire ? C'est  
 ainsi que dans ce pays la liberté se  
 sert de tous les souvenirs , pour im-  
 primer partout ses titres , et que la  
 superstition elle-même s'y rend digne  
 du respect des peuples , en embras-

sant la cause des mœurs. La voix de la tyrannie détruite et le cri de la nature outragée sortent ici , pour ainsi dire , de chaque pierre et retentissent à chaque pas. Ici , les ruines mêmes sont éloquentes ; les tombeaux ont une âme , et les rochers un langage ; et la religion et la liberté n'ont ainsi mis en jeu toutes les puissances de la nature , que pour rendre plus sacrés tous les droits de l'homme et du citoyen.

Je m'étais éloigné , non sans quelque regret , de la tour de Schwannau , et de mon aimable batelière. J'atteignis bientôt l'extrémité du lac de Lauwerz , où je retrouvai le théâtre de désolation qu'a produit la chute du Rossberg , tel à-peu-près qu'il m'avait apparu quelques années auparavant. J'éprouvai de nouveau , au milieu des ruines de Goldau , le sentiment pénible que j'en avais em-

porté. Je hâtai ma marche, en traversant ce champ de mort, où les débris de toute une montagne ont enseveli tout un village, et où chaque pierre cache une sépulture. J'étais ému, comme si je ressentais sous mes pas la secousse de la montagne prête à s'ébranler de nouveau; je n'osais presque étendre ma vue autour de moi, comme si j'avais craint de découvrir, dans ces rochers à peine assis, des tombes encore entr'ouvertes; lorsqu'en relevant la tête, j'aperçus, sur un de ces rochers, un peintre, qui s'était établi là comme dans son atelier, et qui, l'œil attentivement fixé sur ces ruines et sur son tableau, semblait se complaire à la fois dans son sujet et dans son ouvrage. Il n'y a donc point de désastres, point de calamités sur la terre, dont quelqu'un ne tire quelque profit. Des hommes s'amu-



sent à dessiner, là où d'autres hommes ont péri, et le malheur de Goldau n'est plus aujourd'hui qu'un sujet de paysage.

J'avais l'esprit occupé de ces réflexions, lorsque j'atteignis Art, un des plus grands et des plus beaux villages du canton de Schwyz; et ici encore, je fus frappé de l'étendue et de la magnificence des maisons, qui ne sont pourtant que des habitations de paysans. Mais ces paysans sont des citoyens; et la vieille liberté suisse aime à mettre ses enfans à l'aise, autant que la liberté nouvelle qu'on voudrait y substituer, aime à entasser les siens dans des comptoirs ou dans des caves. La grandeur et l'éclat extérieur de ces maisons d'Art me frappèrent d'autant plus; que ce village fut un de ceux qui souffrirent le plus de la fatale guerre de 1798. Occupé à plusieurs

reprises par les troupes françaises , il perdit , avec les armes de sa liberté actuelle , jusqu'aux monumens de sa liberté antique. Les vieilles hallebardes de Morgarten , les piques rouillées de Sempach , furent livrées aux flammes , comme des instrumens de la révolte ; on en jeta la cendre dans le lac , comme si cette cendre même pouvait devenir séditieuse. Ce ne fut qu'au péril de sa vie , et après avoir épuisé toutes ses ressources , qu'un habitant d'Art , vingt et unième descendant d'un des braves de Morgarten , parvint à sauver deux lances héritées de ses ancêtres , comme un trophée de cette journée fameuse ; et peu s'en fallut que dans le cours de cette expédition républicaine , on n'exterminât jusqu'à des noms historiques , coupables de s'être transmis pendant cinq siècles dans des familles de pâtres. Ce fut

à de tels exploits qu'on employa le courage de nos soldats ; leurs bras furent occupés à briser de vieilles armures ; et un général français triompha au XVIII<sup>e</sup> siècle des impuissans débris du XIV. Mais on assure qu'en s'éloignant d'Art, nos Français y laissèrent du moins un hommage plus digne d'eux , l'aveu que , parmi tant d'ennemis et de victimes , ils n'avaient pu trouver ni un espion , ni une maîtresse.

Le chemin que l'on suit , depuis Art, au bord du lac de Zug, jusqu'à Immensee, toujours sus la rive de ce lac et à la base du Righi, est si beau et si uni qu'il m'a presque causé de l'humeur. Je ne puis m'habituer à voir le char de l'étranger sillonner avec la rapidité du trait , le rivage de ces lacs, antiques gardiens de la liberté helvétique ; je ne puis me faire à cette facilité de parcourir la Suisse,

en tout sens et en toute hâte, ainsi que ces pays, où tout est plat, le sol comme le caractère national, où tout est de niveau, les campagnes et les mœurs. Je ne fus arrêté sur toute cette route que dans un endroit où tout un champ de pommes de terre était tombé le matin d'une assez grande hauteur du Righi ; quelques pas de plus, et ce champ tout entier ne faisait qu'un saut du Righi dans le lac. Je trouvais le propriétaire, qui avait laissé la veille ses pommes de terre sur la montagne, occupé à les reconnaître sur le grand chemin. C'est ainsi que les propriétés changent souvent de place en ce pays, et qu'elles passent d'un lieu à un autre, du soir au lendemain. Mais c'est aussi la seule espèce de mutation qu'elles y éprouvent, et chacun reprend ici son bien, partout où il le retrouve.

C'est à peu de distance au dessus

d'Inmensee, que commence ce ravin si fameux dans les fastes Helvétiques, où Guillaume-Tell atteignit d'une flèche invisible le tyran qui s'acheminait vers son château de Küssnacht. Le site est encore aujourd'hui tel à-peu-près qu'au tems où s'y passa l'acte le plus mémorable de la délivrance de la Suisse. Le ravin est toujours aussi profond, et la forêt aussi épaisse. De vieux arbres y portent presque sur leurs rameaux blanchis et sur leurs troncs séculaires le millésime de 1308; et il semble que la nature, ne s'y reproduisant chaque année sous les traits et avec les couleurs du XIV<sup>e</sup> siècle, veuille ajouter ainsi son propre témoignage à la vérité de l'histoire. Pourquoi faut-il que sur ce théâtre d'une action éternisée dans les fastes de la Suisse, la main des Suisses eux-mêmes travaille à détruire, avec le principal caractère du site, la prin-

cipale autorité de la tradition qui s'y rattache ! J'ai vu des gens occupés en cet endroit à combler le ravin, à niveler le sol, à aplanir le chemin, comme s'il s'agissait ici d'une route ordinaire, et comme si l'on ne devait plus songer, dans un lieu consacré par la liberté des Suisses, qu'à la commodité des voyageurs ! On abat des arbres, qui ont peut-être prêté leur ombre à Guillaume-Tell, pour que la voiture du riche fastueux et de l'indolent dandy roule avec plus de vitesse sur ce sol classique et sur cette terre généreuse. On écarte, comme des obstacles, sous les pas du vulgaire étranger, ces sacrés témoins de l'indépendance nationale. On arrache du sol même qui les recèle, les racines de la foi de tout un peuple ; et que ne peut-on de même niveler toute la Suisse et aplanir jusqu'aux Alpes, pour que l'opulence

en landau et la sottise en calèche se promènent sans empêchement au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre, et pour que le luxe de la nature s'abaisse sous celui de la banque! Quel travail digne des mains d'un peuple libre, que de rendre partout son pays plus accessible à l'or qui le corrompt! Et quel hommage digne des lumières d'un siècle industriel, que le front des Alpes humilié devant un colosse de la finance!

J'eus besoin de retrouver à son antique place la chapelle de Guillaume-Tell, pour perdre, dans les généreux souvenirs qui s'y conservent, l'amer sentiment que j'y portais. Mais qui sait si cette chapelle même ne disparaîtra pas bientôt sous le marteau libéral, comme les arbres qui l'ombragent tombent sous la cognée industrielle? Au fait, une fabrique d'étoffes rapporte plus qu'un lieu de

prières, et une manufacture vaut mieux qu'une chapelle. En attendant qu'il se débite ici du drap ou de la toile, j'ai vu de braves gens, venus de plusieurs à lieues la ronde, qui s'y agenouillaient dans un pieux recueillement, et qui, semblables à ce soldat aiguissant son sabre sur le mausolée d'un grand homme, se relevaient plus fiers et plus heureux de leur condition; et en les voyant, je me suis dit: il ne faut pas désespérer des Suisses, tant que la liberté conservera chez eux tous les monumens de son culte, et tant que resteront debout les chapelles dédiées à son nom, au sein des Alpes qui sont aussi ses sanctuaires.

Je ne vous parlerai pas, mon ami, d'une nouvelle course que j'ai faite au Righi. Je ne pourrais que redire, et peut-être moins bien encore, ce que j'ai déjà exprimé d'une manière



si imparfaite. Mais j'avoue que j'ai vu avec peine que le Righi fût devenu le rendez-vous de tous les *fashionables* d'Europe, et qu'on se ruât de tous côtés sur cette *reine des montagnes* de l'Helvétie, comme sur un de ces lieux publics dont la mode a fait son domaine. Quelque part, et à quelque heure du jour, que l'on monte ou que l'on descende, on est sûr de trouver la montagne toute couverte de beau monde, de caravanes des deux sexes, surtout d'Anglaises, roses, bleues, jaunes, vertes, de toute couleur. C'est réellement une rage, une épidémie, que le voyage du Righi; on s'y porte aveuglement, on s'y précipite tête baissée. On ne peut plus aller en Suisse sans monter au Righi, ou plutôt on ne va plus en Suisse que pour monter au Righi. Et tels sont les progrès de l'industrie, que l'on ne doit pas désespérer de

courir un jour la poste sur ce sommet des Alpes, et qu'il n'y manquera plus qu'une machine à vapeur pour s'y faire transposter, sans effort et conséquemment sans plaisir. J'ai trouvé les chemins remplis, comme les auberges, d'allants et venants, se heurtant, se culbutant, du haut en bas de la montagne trop étroite elle-même pour les contenir. Encore si ces gens-là se contentaient de la vue qui s'offre ici de toutes parts, et de leurs yeux, pour en jouir. Mais on vient d'établir, au Righi-Kulm, un observatoire, à l'usage de ceux pour qui la vue du Righi même n'est pas encore assez étendue, ou qui ne sauraient le découvrir qu'à l'aide d'un télescope. On ne sait plus maintenant où fuir, où se réfugier, contre cette invasion de gens de toute espèce, venus de si loin pour admirer la nature, qui ne laissent pas le plus petit

coin pour observer la nature. Il m'a fallu fendre avec peine la presse, au Righi-Kulm, pour y entrevoir seulement les Alpes; et ce n'est qu'à travers de centaines de lorgnettes, braquées contre des centaines de montagnes, que j'ai pu reconnaître et saluer la Jungfrau.

Forcé de chercher un asile ailleurs que sur le Righi, je suis redescendu jusqu'à Weggis, au pied de la montagne, et tout au bord du lac; et je crois que je me serais plongé dans le lac même, pour me dérober à la foule des importuns que je trouvais partout sur mes pas. Weggis est un charmant village, qui s'élève en amphithéâtre sur la rive du lac des quatre cantons, et qui appartient à celui de Lucerne. L'air d'aisance et de propreté répandu dans toutes les maisons, semble attester une prospérité qui n'a jamais été interrom-

pue. Ce village fut cependant, à une époque peu éloignée, le théâtre d'une des plus effroyables catastrophes dont les annales de ce pays aient conservé le souvenir; et peut-être qu'à défaut de la vue des lieux, le récit de cet événement vous offrira quelque intérêt.

Ce fut le 15 juillet 1795, qu'arriva le désastre dont la trace n'est encore que trop sensible, après plus de trente années écoulées. De fortes pluies avaient durant l'été introduit dans le sein de la montagne une grande quantité d'eaux souterraines; la montagne imbibée et comme détrempée s'ébranla sous cette masse extraordinaire; le sol se fendit en quelques endroits avec un bruit alarmant; mais comme ces secousses et le bruit qui les accompagne, ne sont pas des accidents rares dans les contrées montagneu-

ses , les habitans n'en conçurent d'abord aucune inquiétude. Cependant , la montagne continuait de s'agiter ; on l'entendait craquer , on la sentait frémir de toutes parts ; et vers le soir , le fracas devint épouvantable. Tantôt , c'était un bruit semblable au cliquetis des chaînes ; tantôt , c'était une détonation pareille à une salve d'artillerie. Tout à coup , une masse énorme de terrain se détache des flancs de la montagne , glisse cent pieds plus bas , et laisse à la place qu'elle vient d'abandonner , un vaste enfoncement , de toutes parts encadré de terre , d'arbres et de verdure. On eût pu croire un moment que le phénomène était accompli , si dès l'abord , en considérant avec attention cette masse tombée , on n'eût reconnu qu'elle remuait , qu'elle descendait d'un mouvement insensible. Cependant , on

conservait encore l'espoir que l'inégalité du terrain ralentirait sa marche ; et en effet , un ravin , qui se rencontrait sur son passage , l'arrêta quelque tems dans son cours. Mais bientôt accrue par cet obstacle même , et augmentée à chaque pas de tout ce qu'elle entraîne sur sa route , l'avalanche de boue , comblant toutes les cavités et franchissant toutes les hauteurs , descend , toujours plus lente , mais toujours plus irrésistible , vers le village qu'elle menace d'envahir. Peignez-vous , mon ami , la désolation des habitans , lorsqu'après une nuit passée dans les plus cruelles angoisses , ils aperçurent , aux premiers rayons du jour , toute une montagne mobile s'avancant contre eux et déjà près de les atteindre. Le curé , entouré de plusieurs de ses paroissiens , s'était tenu constamment sur une des hauteurs les plus

rapprochées , afin de mieux juger de l'étendue du fléau et du remède qu'on pourrait y apporter ; et sans doute que sa première idée avait été d'exorciser la montagne , et de conjurer , par des prières , cet inouï débordement de terres. Mais il vit bientôt qu'il fallait recourir à des moyens plus efficaces. La cloche d'effroi fut mise en mouvement pour avertir tous les habitans des communes voisines ; on envoya jusqu'à Lucerne pour demander des secours ; et , de toutes parts , on vit accourir des gens capables d'opposer , dans leur personne , un rempart contre le terrible fléau. Mais il n'y avait pas de forces humaines qui pussent désormais l'arrêter ; et réduit à la dure nécessité de laisser périr sous ses yeux le sol qui le nourrit , l'homme ne dut plus songer qu'à se sauver lui-même.

Déjà les premiers chalets avaient disparu ; des prairies , des jardins , successivement engloutis , roulaient eux-mêmes confondus dans le sein de l'avalanche de boue , qui s'avancait , semblable à un torrent de lave , pour la lenteur et la régularité de sa marche. On essaya de démonter quelques maisons , ou du moins de démeubler celles qu'on ne pouvait espérer de sauver. Le lit du malade et le berceau de l'enfant , transportés à la hâte en rase campagne , ou dans l'église paroissiale , offraient le spectacle lamentable de toutes les faiblesses humaines mises sous la protection du ciel. Ce n'étaient partout , à l'approche de la destruction inévitable , que cris de rage et de désespoir. Enfin, l'éboulement atteignit les premières maisons du village ; les arbres qui formaient au-devant d'elles une espèce de rempart, déracinés ou



brisés , ne servaient qu'à rendre plus prompte la chute des habitations qu'ils protégeaient. Arrivées contre les maisons , on voyait ces terres fangeuses s'amonceler , soulever peu à peu les bâtimens , les renverser sur le flanc , et continuer ensuite leur cours vers le rivage. De tems en tems , de gros quartiers de roc engagés dans cette masse énorme de limon , s'en détachaient avec la rapidité de la foudre et entraînaient toute une maison dans le lac , en s'y précipitant. Ainsi virent les tristes habitans de Weggis, le toit qui les avait vu naître , craquer et s'enfoncer peu à peu dans la terre qui l'enveloppait , et leur antique domaine s'abîmer et disparaître sans retour. Tout fut détruit sur la route de l'éboulement , depuis l'endroit d'où il se détacha , jusqu'au lac où il s'engloutit ; et dans tout cet es-

pace, il ne resta sur la terre profondément sillonnée et comme écorchée par l'avalanche, que quelques troncs enduits de limon, des racines éparses sur un sol bouleversé, trois ou quatre grands arbres, à la cime flétrie, à la tige dépouillée, quelques fragmens de charpente et de toiture brisés et noircis par le frottement, comme par un incendie; funestes monumens d'un désastre que la terre s'est comme empressée de couvrir sous une végétation nouvelle.

Mais c'est encore moins la nature que l'homme lui-même, qui a travaillé à faire disparaître ici jusqu'au dernier vestige de ce grand désastre. Croiriez-vous bien, mon ami, que le village actuel de Weggis a été reconstruit précisément à l'endroit même où l'ancien a existé? Tel est partout le génie de l'habitant des Alpes. Sa terreur se dissipe avec le fléau

qui l'a frappé; il nettoie la place dévastée par l'avalanche pour y replanter sa cabane ; quelquefois , il se munit d'une croix, ou bien il se met à l'abri d'une chapelle, contre la fureur du torrent qui le menace; et le moment du danger passé, il se rendort à la veille d'un nouveau déluge , ou sur la route d'un nouvel éboulement. Rien au reste n'est moins rare , dans la contrée où je me trouve , que ces sortes d'accidens. J'ai vu, dans la chapelle des *bains froids* sur le Righi , que je viens de visiter , un tableau suspendu en guise d'*ex voto*, qui porte la date de 1753 , et qui représente un éboulement du genre de celui-là, autant du moins qu'il m'a été possible d'en juger à la grossièreté de la peinture; car n'est pas toujours facile de distinguer , dans l'œuvre de ces artistes rustiques, l'eau d'avec la terre, et une cascade d'avec un ébou-

lement. La nature comme spongieuse des roches de brèche dont est composée toute cette chaîne du Righi, détermine presque journellement, dans ses nombreuses ramifications, des chutes de terres et de rochers. Mais ce n'est pas uniquement en grandes masses, comme à Weggis ou à Goldau, que s'opèrent ces déplacements de matière. La montagne se délite çà et là par fragmens, et se décompose pour ainsi dire en détail. Aussi trouve-t-on assez fréquemment, sur les diverses pentes du Righi, des terrains qui ont changé de place du soir au lendemain; des arbres qui ont passé d'une colline sur une autre, et que leur propriétaire, étonné de ne pas les revoir où il les avait laissés la veille, retrouve dans le pré de son voisin. Ainsi, tout ce pays est comme un théâtre qui change de décoration à chaque instant. La nature y est dans

une instabilité perpétuelle , et pour ainsi dire dans un état permanent de révolution. Il n'y a que les mœurs qui y demeurent à peu-près inaltérables; les habitudes sont ici plus fortes que les Alpes mêmes; et c'est l'homme l'être du monde le plus variable et le plus faible, qui ne change presque pas ici, quand tout y change incessamment autour de lui !

Je suis , etc.

# TABLE

## DES SOMMAIRES DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

### LETTRE VII. Brougg.

*Description du monastère de Königsfelden. L'église. Les tombeaux. L'appartement de la reine Agnès. L'ancien couvent des filles de Sainte-Claire ; celui des frères Mineurs. Village de Windisch bâti sur l'emplacement de la colonie de Windonissa. Ce qui reste de cette antique cité romaine. Confluent de la Limmat, de la Reuss et de l'Aar. . . . . 7*

### LETTRE VIII. Stanz.

*Voyage de Brougg à Lucerne à travers l'Argovie. L'abbaye de Muri ; l'ancien prince-abbé de Saint-Gall. Monument érigé à Lucerne en l'honneur des victimes du 10 août. Traversée du lac de Lucerne. Abord à Stanztadt. Arrivée à Stanz. La statue d'Arnold de Winkelried. L'église et l'hôtel de-ville de Stanz. Excursions aux environs de Stanz. Le Rozloch ;*

*la chapelle de Struth de Winkelried ; le Drachenried. Traditions à ce sujet. Le Drachenloch. . . 27*

#### LETTRE IX. Engelberg.

*Voyage à la vallée d'Engelberg. Wolfenschiess. Grafenort ; Chapelles nombreuses. Description de la vallée d'Engelberg. Le Titlis. Le couvent , l'église , la bibliothèque. Précis de l'histoire de cette abbaye. Habitans de la vallée ; leur costume ; leur caractère. Réflexions à ce sujet. . . . . 65*

#### LETTRE X. Altorf.

*Passage des Alpes Surènes. Description de cette route. Réflexions sur la formation des collines dans les Hautes-Alpes. Pâturages de la Black-Alpe ; vue magnifique qu'on y découvre. Le Sureneck. La longue neige. Vallon de Waldnacht. Effet que produit la vallée d'Altorf vue des hauteurs qui la dominent. Descente à Attinghausen. . . . 95*

#### LETTRE XI Linththal.

*Description de la vallée de Schächen, ou Schächenthal. Hameau de Bürglen ; chapelle de Guillaume Tell.*

*Usage de l'arbalète encore général dans ce pays. Village d'Unterschauchen. Superbe cascade du Stäubbi. Passage du Clausen; vue magnifique qui s'y découvre. Vallée d'Uriboden; mœurs pastorales. Descente au Linththal. . . . . 123*

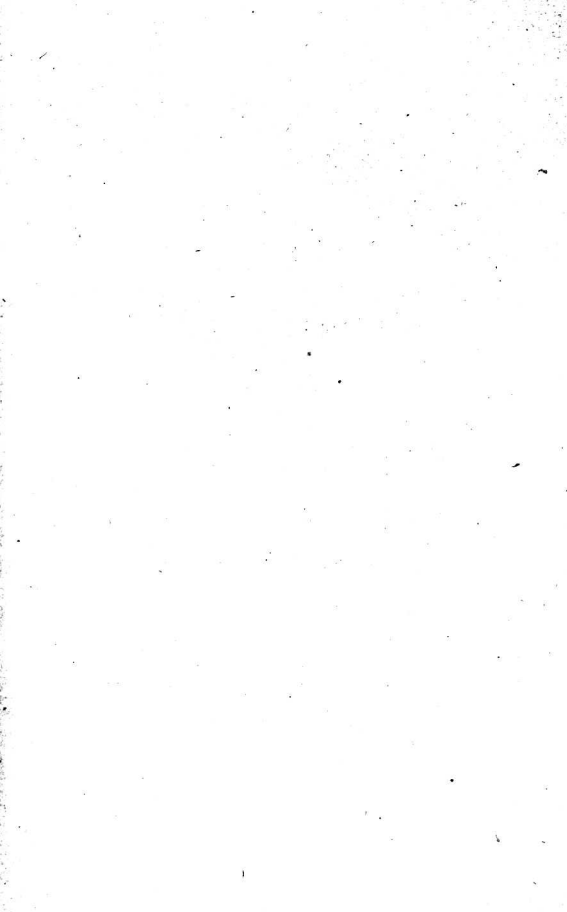
### LETTRE XII Mutta.

*Description de la vallée de Mutta, ou Muttathal. Combats livrés par Souwarow. Charmant vallon du Clonthal. Passage du Pragel. Détails de la route. Réflexions. Simplicité des mœurs du Muttathal. . 149*

### LETTRE XIII. Weggis

*Route de Mutta à Schwyz; vue superbe de Schwyz. L'hôtel du grand Cerf; le cimetière. Départ. Le lac de Lauwers; l'île et la tour de Schwanau; tradition romantique. Beau village d'Art. Route nouvelle d'Immensee à Küsnacht; réflexions. Le Righi. Village de Weggis détruit par un éboulement; description de ce phénomène. . . . . 172*







# **RACCOLTA**

**DI VIAGGI**

**PRIMA EDIZIONE TORINESE**

**TOM. XIV.**



**LETTRES**  
**SUR LA SUISSE**

**ÉCRITES EN 1824**

**SUIVIES**

**D'UN VOYAGE A CHAMOUNY  
ET AU SIMPLON**

**TOME VI.**

**TURIN**  
**DE L'IMPRIMERIE ALLIANA**  
**1829**



# LETTRES

## SUR LA SUISSE

---

### LETTRE XIV.

A M. DE BONSTETTEN ,

ANCIEN BAILLI DE ROUGEMONT ET DE NYON.

Saanen ( Gessenay ), août.

*Vue du village et du château de Rougemont ; la cour de l'ancien bailli ; M. de Bonstetten. Description du Gessenay. Climat. Mœurs ; inégalité des conditions. Vie pastorale ; ses travaux , ses plaisirs. Culture et commerce.*

Vouz allez être bien surpris, mon cher patron , en recevant de moi cette lettre datée de Gessenay. Un

Français , à peine arrivé dans ces vallées qu'il a traversées presque à la course , vous adresse ces lignes tracées de même en courant , à vous grave Patricien , qui donnâtes jadis les lois de Berne à ces peuplades pastorales , à vous l'ancien bailli de Rougemont , qui eûtes ici un empire et des sujets , à vous enfin , souverain populaire , qui décrivîtes avec tant de charmes le pays que vous aviez gouverné avec tant de sagesse. Je ne suis plus qu'à quelques lieues de vous , et je serai près de vous dans quelques jours ; et cependant je vous écris , et ma lettre qui ne vous arrivera peut-être qu'après moi , ne vous apprendra rien que vous ne sachiez encore bien mieux que moi.

Aussi n'ai-je pas , mon cher patron , la prétention de vous faire connaître le Gessenay. Mais lorsque , votre nom dans la bouche et votre livre à la



main , j'aborde ce pays où vous avez régné , où vous avez écrit , ce sont vos propres impressions que je veux essayer de vous rendre ; ce sont vos propres souvenirs que je veux essayer de vous rappeler. J'aurai vu le Gessenay en votre compagnie et presque avec vos yeux ; ce sera donc la contrée de la Suisse que j'aurai le mieux connue ; et puissiez-vous rajeunir vous-même à ces images du printemps de votre vie ; et , comme aux jours où vous étiez roi dans ces vallées , les revoir d'un cœur qui ne vieillit point et avec vos yeux de vingt ans !

Mon premier soin , en arrivant à Gessenay , est de me figurer que vous habitez votre château de Rougemont , et que je vais vous y rendre visite. L'antique manoir , où le représentant du sénat de Berne dispense la justice à des bergers , se distingue de loin , à la blancheur de ses murailles , au

milieu du village , dont les maisons d'érable noircies par le tems , couvrent un demi-mille d'étendue. Quelque part que se fixent mes regards , ou que ma vue puisse atteindre , je n'aperçois que des huttes pastorales , qui s'élèvent d'étage en étage , depuis le fond de la vallée jusqu'à la crête des monts ; et , parmi ces cabanes toutes semblables , toutes uniformes , l'église et le château , la maison de Dieu et celle du bailli , se dressent seules à une certaine hauteur : comme s'il n'y avait , en effet , dans cet heureux coin du monde , de prééminence possible que pour la religion et pour la justice. J'arrive enfin au château , où je trouve le compatriote du grand Haller , l'élève de Bonnet , et l'ami de Müller , entouré d'une cour villageoise à laquelle il distribue plus de conseils que de sentences ; dans le simple appareil du chef de famille qui préside

à ses récoltes ; quelque fois même se mêlant aux travaux de ses pâtres pour mieux connaître leurs besoins ; et sur le rustique tribunal , où il a pour assesseurs Platon , Horace et Gessner , dictant alternativement des vers dignes de Ferney , et des lois dignes d'un peuple libre.

Que cette contrée où je trouve un pareil potentat dans un pareil hôte , m'offre d'intérêt et de charmes ! et que c'est bien du fond du cœur que je m'écrie avec vous , mon cher patron : j'aime ce peuple , qui vit dans l'innocence de ses anciennes mœurs ; où une seule cabane renferme toute une famille ; où les aïeux et les petits-fils , les frères et les sœurs , les gendres et les brus , assis sous le même toit , à une table commune , n'ont qu'un cœur , qu'une âme , qu'un patrimoine ! J'aime ces agrestes solitudes , ces rochers nuds , ces régions

éthérées , qui ne semblent presque plus appartenir à la terre , et où l'homme et la nature également grands , également libres , en présence l'un de l'autre , gardent si fidèlement leurs traits originaux ! Ici tout est simple et primitif ; les lieux n'ont guère plus changé de face que les individus ; des races éternelles s'y succèdent en d'éternels pâturages , couronnés d'éternels champs de glace ; et les siècles s'écoulent comme les saisons , sans y laisser plus de traces , de regrets et de souvenirs.

Le Gessenay s'étend , de Montbovon jusqu'à Gsteig , par un enchaînement de petites vallées , qui changent fréquemment de direction , de nom et de climat , bien que constamment resserrées entre deux chaînes parallèles de montagnes élevées. La Sarine remplit toujours le fond de ces vallées , où son cours , rapide com-

me la flèche , offre seul l'idée et l'image du mouvement. La verdure qui tapisse la base et le flanc des monts , n'est également interrompue que par quelques crêtes de rochers solitaires , et , dans le voisinage des hautes Alpes , que par les neiges qui les couronnent ; et cette verdure est d'un éclat , d'une vivacité telle , que l'air s'en trouve pour ainsi dire imprégné ; l'atmosphère et le sol , teints en quelque sorte des mêmes couleurs, se confondent presque aux limites incertaines de l'un et de l'autre ; de là , une douceur , une suavité , une harmonie de tons inexprimable , et dont l'effet est rendu plus sensible encore par le contraste imposant des hautes Alpes. Vous avez au-dessus de vous le Groënland , et vous voyagez dans l'Arcadie.

Quoique le pays soit généralement très-élevé , les feux du soleil y sont

si diversement répartis , l'ombre et la lumière, si inégalement distribuées, à cause de cette foule de pics , de montagnes , de rochers , dont ce pays est couvert , que la température y varie pour ainsi dire à chaque pas , comme le paysage. Chaque mille de terrain a son climat particulier. Les vallées principales qu'arrose la Sarine, offrent dans leurs cinq étages successifs , presque toutes les variétés de climats qui se produisent entre le Dauphiné et Hambourg ; et du fond de chaque vallée jusqu'au faite des glaciers , on peut embrasser du même coup-d'œil tous les degrés qui séparent le ciel de Hambourg , de celui de la Nouvelle-Zemble ; de sorte que comme la Suisse est un abrégé de l'Europe , on peut dire que le Gessenay est un abrégé de la Suisse.

Le printems est de dix jours plus précoce à Rossinière qu'à Château-

d'Oex ; à Château-d'Oex , qu'à Rougemont ; à Rougemont qu'à Gessenay , et à Gessenay même qu'à Gsteig , le dernier village de la vallée ; en sorte que parti le matin de Rossinière , au milieu de tout l'éclat du printemps , vous pouvez vous retrouver le même jour à Gsteig , dans toute la rigueur de l'hiver , sans avoir quitté le fond de la vallée. Il y a des lieux dans cette vallée , où l'hiver , durant douze semaines consécutives , le côté de l'ombre n'est jamais éclairé par le soleil , tandis que sur le côté opposé , ses rayons dardés avec force et réfléchis par les rochers d'alentour , y brillent huit heures de chaque journée ; ainsi des deux côtés d'un val-lon , qui n'a guère plus d'un quart de lieue de large , l'hiver de la Provence touche à celui de la Sibérie. Il existe , à Rougemont , une maison dont les habitans s'endorment sous

le climat de la Norwège , et se réveillent sous celui de la France ; c'est une habitation qu'une masse énorme de rochers tient ensevelie dans l'ombre , jusqu'au moment où le soleil , arrivé au plus haut point de sa course , la couvre de tous ses feux. Souvent dans le même village , des maisons sont encore abîmées sous la neige qui remplit tout le fond de la vallée , tandis que , du côté exposé au soleil , on ne chauffe pas plus les habitations qu'à Naples , et que les femmes y travaillent les fenêtres ouvertes. Ainsi l'on trouve en ce pays le printems ; l'été et l'hiver unis pour ainsi dire et confondus dans chaque saison et dans chaque village ; et l'on dirait que la nature , en composant ce tableau des Alpes en miniature , ait voulu de même y montrer en abrégé tous les climats du globe.

La même variété se remarque ici



dans les mœurs et dans les habitudes du peuple ; et comme à chaque mouvement de terrain , la nature change d'aspect et de vêtemens , l'homme semble aussi à chaque pas se métamorphoser à son exemple. Vous pouvez suivre de degré en degré , et , pour ainsi dire , de village en village , les diverses transformations d'une toilette et d'une mode champêtres , depuis les coiffes noires des femmes de Gessenay , jusqu'aux amas de cheveux artistement frisés des femmes de Rossinière. L'inégalité de civilisation est de même ici en raison de l'inégalité du sol ; et de petites peuplades , qu'on croirait à plusieurs siècles de distance l'une de l'autre , ne sont éloignées que de quelques lieues. Plus le pays s'élève , moins il se trouve de différence dans les conditions de ceux qui l'habitent , et à la cime des Alpes , cette différence mê-

me a cessé : il n'y a plus que des hommes parfaitement égaux , à la plus grande hauteur où l'homme puisse atteindre. C'est sans doute un spectacle curieux , que de parcourir , sur une si petite échelle , les divers degrés d'inégalité des conditions humaines. Ainsi les gens riches , à Gessenay , les premiers magistrats du peuple , suivent leurs vaches sur la montagne , et ne dédaignent pas de traire eux-mêmes leurs troupeaux ; ce ne sont encore que des vachers. Mais les hauts personnages , à Rossinière , rougiraient d'une pareille occupation ; ils sont déjà trop nobles , à quelques centaines de pieds au-dessous de leurs voisins , pour vivre et travailler comme eux. Encore quelques toises plus bas , et ce seront des citadins comme nous , de grands seigneurs , des prêteurs sur gages , et presque des financiers.

A l'extrémité du bourg de Rougemont , un petit ruisseau qui tombe d'un mont voisin , est la limite du pays allemand. En deçà de ce ruisseau , race , langue , mœurs , institutions , tout est tudesque ; et au-delà tout est welche ; jamais peut-être deux races plus diverses ne se sont trouvées plus rapprochées ; jamais deux langues qui se touchent n'ont été moins près de se confondre. Je fus tout surpris d'entendre une jeune fille , que je rencontraï seule sur les hauteurs de Gessenay , répondre en très-bon français à une question que je lui adressai gauchement en allemand. Cette fille jeune et jolie , était du pays roman ; et l'accent de son langage , et le son de sa voix , et cette langue même , qu'il m'était si doux d'entendre dans un pareil lieu , me causèrent une émotion d'autant plus vive qu'elle était inattendue.

La nature , en ne faisant du Ges-senay qu'une immense prairie , semble n'avoir voulu faire de ses habitans que des bergers. Mais ce peuple, tout en restant fidèle à la nature , tient une sorte de milieu entre les peuples pasteurs et les Tartares nomades. Chaque famille change annuellement cinq ou six fois de domicile. Chaque semaine , le père de famille avec sa femme et ses enfans, avec son troupeau qui le précède , et tout son bagage pastoral, consistant en quelques meubles de bois , outre les ustensiles nécessaires pour la préparation du fromage , va s'établir dans une habitation nouvelle.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un pays qui offre plus de huttes et de maisons , que celui-ci ; l'Appenzell même n'en approche pas ; et ce fut pour moi une sensation encore toute nouvelle , que d'apercevoir, dès l'ex-

trême frontière du Simmenthal, cette incroyable multitude de fermes, de cabanes, de granges, semées pour ainsi dire sur chaque tertre. Comme ici la récolte d'une prairie se consomme sur le lieu même, chaque prairie a nécessairement une habitation de maître et une grange pour serrer le fourrage; et comme les hommes et le bétail, bien que vivant toujours ensemble, ne logent pas sous le même toit, chaque paysan un peu aisé possède plusieurs maisons, et conséquemment autant de huttes, qui servent à la fois de grenier et d'étable. Du reste, ces deux sortes d'habitation ne diffèrent presque en rien l'une de l'autre; et de loin, il serait souvent bien difficile de déterminer laquelle sert à la famille, et laquelle au troupeau. Tout y est également de bois, de la même forme et presque de la même dimension.

L'étage supérieur ne consiste qu'en longues tiges de sapin superposées et laissant un libre passage à l'air ; et le toit tire son principal appui des énormes pierres dont il est chargé. Mais ces habitations en apparence si fragiles , sont néanmoins construites avec beaucoup de solidité ; et rien n'est moins rare dans ce pays , que d'y trouver des maisons qui datent du XV siècle , avec des mœurs qui en portent pour ainsi dire aussi le millésime. Ces maisons ont encore un avantage , c'est qu'elles se transportent aussi aisément que les autres meubles du ménage. S'il survient une inondation subite ou quelque violent orage , on a bien vite démonté pièce à pièce la précieuse hutte , qui renferme tous les trésors de la famille ; et comme les ais et les solives portent chacun un numéro , on la reconstruit avec la même facilité dans

un lieu plus élevé ou plus sûr. Ainsi le pasteur du Gessenay voyage avec sa cabane, come l'Arabe du désert avec sa tente; et la nécessité, cette seconde mère du genre humain, inspire partout les mêmes ressources, pour subvenir à des besoins divers.

La vie pastorale, telle qu'elle existe au Gessenay, se compose de travaux, qui ne sont presque que des plaisirs; tout y est jeu, tout y est jouissance, jusqu'aux soins qu'elle exige, jusqu'aux dangers qui l'accompagnent. La récolte du foin, mélangé d'herbes odoriférantes, sur une belle cime des Alpes et par un beau jour d'été, est une occupation plus douce, plus agréable, que ne le sont tous les divertissemens de la ville. La plupart du tems, elle n'a lieu que sur les pentes les plus escarpées, que sur les cimes les plus ardues, où le bétail ne peut atteindre; et le fourrage,

entassé en meules , sur le bord des précipices , y reste jusqu'aux premiers froids. Mais dès que la neige a couvert la terre et qu'elle commence à se durcir , les jeunes pâtres escaladent la crête des monts ; là ils lient les meules l'une à l'autre , et s'attachant eux-mêmes à la dernière , au moyen d'une longue perche qui leur sert de gouvernail , on les voit , sur ce traîneau d'une nouvelle espèce , se lancer du haut des monts avec la rapidité de l'éclair , glisser d'abîme en abîme , et , sans jamais se heurter contre les nombreux écueils de la montagne , tomber comme la foudre , avec toute la provision de l'hiver , au gîte commun de la famille.

Le printems à reparu. Tout se met en mouvement , et suivant un ordre qui n'est jamais interverti , pas plus que l'ordre des saisons , la première station a lieu sur le premier degré



des Alpes. Ce voyage encore trop circonscrit n'est signalé par aucune solennité. Mais lorsqu'enfin prenant l'essor, la famille toute entière s'élève sur la montagne, c'est alors que se déploie, dans une marche imposante, toute l'opulence du village et tout le luxe de la bergerie. La plus belle vache, ornée d'un riche collier et d'une large sonnette, ouvre cette marche, d'un air triomphal. Près d'elle, s'avance d'un pas grave le maître du troupeau, que suivent, à une distance respectueuse, le reste du gros bétail et les pâtres couronnés de fleurs; et tout retentit au loin des sons confus des clochettes du troupeau et des chants joyeux des pasteurs. Le menu bétail vient ensuite, et la femme et les enfans ferment cette espèce de procession, véritable fête de la nature, dans la plus belle des saisons dont elle ait doté l'année,

et dans la plus douce des conditions qu'elle ait pu dispenser à l'homme. A chaque fois que la famille change d'habitation et de pâturage, c'est de même une fête nouvelle ; ce sont toujours de nouveaux chants ; et le retour, par les mêmes lieux et dans le même ordre, est encore marqué tout le long de sa route, pour l'heureux pâtre du Gessenay, par les souvenirs qu'il y retrouve et par les espérances qu'il y laisse.

Cette vie à la fois simple et aventureuse, nomade et sédentaire, a pour l'habitant du Gessenay tant de charmes, qu'il ne saurait y souffrir la moindre atteinte. Tout ce qui est étranger au soin des troupeaux, est de même étranger pour lui. Toute autre espèce de travail le fatigue ; toute autre espèce d'industrie lui répugne. L'irrigation des prairies est à-peu-près inconnue dans le pays qui possède les

plus belles prairies du monde, et sous une administration qui a poussé cet art aussi loin qu'il est possible ; dans l'Argovie et dans l'Emmenthal ; mais c'est qu'ici le peuple est plus fort que l'administration , et la nature seule , plus forte que le peuple. Le voyageur est surpris de trouver , au sommet des Alpes , des plaines marécageuses , et le sol humide de la Hollande sur le flanc de montagnes si rapides , qu'il peut à peine s'y tenir debout. Une terre épaisse , grasse et visqueuse , s'y imbibe d'eaux , comme une éponge. Il ne faudrait que quelques saignées , pour faire écouler ces eaux ; mais ce travail même exigerait du pâtre quelques efforts ; il aurait à remuer les bras , à s'armer de la pioche ; or toute espèce de mouvement le troublerait dans la conduite de son troupeau ou dans la jouissance de soi-même ; il laisse donc paisiblement le

marais s'étendre à côté de sa prairie ; il n'a besoin que d'herbe , et il est sûr d'en avoir toujours assez. Il n'existe plus maintenant une seule terre labourée dans tout le Gessenay. Quelques petits champs de lin et de chanvre , quelques petits jardins plantés en pommes de terre autour de quelques habitations , y offrent seuls l'image d'une culture artificielle ; encore la pomme de terre a-t-elle eu bien des barrières à renverser et des préjugés à vaincre , avant de se créer cet imperceptible domaine. Il a fallu presque une révolution , pour l'y établir ; il en a presque coûté la vie à toute une génération ; et plus d'un enfant dont la main imprudente s'était chargée de ce dangereux dépôt , maltraités par leurs parens rigides défenseurs des anciennes maximes , ont failli périr victimes de cette grande et hasardeuse entreprise.

Il n'y a pas encore bien long-tems que l'usage du pain était à-peu-près inconnu dans le Gessenay. Ce n'était que dans quelques familles, et seulement à de rares intervalles, que l'on employait du froment à cet usage; et la cuisson d'un pain de cette espèce était presque un événement, ou même une solennité. La nourriture habituelle et générale du pays était un pain d'orge, de forme ronde et mince, qui se cuisait une fois ou deux dans l'année, et qui se conservait comme du biscuit. Chaque famille en emportait une provision, pour tout le tems que devait durer son émigration sur la montagne, comme cela se pratique chez nous dans un voyage à la Chine ou à Ceylan. Les fromages se conservaient de même durant de longues années. C'était un monument d'une honnête aisance et d'une sage économie, qu'un fromage vieux de

plus d'un siècle. Vous en eûtes la preuve, mon cher patron, lorsqu'on vous présenta, comme prémices de votre nouvelle puissance, ce fromage, portant la date respectable de l'an 1643, mais dur, et sec, et insipide, comme du bois. C'était sans doute une rude épreuve pour un jeune patricien, nourri dans l'abondance et les délices; mais c'était aussi pour un magistrat tel que vous, une excellente occasion de juger un peuple si attaché à ses habitudes, qu'un fromage s'y transmet de génération, en génération, comme un meuble ou comme un héritage, et qu'il s'y perpétue dans la famille, en quelque sorte comme la famille elle-même. Ainsi durent et se conservent dans le Gessenay les mœurs, les habitudes, et les choses mêmes sur lesquelles le tems a le plus de prise. Les Alpes et les hommes y semblent faits les uns pour les

autres ; tout y est constitué pour l'éternité.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il n'existe aucune espèce de fabrique ou d'industrie dans le Gessenay. Toute la puissance industrielle de notre âge, laquelle s'exerce avec tant de succès sur de grands corps politiques, échouerait contre ces rochers couverts d'herbe ou de mousse ; et l'on verra de grandes monarchies converties en petites démocraties , des trônes transformés en comptoirs , et toute l'Europe logée sous des boutiques , avant de voir une seule manufacture dans le Gessenay. On n'y sait même pas greffer les arbres qui y réussissent le mieux, tels que le cerisier , dont le bois est si utile , dont le fruit est si agréable ; la culture des autres arbres à fruit y est également abandonnée à elle-même ; et depuis que dans un seul hiver rigoureux , tous ces arbres fu-

rent gelés , on n'en a plus replanté. Ici toutes les facultés de l'homme ne sont dirigées que vers un seul objet, le laitage ; et le lait , sous toutes les formes qu'il est susceptible de prendre , suffit à l'activité , comme à la subsistance de tout ce peuple. C'est là son unique industrie ; c'est là son unique commerce. Mais aussi ce commerce , si borné dans son objet , est aussi étendu que possible dans son essor. Les modestes tributs du Ges-senay pénètrent jusque dans les plus profondes solitudes de l'Amérique , dans les steppes d'Astracan , dans les savanes de l'Inde , les productions de cette industrie pastorale remontent le Gange et le Mississipi ; et ce n'est pas sans doute une des moindres merveilles du commerce , de cette espèce d'âme qui circule dans toutes les veines de l'immense corps social , que l'herbe que la nature fait croître sur



les rochers du Gessenay , arrive de produit en produit , et de main en main, jusque sur la table d'un Nabab.

Le commerce du lait se compose de six branches différentes , dont la première et la moins importante , est celle du lait même , sous sa forme naturelle. La seconde est la plus lucrative ; c'est celle des grands fromages , dont la valeur augmente en raison du poids. La fabrication de ces grands fromages exige de grandes prairies et de grands troupeaux, conséquemment un grand capital; et comme le commerce qui s'en fait , libre en tout tems de toute entrave , se perfectionne par là même et s'accroît de jour en jour, c'est conséquemment aussi aux dépens des autres branches de cette industrie alpestre, à savoir : la fabrication du beurre, des petits fromages gras au-dessous de quarante livres, des fromages maigres , et du petit lait, que

celle-ci fait constamment des progrès. Il est curieux d'examiner ici, dans une sphère aussi bornée, les effets de l'industrie sur la destinée d'un peuple. Car ce n'est plus simplement de lait ou de fromage qu'il s'agit, mais de l'inégalité même des conditions, c'est-à-dire, du plus grand problème de la politique. La fabrication des grands fromages, encouragée qu'elle est par l'exportation et par toute sorte d'avantages, devenant ainsi la source de richesse la plus abondante, il en résulte que les petites prairies et les petits capitaux, au lieu d'être employés à la fabrication ou du beurre ou des petits fromages, se laissent absorber par les grands propriétaires ou par tel, qui, doué de plus d'activité et trouvant plus de crédit, aspire à les égaier. De là la diminution progressive des petites propriétés, et conséquemment une cause toujours

croissante de l'inégalité des fortunes. Les petits propriétaires, mis à la discrétion des grands, tendent sans cesse à s'appauvrir, dans la même proportion que ceux-ci s'enrichissent; c'est ainsi que l'équilibre se trouve rompu, à l'avantage du plus fort, même chez un peuple de pasteurs; et c'est une différence de quelques livres, dans le poids d'un fromage, qui constitue ici le privilège, et qui sert de fondement à l'aristocratie. Mais voici encore un bien plus grand inconvénient; comme dans les pays de montagnes, les grandes propriétés entraînent nécessairement la dépopulation, attendu que là où ces propriétés ne consistent qu'en prairies, l'exploitation n'en a presque pas besoin d'hommes, il résulte encore de là que, dans le Gessenay, le nombre des familles tend à décroître dans la même proportion que celui des petites

propriétés. Aussi la dépopulation est-elle sensible en ce pays , malgré la simplicité des mœurs , qui seule en retarde encore les progrès. Heureusement qu'un peuple pasteur ne renonce pas aisément à cette dernière ancre de salut ; heureusement encore que les mœurs ne s'aliènent pas ici comme les capitaux. Le beurre peut aussi devenir pour cette petite peuplade une ressource inopinée ; que l'exportation en soit favorisée, et que le commerce des grands fromages tombe, la dépopulation s'arrête , l'aristocratie rétrograde , la liberté, le bonheur, les mœurs son sauvées : tant il faut peu de choses pour changer le sort de tout un peuple !

Je suis , etc.

## LETTRE XV.

AU MÊME.

Gsteig , août

*Continuation du même sujet. Mœurs des bergers du Gessenay. Changemens opérés par la réforme dans leur caractère. Cabaret. Mariages. Croyances superstitieuses. Anecdotes pastorales.*

Me voici à Gsteig, mon cher patron, dans l'endroit le plus reculé, à l'extrémité de la plus profonde vallée du Gessenay. Je suis au pied du Sanetsch, d'où je vois tomber la Sarine en deux jolies cascades, qui rejoignent dans leur berceau même leurs ondes fraternelles. J'ai au-dessus de moi le Geltengletscher et l'Oldehorn, l'un et l'autre chargés de glaciers.

Toute cette contrée , dominée en forme d'amphithéâtre par d'énormes montagnes, est d'une effroyable âpreté. On n'y voit que rochers , que l'homme ne saurait franchir , et devant lesquels la nature elle-même recule comme épouvantée. C'est pourtant là qu'habitent , aux extrêmes confins de la civilisation , et comme au dernier terme de l'humanité , des êtres simples , doux , hospitaliers , contents de leur sort , et bornés dans leurs désirs autant que dans leur pays même ; et ces derniers des hommes en sont peut-être les meilleurs. Je me vois entouré de ces bonnes gens , qui se prêtent sans le savoir à mes observations ; je les étudie en eux-mêmes , aussi bien que dans votre livre ; et nulle part il ne fut si facile de considérer le portrait en présence de son modèle.

La vie pastorale , telle qu'elle existe

au Gessenay , est ici dans toute sa simplicité ; c'en est là comme le dernier terme , ou , si l'on aime mieux, comme le beau idéal ; et l'homme et le berger ne sauraient aller plus loin. Dans ce petit coin du monde si voisin des plus hautes sommités du globe , il n'est plus de riche pasteur qui insulte à la médiocrité d'un autre pâtre , par le luxe de sa cabane. Ici il n'est plus d'homme qui s'élève au-dessus d'un autre homme ; chacun est libre , et tous sont égaux ; tous règnent avec un égal empire sur un beau troupeau , qu'ils aiment autant qu'ils en sont aimés ; et ce qui ne serait ailleurs qu'une idyle , est ici une réalité. Deux fois par jour , l'heureux monarque reçoit le tribut que lui doivent ses fidèles sujets ; il voit à l'heure accoutumée , un petit troupeau descendre d'un rocher , un autre sortir d'un bois , un troisième

remonter d'un pâturage ; tandis que le gros du troupeau s'avancant à pas lents de l'extrémité des monts , marche tout orgueilleux du bruit qui l'accompagne et du tribut qu'il apporte. Bientôt tous ensemble pressés autour du chalet, mêlent leurs voix confuses, au milieu du cliquetis des sonnettes et des cris des bergers , jusqu'au moment où la parole du maître vient fixer les rangs et rétablir partout l'ordre et la discipline.

Si ce n'était pas à vous que j'écris , mon cher patron , ou plutôt si ce n'était pas vos propres observations que je voulusse vous rappeler, je craindrais de m'arrêter sur ces détails de troupeau , de vaches , de bergers , qui feraient sûrement sourire de pitié vos grands politiques de Genève , et nos charmans petits maîtres de Paris. Comment affronter les sarcasmes de tous ces graves ou



frivoles personnages ? Et comment s'exposer , en endossant devant eux la souquenille , à succomber sous le poids du ridicule ? Mais c'est à vous et c'est pour moi que j'écris. Que m'importent des railleries que je n'entendrai pas , sur des récits qu'on ne lira point ? Ces gens-là sont-ils donc plus heureux ou plus raisonnables , avec leurs tristes hochets de cour , de palais ou de bureau , que nos pauvres pâtres du Gessenay , avec leur écuelle et leur cuillère de bois ? N'y a-t-il d'ailleurs que les hommes qui ne soient jamais ni ingrats , ni faux , ni perfides ? Les animaux n'ont-ils pas aussi leurs vertus ? Et le tableau moral des Alpes ne se compose-t-il pas , aussi bien que de l'homme même , des utiles hôtes et des fidèles compagnons qui peuplent , animent et fécondent sa solitude ?

C'est une des choses les plus dignes

d'attention et d'intérêt dans les Hautes-Alpes, que la manière dont le berger et son troupeau s'y comportent, pour ainsi dire, vis-à-vis l'un de l'autre. Il semble que dans ces régions inaccessibles, séparés du reste du monde et obligés de se suffire à eux-mêmes, ils aient senti la nécessité de s'unir par un commerce plus intime, et nulle part, peut-être, cette douce loi de la nature, de s'entr'aider mutuellement, n'est plus fidèlement observée, entre l'homme et ses semblables, qu'elle ne l'est ici, entre le pâtre et son troupeau. L'habitude de vivre ensemble a, pour ainsi dire, rapproché l'homme et la bête, au point que l'une a pris quelque chose de l'intelligence humaine, et que l'autre a perdu de ses passions violentes et haineuses. Il n'est point de voyageur visitant pour la première fois les Hautes-Alpes, qui n'ait été

surpris de l'accueil qu'il y reçoit de belles et puissantes génisses, qui l'abordent, l'entourent et l'escortent, avec des marques d'une joie si expressive et d'une bienveillance si pétulante, qu'il en est souvent intimidé. Cet empressement va quelquefois jusqu'à leur faire franchir des haies, ou des fossés, pour venir au-devant de lui ; et ce n'est quelquefois pas sans peine qu'il parvient à se dérober à la vivacité de leurs transports et à la violence de leurs caresses. On sent tout de suite qu'accoutumés à être traités en serviteurs de la maison, ces animaux ne voient ici, dans l'étranger qui se présente, qu'un nouvel hôte qui leur arrive. A leur tour, les bergers contractent, par cette habitude même de vivre avec leurs vaches, comme avec des compagnons domestiques, des mœurs douces et bienveillantes. Ce ne sont pas ces

rustres de nos campagnes, dont le cœur s'endurcit, quand leur bras ne cesse de s'appesantir sur l'animal qui les porte et qui les nourrit. Le pâtre des Alpes soigne son bétail, comme lui même; il s'en fait suivre, il s'en fait aimer; il semble qu'il y ait entre eux un langage qu'ils comprennent également; et ce langage est la bonté. Ainsi l'homme apprend ici des animaux mêmes à remplir les devoirs de l'humanité, tandis que dans le monde, avec ses semblables, il n'apprend trop souvent qu'à les trahir.

Chaque troupeau de deux ou trois cents vaches se subdivise en plusieurs petites communautés, qui ont chacune leur établissement et pour ainsi dire leur département distinct. Elles se lient entre elles au nombre de douze ou quinze par une sorte de contrat, qui reste inviolable tout le tems que

dure la belle saison ; et c'est toujours à la place qu'elles ont choisie pour paître, celles-ci à l'ombre d'un bois, celles-là sur les rochers découverts, d'autres, sur les cimes les plus escarpées ou dans les vallées les plus profondes, qu'elles se rendent, sous la conduite de celle qu'elles ont prise pour guide. C'est de même en compagnie, que les membres de chaque association se rendent de divers côtés au chalet, pour y déposer leur lait, et qu'après avoir attendu jusqu'à la dernière, que leurs amies aient acquitté ce tribut, elles s'en retournent toutes ensemble à leur place accoutumée. La plus ancienne, à raison de la connaissance qu'elle a du pays, est ordinairement celle qu'elles choisissent pour les conduire, pendant les heures les plus chaudes, aux lieux frais et abrités. Mais plus souvent encore cette espèce de constitution est.

le résultat des guerres qui éclatent dès les premiers jours de la campagne. Ce n'est en effet qu'après avoir, en de longs combats, éprouvé leurs forces respectives, qu'elles se classent, se divisent, et consentent à reconnaître, dans celle de leurs compagnes qui les a toutes vaincues, la reine du troupeau entier. Alors seulement la paix est rétablie sur la montagne, et l'anarchie cesse dans l'étable ; et l'on ne voit plus çà et là que quelques vaches, d'une humeur chagrine, ou d'un caractère indépendant, qui, impatientes de joug, ou aigries par leur défaite, fuient la société de leurs compagnes, et vivent et paissent solitaires. Mais la reine, décorée du plus beau collier et d'une sonnette, ou plutôt d'une cloche argentée, se distingue encore mieux, dans tout le troupeau, à la dignité de son port et à l'orgueil de sa dé-

marche. Chaque année un jour est consacré pour célébrer son triomphe, et ce jour est le premier de son règne ; on lui met une couronne de fleurs ; et le pâtre qui a le bonheur de la posséder , reçoit lui même une récompense qui l'associe à ses honneurs. Vains et frivoles honneurs de la vie pastorale ! Mais en est-il donc parmi nous de plus réels ? Nos dignités dont nous sommes si fiers, ne sont-elles pas aussi des illusions ? Notre ambition si ardente , n'a-t-elle pas aussi ses chimères ? Et les vanités du troupeau ne valent-elles pas bien celles du monde ?

La vie des bergers du Gessenay est tout entière dans leurs bergeries , ils n'ont presque pas d'idées , de peines ou de plaisirs , qui ne s'y rapportent ; et comme cette vie s'écoule tout entière au sommet des Alpes , il semble qu'elle soit placée , par cela même,

au-dessus de la sphère de nos passions et de nos vices. L'uniformité d'une telle existence se communique en quelque sorte au caractère de ces bonnes gens ; l'égalité de leur condition s'étend jusque sur leur humeur ; et ne connaissant pas ces alternatives si fréquentes parmi nous de misère et d'opulence , leur esprit , comme leur fortune , se maintient dans un perpétuel équilibre. Ils n'auraient à craindre que la contagion ; et toutes les forces de leur intelligence se sont exercées de bonne heure , pour les mettre à l'abri de ce fléau ; en sorte qu'assurés contre leur seul ennemi , ils ne voient plus dans l'homme, que leur semblable, dans leurs troupeaux, que la source de leur bien-être , et dans la nature entière, que des jouissances.

— Vous avez pourtant remarqué, mon cher patron , qu'au tems où ces val-



lées étaient placées sous le sceptre pacifique des comtes de Gruyères, le peuple y était à la fois plus nombreux et plus gai. Lorsque la réforme s'introduisit dans ce pays où il y avait si peu de chose à réformer, elle ne s'y montra d'abord qu'armée de rigueurs, de supplices et de tortures. Les temples, qui jusqu'alors n'avaient résonné que de cantiques et d'actions de grâces, ne retentirent plus que de menaces et d'anathèmes. Le luxe de ces bergers, leurs habits de fête, leurs chants joyeux, leurs danses nocturnes, étaient autant de crimes contre lesquels il fallait déployer la corde, le fer et le feu. Une loi fut rendue, qui défendait de rester au cabaret après le coucher du soleil, ou de dépenser plus de dix schillings, parce qu'une météore avait traversé le ciel, ou parce qu'une montagne s'était écroulée au pays de

Vaud. Des paysannes , qui avaient appelé des musiciens pour fêter quelques-uns de leurs amis du Valais furent sévèrement punis. Le peuple de ces vallées , passionné de tout tems pour la poésie et pour le chant , avait des espèces de spectacle dramatique , des scènes et des farces nationales ; mais comme dans ces comédies rustiques , il pouvait se trouver des choses *peu édifiantes* , cette innocente poésie fut proscrite , ces chants populaires interdits , ce grossier théâtre abattu ; et il ne fut plus permis de rire et de chanter , que d'après l'ordre des magistrats. Des jeunes gens , qui poursuivaient encore à travers les édits et les amendes une ombre de l'ancienne joie populaire , avaient osé s'assembler la nuit de Noël , pour chanter tout bas des cantiques : une loi supprima cette musique impie , et réduisit au

silence ces voix séditieuses. La joie , repoussée partout dans son pays natal, cherchait du moins à s'échapper au dehors ; les gens du Gessenay se rendaient en foule vers les bords du lac de Thun , au tems des vendanges , pour y danser tout à leur aise : une loi vint encore les y poursuivre. Alors ils n'eurent plus d'autres ressources que de fuir la nuit sur les montagnes , de gravir , dans l'obscurité , leurs alpes solitaires , et de danser au bord des abîmes : l'infatigable loi sut encore les y atteindre ; et la tyrannie eut des ailes , comme le plaisir. C'était une ancienne coutume , qu'à la naissance de leurs enfans , les pères célébrent avec leurs amis cet heureux événement ; et le festin en ce cas était toujours suivi du bal : ce bal et ce festin furent abolis. C'était également un usage hérité des premiers comtes de Gruyères , qu'en un

certain jour de foire , le peuple fût régalé par son seigneur ; et cette douce hospitalité n'était propre qu'à resserrer , entre le prince et ses sujets, les liens d'une affection mutuelle. Mais la réforme s'indignait de voir sous son empire des visages gais et des cœurs contens ; tout festin fut supprimé comme un abus , toute danse abolie comme un complot. Le résultat de ce long combat contre la nature fut de rendre le nouveau régime odieux , le peuple atrabilaire , et la vie même insupportable. La joie fut bannie du milieu de ces innocens bergers ; un sombre fanatisme fit fermenter les têtes ; le suicide, chose auparavant inconnue dans ces vallées, s'introduisit à la suite des excès théologiques ; et l'on entendit un pâtre du Gesseney s'écrier qu'il donnerait sa vache pour une messe.

Cependant , avec le tems ces inter-

dictions si rigides se sont peu à peu adoucies ; et là, comme partout ailleurs, les mœurs ont fini par triompher des lois. Il n'est plus défendu de danser, que le dimanche; les festins ont été rétablis, le cabaret remis en honneur ; et c'est même au cabaret que s'accomplit l'acte le plus important de la vie, celui auquel ces bergers attachent la plus grande solennité. Au nouvel an, les jeunes garçons s'assemblent au bourg de Gsteig; là chacun d'eux choisit, après le prêche, une jeune fille qu'il conduit de l'église au cabaret ; ils y passent ensemble deux ou trois jours en toute liberté ; et il est rare qu'ils n'en sortent pas fianchés. Ainsi, c'est au cabaret que se traitent les préliminaires de l'hymen ; là, que les cœurs s'entendent pour la première fois ; là, qu'ils s'unissent pour toute la vie.

C'est ordinairement le premier di

manche de l'Annonciation , que commence la célébration des noces ; car en ce pays , l'ordre des fêtes religieuses règle invariablement celui de toutes les actions de la vie ; et le calendrier est ici plus puissant que l'amour même. Le dimanche suivant , les divers couples , vêtus de leurs plus beaux habits , et poudrés , pour ainsi dire , comme leurs montagnes , se présentent à l'église ; le fiancé paré , de plus , d'une longue dague au côté. C'est peut-être la seule occasion où il soit permis à ces bergers de porter l'épée , et c'est peut-être parce que le mariage est aussi un combat. Si c'est une veuve qui se remarie , il est permis de lui donner un *schariwari* , c'est-à-dire que les jeunes gens réunis sous la conduite de l'un d'entre eux , qu'ils appellent leur roi , et qu'ils portent à raison de cela sur leurs épaules , parcourent toute la

nuit le village avec de grands cris , et représentent au naturel les diverses scènes de l'émigration sur la montagne et de la vie qu'ils y mènent. On sent combien ces bonnes gens ont peu de chose à faire pour représenter des bergers , et même une bergerie. Ainsi leurs jeux ressemblent encore à leurs travaux ; ils aiment à retrouver jusque dans leurs plaisirs une image de leurs occupations ; ils aiment à se voir jusque dans leurs spectacles : jamais l'imitation fut-elle plus près de son modèle , et l'art plus près de la nature ?

Mais que parle-je ici d'art et d'imitation , et qu'ont de commun ces idées de notre monde avec celles du Gessenay ? La vie pastorale commence ici avec l'existence , et ne finit qu'avec elle ; elle en remplit tous les momens ; elle en absorbe toutes les facultés ; elle en est le charme et le soutien ;

et comme elle n'exige guère une intelligence supérieure à celle du premier âge, on peut dire que la vie entière de ces bergers n'est qu'une longue enfance. Il y a telle vallée où l'on ne connaît que trois événemens dans la vie, l'amour, le mariage, et la sépulture; et ces trois événemens s'y succèdent régulièrement pour chaque individu, dans le même nombre, aussi bien que dans le même ordre. Le cours n'en est jamais plus interverti que celui des saisons; ils aiment, épousent et meurent: c'est là toute leur existence. Avec une manière d'être si uniforme, et dans une sphère d'activité aussi bornée, ils n'ont guère, et ne peuvent avoir que les goûts et les habitudes d'un seul âge; ils gardent jusqu'au tombeau la simplicité de l'enfance; ajoutez-y l'hospitalité, qui est partout la vertu des peuples enfans; et vous aurez en un



seul trait l'idée complète de leur caractère.

Une jeune fille de dix ans gardait seule , dans une solitude alpestre , éloignée de toute habitation de plusieurs lieues à la ronde , tout un troupeau de chèvres et de brebis. Un voyageur se présente et lui demande un peu de lait. Le lait appartient à ma mère , répond-elle ; l'étranger insiste , et dit qu'il a soif. La jeune fille, appuyant la main sur son front, réfléchit quelques instans , puis elle part comme un trait, et rapporte une grande tasse de lait. L'étranger voulut lui offrir de l'argent. Elle l'arrête : vous m'avez dit que vous aviez soif, et je vous ai donné à boire ; mais que dirait ma mère , si je vendais son lait ? Voilà bien un trait qui montre la raison et l'hospitalité, telles qu'elles existent ici dans le premier âge ; en voici un autre qui montre

les mêmes qualités , à-peu-près au même degré, dans un âge plus avancé. De voleurs étrangers au pays avaient pillé une ferme écartée ; ils furent pris sur le fait. Tandis que le mari allait chercher main-forte , la femme assistée d'un parent fut chargée de veiller sur eux. La force militaire qui n'est composée pour tout le Gessenay que d'un seul homme , avec une longue barbe pour tout uniforme , arrive et trouve les brigands assis à table , et la femme qui les servait : que voulez-vous, dit-elle ces bonnes gens avaient si faim !

Avec les qualités de l'enfance , les pâtres du Gessenay en ont aussi les défauts ; ils sont crédules et superstitieux à l'excès. Il croient aux revenans de l'abîme et aux esprits de la montagne ; ils ont des herbes enchantées , des lieux ensorcelés. Leur religion a pris en quelque sorte la teinte

et la forme de leur pays ; et leur christianisme n'est qu'une espèce de mythologie façonnée, si l'on peut dire ainsi d'après leurs alpes. Le lait et le fromage jouent , comme on peut le croire, un grand rôle dans ce grossier christianisme. Si leur lait tourne, si leur troupeau est malade , ils appellent à leur aide tous les saints du paradis ; ils n'ont pas trop de toutes les puissances du ciel , pour conjurer toutes celles de l'enfer déchaîné contre leur laitage. Heureusement que tout charme est détruit par son contraire. En frappant sur la chaudière de fromage , on est sûr de faire subir aux âmes des méchants des tourmens insupportables. On peut rappeler les morts de leurs tombeaux , on peut voir les âmes des trépassés , si l'on prend des ossemens sur l'épaule gauche , et que l'on regarde en arrière du côté de l'église. Mais on ra-

conte des apparitions plus sérieuses. Une jeune pâtre, indocile à la voix de ses parens, abandonnait le soin de ses troupeaux pour courir après des chamois. Un jour qu'il s'était égaré dans des vallées de glace, faible et gisant à terre, il recommandait son âme à Dieu. Alors l'esprit de la montagne lui apparut; ces chamois que tu poursuis, lui dit-il, sont mes troupeaux : pour quoi leur fais-tu la guerre ? Le jeune pâtre fut interdit; il se releva pourtant; et guidé par l'esprit de la montagne, il regagna sa cabane et ne quitta plus son troupeau.

Il y avait dans les anciens tems, au sommet du Sanetsch, un vaste et gras pâturage enfermé entre ses quatre cimes le plus hautes. Ce pâturage appartenait à une vieille femme, si riche qu'elle aurait pu couvrir de son fromage tout le chemin du village à

la montagne , mais si avare , qu'elle ne donnait jamais de son fromage. Un jour elle rencontra une autre femme , bien pauvre , bien âgée , et mourant de faim et de lassitude , qui lui en demanda un morceau ; mais elle répondit qu'elle n'en avait pas. Aussitôt la pauvre femme , qui était un ange de Dieu , secoua la montagne ; les quatre cimes du Sanetsch s'écroulèrent ; la prairie fut tout entière couverte de leurs débris ; et jusqu'à ce jour la place inhospitalière s'est appelée le Mont-Perdu.

Ainsi l'enfance de ces pâtres se berce d'illusions et de miracles , qui n'ont qu'eux mêmes pour objet , et leur pays pour théâtre. Ainsi la religion , comme la nature , enfante à leur gré des merveilles , qui les rassurent , qui les charment et qui les consolent. Leur imagination peuple leurs solitudes d'êtres sensibles et de génies tutélai-

res ; ils trouvent des leçons d'humanité jusque sur des rochers stériles , et les déserts eux-mêmes leur enseignent l'hospitalité. Quelles sont , mon cher patron , les lumières qui vaillent l'ignorance de ces gens là , et quelle est la sagesse qui soit si près du bonheur ?

Je suis , etc.

## LETTRE XVI.

AU MÊME.

Bains de Saint-Gervais, août.

*Coup-d'œil sur Genève. M. de Bonstetten. Gênois célèbres. Sentimens de l'auteur à l'égard de Genève.*

Je profite , pour vous écrire , mon cher patron , du premier moment et du premier endroit , où je puis me reconnaître. Dans les huit jours que je viens de passer à Genève , sans cesse promené de cercle en cercle , et de porte en porte , sans cesse transporté de la campagne à la ville , et d'une rive du lac à l'autre , je ne pouvais m'occuper de rien , à force d'être occupé de tout. Dans ce tourbillon de fêtes , de plaisirs , de festins ,

j'appartenais trop à tout le monde , pour être à personne. Je me sentais emporté par un mouvement pour ainsi dire mécanique , puisqu'il ne me venait pas de moi ; je ne vivais que de la vie des autres. Pour me sentir , pour être moi , ou même pour être à vous , mon cher patron, j'avais besoin de vous quitter ; j'avais besoin de me réfugier en Savoie , pour me retrouver à Genève ; et le premier agrément du lieu où je suis, c'est que j'y suis tout à mes amis et tout à moi-même.

Ne croyez pas cependant , mon cher patron , que même dans cette retraite si calme , même dans cette solitude si profonde , j'entreprenne de vous décrire tout ce que j'ai éprouvé , tout ce que j'ai remarqué à Genève. Il s'en faut bien que l'air qu'on respire à Saint-Gervais , et le regime qu'on y suit , aient suffisamment



raffermi ma tête; le désordre qui n'est plus dans mes sens, est encore dans mes idées; et je ne serais pas plus sûr de vous juger sainement, maintenant que je vous ai quittés, que je n'étais capable de le faire, quand je vivais parmi vous. Mon cher patron, il m'est bien difficile de trouver le point favorable pour observer Genève; et j'en suis presque à désespérer de la voir jamais d'assez près ou d'assez loin, pour la bien voir.

Mais que vous importe, au reste, mon cher patron, et que peut importer aux Gênévois, ce que j'aurais à dire d'eux et de leur ville? Il n'y a pas long-tems qu'un voyageur, qui ne semble guère plus susceptible d'humeur que d'enthousiasme, s'est établi à Genève, après en avoir dit beaucoup de mal et beaucoup de bien, il y a pris femme, état, maison, il y est devenu citoyen. Quel livre de cet

auteur, rempli des éloges des Gênevois, vaudra jamais un pareil hommage ? Il n'y a pas long-tems non plus qu'un autre voyageur , qui n'avait fait que traverser Genève , qui avait à peine eu le tems de l'entrevoir , et qui ne s'était pas donné la peine de l'étudier , publia sur cette ville une lettre satirique. Ce même voyageur, en y reparaissant , y a trouvé toutes les portes ouvertes , l'indulgence dans toutes les bouches, et la bienveillance dans tous les cœurs. Il a vu les hommes s'empresser de l'instruire, pour toute leçon, et les femmes, lui sourire , pour unique vengeance; et parmi tous ceux dont il avait été le détracteur, il n'a pu trouver que des amis. Mon cher patron, que dire encore des Gênevois, quand ceux qui les connaissent le mieux, veulent devenir leurs concitoyens , et quand ils font leurs hôtes , de ceux qui les ont le plus méconnus ? Qu'est-

il besoin de louer par des paroles , un peuple qui s'honore ainsi dans ses actions? Et quelle autorité mon témoignage pourrait-il ajouter à mon exemple ?

Je ne vous dirai donc point ce que j'ai vu à Genève. La reconnaissance est de tous les sentimens honnêtes celui qu'il faut tenir avec le plus de soin pur de tout alliage; et la vérité même dans ma bouche aurait encore l'air d'une épigramme , si elle ressemblait à une flatterie. Je ne vous parlerai donc, mon cher patron, que des émotions que j'ai éprouvées à Genève, et des amis que j'y ai laissés. C'est vous entretenir de vos bienfaits et de vous-même , je le sais ; mais c'est aussi me prémunir contre mes propres erreurs; et je ne suis sûr de ne me pas tromper, que quand je m'abandonne à mon cœur.

Il doit m'être permis , mon cher patron, de donner à M. de Bonstet-

ten le premier rang dans cette galerie de mes souvenirs. Je le connaissais depuis long-tems par ses écrits, et il avait daigné se communiquer à moi par ses lettres. Je révérais en lui le Nestor de deux littératures, le contemporain de deux siècles, et, si je puis dire, l'homme du nord et l'homme du midi, qu'il a si bien expliqués dans un de ses livres et qu'il offre réunis dans sa personne, en même tems que j'aimais en lui l'ami de Jean de Müller, la seconde moitié d'un couple qu'ont illustré le génie, la vertu et l'amitié, et jusqu'à ce patricien de Berne, l'un des derniers débris de cette antique aristocratie et de cette vieille république, qui jetèrent tant d'éclat sur la Suisse. Plein de ces idées, je ne m'approchais de M. de Bonstetten, qu'avec cette espèce d'émotion qu'on éprouve à toucher, pour ainsi dire, un monu-

ment du tems passé. J'appréhendais de trouver sur ce front octogénaire tous les outrages de la vieillesse; je désirais et je craignais tout à la fois de l'embrasser. Il m'a suffi d'un coup-d'œil pour me livrer sans partage au plus doux de mes sentimens. M. de Bonstetten ne conserve pas seulement dans son esprit toute la fraîcheur et toute la vivacité du jeune âge; il semble que le tems ait respecté, dans sa personne même, un siècle presque entier; pour l'instruction et l'agrément du nôtre. Je l'ai vu dans un cercle de jeunes et jolies femmes aimable, comme il pouvait l'être à vingt ans, et comme ne le sont plus nos hommes de vingt ans. Je l'ai revu, parmi des sages, entre un grave historien et un profond publiciste, et j'ai cru voir la raison même, forte de tous ses avantages et parée de tous ses charmes. Mon cher pa-

tron, quoi que vous en puissiez dire, me voilà tout-à-fait réconcilié avec cet ancien régime qui produisait de tels hommes; et j'en appelle de votre doctrine à votre exemple.

Mais je n'ai même pas besoin de votre appui, pour vous combattre. Qu'ai-je vu partout, dans la moderne Genève, que l'admiration, l'étude ou l'amour des talens et des vertus antiques? Quelque part que je regarde parmi vous, n'y retrouve-je pas partout l'éclat des noms anciens accru ou rajeuni par ceux qui les portent? Est-il un Pictet ou un Tronchin qui ne soutienne la gloire acquise à sa maison? Le nom de Saussure ne revit-il pas dans un fils digne de lui? De Candolle ne marche-t-il pas sur les traces de Haller? Et Sismondi ne vous rend-il pas mieux que tous ses prédécesseurs ensemble? N'est-ce pas encore à

Genève qu'une femme , qui appartient à l'Europe entière par son génie, se survit dans une autre femme , qui lui fut alliée le plus près par le sang , par le talent , par l'amitié ; et ne semble-t-il pas que M.<sup>me</sup> de Staël , en confiant sa mémoire à madame Necker de Saussure, ait légué sa plume à sa famille et son âme à sa patrie ? Parmi vos magistrats , en est-il qui ne rappelle , dans toute sa personne , cette simplicité de mœurs antique, cet amour de l'ordre, cette probité sévère , et ce culte du nom genevois , et ce dévouement à la chose publique , vertus de l'ancien régime , qui font la force , la gloire et l'espérance du nouveau ? Le vénérable Desarts , ce doyen de l'ancienne république , fondateur de la nouvelle , ne trouve-t-il pas dans notre tems autant d'imitateurs , qu'il eut de modèles dans

le sien ? Vos Micheli, vos Lullin , vos Châteaudevieux , vos Turretin , et tant d'autres , ne sont-ils pas ce qu'ont été leurs pères ? Et vous , mon bon vieil ami de Larive , vous qui , élevé dans le sein de Bonnet , avez vécu dans le siècle d'Abauzit ; vous à qui tant de services rendus à l'état pendant une si longue suite d'années , ne laissent plus que la force de l'aimer , ah ! combien vous m'avez fait honorer et chérir cette république , dont j'ai vu le culte dans votre âme , et l'image dans votre famille , et à qui vous laisserez , après la lui avoir donnée toute entière , l'exemple d'une pareille vie ! Et vous aussi , que je puis appeler mon ami , jeune et intéressant Naville , vous qui revêtu d'un nom cher et sacré pour tout Gènevois , n'avez puisé jusqu'ici dans ce glorieux et funeste héritage , que l'émulation des



vertus domestiques , puissiez-vous , toujours digne de votre père , et plus heureux que lui , faire oublier un grand crime à votre pays , en lui rendant un grand citoyen !

C'est à vous , mon cher patron , que je dois d'avoir connu tant de Gênois , dignes de mon affection , de ma reconnaissance ou de mon respect ; et vous partagez avec eux les sentimens qu'ils m'ont inspirés. Il faut que j'en convienne ; je n'ai vu partout où vous m'avez conduit , que des hommes instruits et de zélés citoyens , passionnés pour l'honneur du nom génois , et capables de le soutenir. Partout aussi je n'ai vu que des femmes aimables , instruites sans pédantisme , et spirituelles sans effort. Était-ce combinaison de votre part , ou prévention de la mienne ? Je l'ignore. Tout ce que je sais , c'est que je n'ai plus

maintenant le droit de juger Genève; et je m'en console, avec ses habitans eux-mêmes, par celui que j'ai acquis auprès d'eux, de les aimer.

Mais en quittant Genève, qu'il me soit permis de lui adresser, avec les vœux que je forme pour sa prospérité, le conseil d'un sincère ami de la Suisse. Je dois le dire : je n'ai vu partout à Genève, dans tous les rangs et dans tous les états, que le légitime orgueil d'appartenir à la Suisse. Francs républicains, dans un pays qui ne peut être qu'une république, je n'y ai vu que des citoyens paisibles, amis de l'ordre, autant qu'épris de la liberté. Si quelque chose a pu m'inquiéter en eux, c'est cet excès de zèle, peut-être innocent au fond, et certainement louable en lui-même, avec lequel ils cherchent à propager au sein de la confédé-

ration suisse , en quelque sorte comme le sceau du lien qui les y attache , les maximes et les doctrines qui leur sont propres. L'esprit de prosélytisme politique a succédé dans Genève à l'esprit de controverse religieuse ; et dans l'enthousiasme du bonheur dont on y jouit , il semble qu'on n'y aspire plus qu'à rendre la Suisse entière heureuse et libre comme Genève. Mais n'est-il donc pour tous les peuples , même républicains , qu'une seule manière d'être républicains ? Et faut-il se donner tant de peines pour être libres , et tant de mouvemens pour être heureux ?

Si j'avais le droit de parler aux Genevois , avec l'autorité d'une vieille amitié et d'une longue expérience de leurs affaires , je leur dirais : Vous êtes assez heureux pour avoir à Genève un esprit genevois ; ah ! gardez fidèlement , gardez pour vous seuls ce fruit précieux de

vos localités , de votre histoire et de vos mœurs ! Ne cherchez point à étendre au-delà de vos murs ce qui est né dans vos murs. Satisfaits et fiers d'être Suisses , comme vous l'êtes , souffrez qu'il y ait d'autres Suisses que vous. Laissez à l'habitant des Waldstettes le caractère , l'humeur et le génie des VValdstettes. Vous possédez une industrie qui vous convient ; travaillez à la perfectionner chez vous , et non à l'importer chez vos voisins. Vous jouissez de plusieurs choses presque partout incompatibles ; vous avez des mœurs et des lumières ; vous êtes libres et riches ; pardonnez à vos confédérés des Hautes-Alpes leur ignorance , qui conserve leurs mœurs , et respectez en eux jusqu'à la pauvreté , qui les sauva de l'esclavage. Que vous reviendrait-il d'une éducation philosophique que vous donneriez au pâtre d'Unterwal-

den et au chasseur d'Uri ? Ces gens-là en seraient-ils plus heureux , et vous-mêmes, en seriez-vous plus éclairés ? Quand tout le monde lirait des gazettes ou ferait des montres par toute la Suisse , s'y battrait-on mieux au besoin pour l'indépendance de la Suisse ? Il n'est pas bien sûr qu'un peuple qui a de l'or possède avec cela tout ce qui s'achète et tout ce qui ne s'achète pas ; que l'ère des philosophes soit toujours celle des grandes choses , et qu'un peuple de marchands soit nécessairement un peuple de héros. Mais laissez de pauvres gens, qui n'ont pour tout bien, pour tout mérite, que les souvenirs de Morgarten et de Sempach , s'imaginer qu'ils peuvent ressembler encore à leurs pères, en restant ce qu'ont été leurs pères. Ne les troublez pas dans cette innocente opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et si c'est une illusion

que ce culte des noms antiques et des vertus héréditaires, ne leur enviez pas cette unique consolation de leur ignorance. A leur exemple , gardez tout ce qui vous reste de vos anciennes mœurs; gardez jusqu'à vos inutiles fortifications , image d'un tems où l'on ne dissertait pas sur la liberté, mais où l'on combattait et l'on mourait pur elle. Gènevois, croyez-m'en, ou plutôt croyez-en votre histoire. Le siècle des Lévrier connaissait déjà toutes les vertus qui peuvent fonder un état libre. Genève, au siècle des lumières, n'inventera pas de plus puissans ressorts que ceux qui faisaient mourir un Berthelier , un Pécollat ; et l'habitant des VValdstettes a dans sa carabine toute la phisolophie dont son pays a besoin.

Je suis , etc.

## LETTRE XVII.

AU MÊME.

Bains de Saint-Gervais, août

*Description des bains de Saint-Gervais. Route qui y conduit. Découverte de la source. Propriétés des eaux. Détails sur la société qu'on y trouve. Sites pittoresques des environs ; charmante cascade des bains ; châteaux des fées. Excursions au Prarion. Pavillon de Bellevue. Village de Saint-Gervais. Émigrations nombreuses parmi les habitans de cette vallée.*

C'est du pied du Mont-Blanc , dans la solitude la plus sauvage , que je vous écris , mon cher patron , et je serais tenté de me croire au bout du monde , si je n'étais à quelques

lieues de Genève. La pluie m'a forcé de me réfugier aux bains de Saint-Gervais , comme je me disposais à monter au Buet. C'est la seconde fois que cet accident m'arrive, à trois années d'intervalle , et je commence à désespérer d'une entreprise qui me réuissit toujours si mal. Toute-fois , j'aurais tort de me plaindre de ce contre-tems; la vue de Saint-Gervais m'a d'abord dédommagé de la perte du Buet, et j'y reste pour achever de me consoler. J'ai d'ailleurs trouvé ici une hospitalité si aimable , que ce serait trop mal la reconnaître, si je conservais des regrets au milieu des jouissances qu'elle me procure; et je n'ai pas de meilleur moyen d'acquitter la dette de mon séjour , que de le prolonger le plus qu'il me sera possible.

J'ai vu maintenant tous les bains de la Suisse; je n'en connais pas dont



la situation, au fond d'une gorge effroyable et sur le bord d'un torrent furieux, soit cependant plus commode et plus riante que celle de Saint-Gervais. On y arrive de plain pied en suivant, à partir de Sallenche, la rive gauche de l'Arve. On peut s'y rendre aisément de Genève, en un jour et sans descendre de voiture; et comme il n'est pas impossible que, dans la foule des personnes qui vont aux eaux, il ne se trouve réellement quelques malades, on conçoit que c'est un assez rare avantage, que de pouvoir s'y faire transporter en peu d'heures, sur une belle route, dans un leste équipage, tandis qu'à Louesche ou à Pfeffers, il faut d'abord, pour atteindre aux bains, gravir des montagnes, puis redescendre dans des abîmes, et que le préliminaire indispensable, pour y faire une bonne cure, est d'y porter une bonne santé.

J'avais pris à Sallenche un petit char attelé d'un seul cheval, qui fit en moins d'une heure un trajet de deux lieues. Le pays que je traversais est une plaine unie, que l'industrie du Savoyard n'a pas su mettre à l'abri des invasions de l'Arve: excellent peuple toutefois, que celui qui se contente, pour vivre, du sol que lui laissent ses torrens, ses glaciers et son gouvernement, et qui mériterait bien, pour prix de ses vertus, un sort plus heureux, si c'était en effet le meilleur peuple qui eût droit au meilleur régime politique. A l'endroit où le Bon-Nant, qui n'est comme l'Arve elle-même, qu'un des courans de neige du Mont-Blanc, débouche dans la vallée, un pont de pierre récemment construit vous introduit dans une crevasse de la montagne, où vous ne voyez d'abord que les parois déchirées du roc qui

la forme, où vous n'entendez que le fracas des eaux du torrent qui la remplit ; puis à quelque distance , vous apercevez des maisons , et , un peu plus loin , dans le fond de la gorge et comme appliqué à d'énormes rocs qui surplombent , le bâtiment des bains , dont la façade régulière se développe agréablement sur ce fond triste et sévère. Ce bâtiment est en bois , et l'on admire comment, au bord de cette onde qui bouillonne, au pied de ces rocs qui menacent , des hommes ont élevé pour d'autres hommes une habitation si fragile. Mais dès qu'on y est entré, le sentiment de la surprise fait place à celui de la sécurité. La gaïté se lit sur tous les visages , et l'espérance est dans tous les cœurs ; on s'endort au bruit d'un torrent ; on repose à l'abri d'une cloison : l'homme est ici sous la garde de la nature. Ce n'est

que dans le monde, au sein de retraites bien sûres et dans des maisons bien fermées, qu'il vit d'une existence toujours inquiète, qu'il dort d'un sommeil toujours agité : il est là parmi ses semblables.

Ce n'est que depuis peu d'années qu'une source chaude a été découverte en ce lieu sauvage, et qu'on en a reconnu les propriétés salutaires; et ici, comme presque partout, le hasard a mieux servi l'humanité, que le génie de l'homme. Cette source, qui jaillit à quelques pieds du torrent glacé, se confondait avec lui; des trésors de santé se perdaient ainsi dans un abîme, et pouvaient y rester toujours enfouis: quel philosophe, éclairé du seul flambeau de la science, eût jamais imaginé de chercher des eaux thermales sous un courant de neiges? Ce fut un petit coin de verdure, que la vapeur de ces eaux

maintenait constamment frais au milieu des neiges , qui trahit d'abord ce secret de la nature. Des chèvres qu'on y laissa, durant la saison rigoureuse, suivre en paix leur instinct sauvage, ajoutèrent une révélation de plus. Un rustre, que le hasard avait conduit en ce lieu , remarqua que ces animaux léchaient sans cesse les pierres dont leur petit pâturage était semé. C'était presque un événement qu'une pareille observation, dans un pays où la raison de l'homme ne s'élève guère audessus de l'instinct des animaux, qui sont ses hôtes, ses compagnons et ses amis. Mais cette première observation pouvait se perdre , comme la source elle-même , si elle n'eût été recueillie par un homme capable d'en profiter. D'autres pâtres, envoyés par le propriétaire du sol pour vérifier le fait, trouvèrent que ces pierres étaient

revêtues d'un duvet blanchâtre, et, en les remuant, on s'aperçut enfin qu'elles étaient tièdes, et que le sol qu'elles couvraient était brûlant. Quelques coups de pioche donnés en cet endroit y firent jaillir une source abondante, et la merveille fut constatée.

Par un bonheur, qu'on pourrait appeler un second miracle, il se trouva dans la contrée un homme éclairé, bienfaisant, aisé, à qui cette source appartenait, qui la possédait à double titre, puisqu'il en avait fait la découverte, et qui entreprit de la rendre utile à l'humanité et à son pays. Cet homme, qui est le bienfaiteur des lieux qu'il habite, à la fois par l'exemple et par l'usage de sa fortune, se nomme M. Gontard. Tout n'était pas profit dans le trésor qu'il avait trouvé. Il fallait miner le terrain, creuser une galerie, ouvrir des

baignaires; ces premiers travaux pouvaient ruiner le propriétaire ; l'eau thermale pouvait ne pas répondre à ses premières espérances ; mais tout réussit à cet honnête homme. La nature servit, comme à plaisir, ses intentions généreuses ; le gouvernement même n'y fut pas trop contraire ; et , chose vraiment merveilleuse , dans un pays où tout doit quelque tribut au fisc , l'invention comme la paresse, et le luxe comme la misère, on laissa la source, même épurée de sable et de gravier, couler d'abord libre d'impôt et franche de contribution. Mais les eaux du torrent, qui baignait et pénétrait le sol environnant, altéraient sa nature et sa chaleur. Ce ne fut que par des travaux pénibles qu'on parvint à saisir, dans sa source, l'eau salubre, à la dégager de l'onde impure , et à la conduire par divers canaux à la sur-

face du sol, où tout le monde peut maintenant la puiser sans effort, et d'où sa bienfaisante influence se répand sous des formes variées et par des flots inépuisables: heureux et fidèle emblème des maux dont elle est le remède, et qui, comme elle, se renouvellent sans cesse et ne s'épuisent jamais?

L'analyse a fait connaître les propriétés de ces eaux; l'expérience plus sûre encore en a constaté les effets. Une foule d'hommes leur doit déjà la santé; et chaque année voit augmenter le nombre des malades qui les prennent, et des curieux qui les visitent. Aux utiles propriétés des eaux de Louesche, contre les rhumatismes et les maladies cutanées, elles joignent une grande vertu purgative; et, par un avantage plus rare encore, elles sont aussi accessibles que ces fontaines mêmes de



la Suisse qui coulent en tout lieu pour tout le monde. Aussi l'affluence qui s'y porte est-elle variée, autant que les cures qui s'y font, et que les effets qu'on y remarque. Elles opèrent avec une égale efficacité sur les humeurs les plus malignes, sur les tempéramens les plus divers. J'y ai vu des pasteurs genevois et des curés savoyards, en qui l'âcreté de la bile ecclésiastique s'était déjà adoucie, au point que, sortant du bain ou de la douche, ils se donnaient la main et s'adressaient la parole. Il serait trop long, et d'ailleurs assez inutile, de vous faire, mon cher patron, l'énumération des maladies réelles ou imaginaires qui se trouvent en ce moment à Saint-Gervais. Quoi qu'on en puisse dire, ce n'est jamais un spectacle agréable, que celui des infirmités humaines, même pour ceux qui en sont exempts; et

il n'y a tout au plus qu'un médecin qui puisse se complaire à la liste de ses malades. Heureusement, que la plupart des hôtes de Saint-Gervais ne sont guère propres à procurer au leur cette espèce de satisfaction. Plusieurs d'entre eux s'y sont trouvés guéris, dès qu'ils y sont arrivés; d'autres n'y sont occupés qu'à retarder les progrès de leur convalescence, pour retarder le moment de leur départ; et le médecin même des eaux, qui se croit obligé d'avoir par procédé quelques-unes des affections qu'on y traite, n'a pas de peine à s'y mettre au régime de ses malades. Parmi ces derniers, j'ai remarqué de jeunes femmes du pays de Vaud et de Genève, qui, venues ici pour ranimer la fraîcheur de leurs attraits, n'avaient déjà plus besoin de ce remède; des militaires en congé qui se délassaient d'une campa-

gne ; des Anglais qui venaient y chercher un bon repas , et un grand diplomate qui s'y préparait à un congrès.

J'aurais pu , tout comme un autre , dans les quatre jours que j'ai déjà passés à Saint-Gervais , éprouver l'heureuse influence de ces eaux salutaires. Qui n'a pas à se retremper à ces sources vives , que la prévoyante nature mit en réserve pour les maux que nous tenons d'elle , comme pour ceux que nous ne devons qu'à nous-mêmes ? Qui n'a pas quelques forces à recouvrer , quelques douleurs à perdre ? Qui n'aimerait du moins à boire , dans cette coupe innocente , l'oubli du passé et l'espérance de l'avenir ? Mais , enchanté du spectacle que cette nature , si riche et si variée , déployait à mes regards , je n'ai eu d'yeux et de pensées que pour elle-même ; et le soir , au retour de mes courses

solitaires , tout le reste de mon attention se fixait sur les nombreux hôtes de Saint-Gervais. Une seule table , servie , soir et matin à quatre-vingts couverts , offrait une des réunions les plus curieuses qu'on pût voir. Je ne parle pas de ces oiseaux de passage , la plupart de race britannique , au plumage diversement coloré , au ramage insipide , à la faim dévorante , qui s'abattent sur un repas , comme l'aigle des Alpes fond sur sa proie , et qu'on suit par toute la Suisse à la trace de l'or qu'ils y repandent. Je parle de ces hôtes fidèles qui restent des mois entiers sous la douche , ou dans la vapeur , bien baignés le matin , et le soir bien repus , infatigables à table , au jeu , à la promenade , et qui ne paraissent guère embarrassés aux bains , que de la santé qu'ils y retrouvent. La plupart

de ceux que je vis réunis à Saint-Gervais , étaient des Gênois et des Gênoises , parmi lesquels il me convenait , par plus d'une raison , de garder un modeste incognito. Placé seul à l'extrémité de la longue table , j'observais en silence l'appétit de mes voisins , je prêtais l'oreille aux discours de mes voisines , et je jouissais de mon obscurité. J'étais pourtant reconnu , et j'eus lieu de m'en apercevoir , en voyant tous les regards se porter sur moi , tous les fronts s'obscurcir , et toutes les conversations se confondre et s'éteindre peu-à-peu en un murmure insensible ; mais il n'y eut pas d'autre accident. Le bain du lendemain eut bientôt réparé le léger désordre de la veille ; au dîner , chacun reprit sa place et sa contenance ordinaires ; et , avant la fin du repas , tout était rentré dans l'ordre accoutumé.

Cet ordre me surprit à mon tour , par les rangs qui m'y parurent fixés d'une manière aussi rigoureuse , que si l'on était encore à Genève. Des dames et des messieurs de haute condition occupaient le haut bout ; des personnes d'une médiocre qualité figuraient au milieu ; et les Genevois du dernier étage étaient rejetés à l'extrémité de la table , comme dans la république , au bas de la ville. Il n'y avait pas de risque que les rangs se mêlassent , qu'un seul propos s'égarât , ou qu'une parole même fût échangée , d'une division de la table à l'autre ; la qualité gardait fièrement ses avantages , jusque dans les plus petits détails du service ; et j'admيرai comment ces républicains , égaux entre eux par les lois de leur pays , savaient observer à la table d'hôte de Saint-Gervais , ces distances aristocratiques.

Même ordre même régularité dans les réunions du soir, où il semble que les rangs eussent dû plus aisément se confondre, et les distinctions s'oublier; au sein d'une distraction nécessaire et d'une gaiété commune. On dansait, ou l'on faisait de la musique; mais les sexes se mêlaient, et non pas les conditions. Ce n'était qu'aux petites gens qu'on abandonnait le privilège de se divertir. Les personnes, je veux dire les malades d'importance, ne daignaient même pas être témoins de ces jeux roturiers; ils aimaient mieux se morfondre noblement dans leur cellule solitaire, que de déroger un seul instant à la qualité pour le plaisir. Souvent il ne fallait que le son d'un violon rustique, pour faire évertuer des gens dont les membres perclus ne frissonnaient que sous la douche; mais il n'y avait

pas d'instrument , pas de musique , qui pût arracher un mouvement à la morgue patricienne ; on eût fait danser plus aisément le rhumatisme ou la goutte , que la qualité ; et à Saint-Gervais , comme à Genève , le bal avait ses *englués* , et le concert ses *négatifs*.

C'est sans doute une chose étrange , que l'homme ne puisse se défaire nulle part de ses misères , et qu'il faille qu'il porte partout avec lui ce bagage embarrassant ; mais combien ces vanités doivent-elles paraître plus puériles , et ces petites tesses plus risibles , en présence de cette nature imposante , et au pied de ce colossal Mont-Blanc , qui efface tout ce qui l'entoure , qui écrase tout ce qui l'approche ; et combien est ridicule ce pygmée du monde , qui se redresse en face de ce géant de la nature ! J'aurais pu m'amuser



long-tems de ce contraste divertissant ; et ce n'eût peut-être pas été une raison de me priver de ce plaisir , parceque des Gènevois en faisaient les frais. Mais n'a-t-on rien de mieux à faire , au pied des Alpes , que d'y philosopher sur des travers qu'on trouve partout , à Paris comme à Genève ? Et ne me serais-je donné la peine de venir à Saint-Gervais , que pour y observer les ridicules que je fais ailleurs ? Non , mon cher patron ; un paysage enchanteur , comme celui que je trouve ici , des eaux , des bois , des cascades , des montagnes , tout ce que ce pays renferme de grand , de beau , de magnifique , c'est ce qui ne se rencontre nulle autre part , et c'est ce que je suis venu chercher ici.

Il y a , derrière la maison des bains , une cascade qui m'a paru l'une des plus belles que j'aie encore vues. C'est

pour cela que je n'entreprendrai pas de la décrire; car ma description ressemblerait à toutes celles que j'ai déjà faites; et cette cascade ne ressemble à aucune autre. On y arrive, après avoir traversé, sur un petit pont de bois, le torrent qui la forme, et après avoir gravi, durant quelques minutes, par un sentier taillé dans la montagne qui l'encaisse. Ce torrent, qu'on nomme le *Bon-Nant*, tombe d'une hauteur considérable entre deux parois de rochers qu'il a lui-même déchirées, pour s'ouvrir cet étroit passage, et qu'on juge de la violence de ses eaux, par l'enormité de cet effort. Ce qui rend ce lieu plus remarquable encore, c'est que des deux pans de la montagne, l'un, celui du levant, est de formation primitive, et l'autre, celui du couchant, de formation secondaire; et ce même torrent, dans toute l'étendue de son cours,

à partir de la crête des monts d'où il se verse, coule pareillement entre deux ordres de montagnes, et pour ainsi dire sur les confins des deux mondes. Ainsi donc un simple courant d'eau sépare ici deux natures absolument différentes; et l'on touche du doigt et de l'œil les monumens de deux créations, entre lesquelles s'étend peut-être un abîme de siècles inaccessible à la pensée.

Rien n'étonne et ne frappe autant dans les Alpes, que ces grands secrets de la nature ainsi mis à découvert, là, par le cours des fleuves, ici par la chute des montagnes. Les abords de Saint-Gervais, et la plupart des montagnes voisines, ne sont que des amas d'un gravier très-fin, débris de montagnes primitives; sur le bord du torrent, ces amas de sable se montrent en masse compacte, et solide, tandis que plus haut, on en voit qui

ont été taillés en obélisques , presque entièrement isolés du roc où ils reposent , et supportant , à leur extrémité , un énorme bloc primitif. Le peuple , qui a donné à ces étranges pyramides de sable le nom de *Tours* ou de *Châteaux des fées* , n'y voit qu'un accident bizarre. Mais , pour un homme qui réfléchit et qui pense , quel ample sujet de méditation , que ces débris des montagnes les plus dures , ainsi broyées et reduites en poussière par l'action du tems , puis façonnées par celle des eaux en prismes et en obélisques , qui résistent encore , depuis des siècles , à toutes les causes de destruction qui les formèrent !

Rien n'est plus intéressant , sous d'autres rapports , que les hauteurs qui dominant le village de Saint-Gervais , situé directement au-dessus des bains. Ces montagnes , entre lesquelles

se distinguent le Prarion, à l'est, et le Mont-Joli, à l'ouest, offrent chacune les points de vue les plus variés et les plus riches, et à cet avantage, qui n'est pas rare dans les Alpes, elles en joignent un autre, qui n'est pas aussi commun, celui d'être parfaitement accessibles à dos de mulet. Le Prarion est situé à la base même du mont-Blanc, auquel il se rattache par le col de Vauza; c'est de ce col que l'on a tenté récemment de s'ouvrir, au sommet du Mont-Blanc, une voie nouvelle qui paraît plus directe, mais aussi plus dangereuse; et c'est sur ce même col que l'on vient de construire le chalet du Belvédère, qui ne saurait manquer de devenir un but de pèlerinage de plus en plus fréquenté, à mesure que cessera la périlleuse manie des excursions au Mont-Blanc. Il n'appartient en effet qu'à un Saussure d'escalader le Mont-

Blanc, sans s'exposer au ridicule; mais il suffit d'être un Anglais, un Russe, un Français, en un mot, un homme comme tout le monde, pour monter au Prarion, pour passer une nuit au Belvédère, et pour y contempler, du sein d'un chalet bien clos, abondamment pourvu de bon vin et d'excellente crème, le superbe spectacle qui s'y déploie, illuminé des premiers rayons du soleil. L'on découvre, dans ses plus sombres profondeurs, toute la vallée de Chamouny, abîmée entre la chaîne des Aiguilles rouges, et la masse gigantesque du Mont-Blanc; on suit de l'œil les nombreuses sommités dont il se hérise, jusqu'au col de Balme, qui se présente directement en face, tandis que, dans le sens opposé, la vue plonge sans obstacle sur le bassin de Sallenche, et pénètre jusqu'au fond des vallons plus élevés de Mont-Joie et de Mégève. On a

sous ses pieds le superbe glacier de Bionassay , et l'on est à la hauteur des aiguilles de Varens. De quel lieu du globe pourrait-on découvrir, avec plus de sécurité, des objets plus magnifiques ?

J'ai bien regretté de ne pouvoir jouir moi-même de ce spectacle si vanté. Arrêtés aux deux tiers du voyage, par une pluie qui augmentait de momens en momens, et qui ceignait la montagne d'un nuage épais de vapeurs, mes compagnons et moi nous dûmes renoncer à notre entreprise, et chercher un refuge dans un des petits hameaux dont toute cette montagne est couverte, même à des hauteurs qui semblent de loin inaccessibles. Nous trouvâmes là du moins un bon feu et un excellent accueil, que nous dûmes presque autant à notre qualité de Français , qu'à la présence de l'honnête M. Gontard ,

qui nous servait de guide. Dans cette partie de la Savoie, un Français n'est point un étranger ; c'est presque un compatriote , et conséquemment un ami. A quelque hauteur que vous puissiez atteindre, sur quelque pointe de rocher que vos pas s'impriment, vous y trouvez des gens qui ont servi la France , ou de leurs bras ou de leurs épaules, qui l'ont habitée, qui l'aiment, et qui aiment tout ce qui la rappelle. Il est tel hameau où , durant plusieurs années consécutives, il ne reste que les femmes, les enfans et les vieillards, pour cultiver le peu de terre que leur ait laissé la nature: tous les hommes sont absens, et leurs ménages ne reçoivent guère de leurs nouvelles , que par les secours qu'ils y envoient. Il m'est arrivé plus d'une fois, dans mes promenades solitaires, de rencontrer de jeunes enfans, qui ne se souvenaient



presque plus de leurs pères, et des femmes, qui après des années de séparation, attendaient chaque jour encore leurs maris. Mais le père et l'époux est toujours présent chez lui par l'aisance que son travail y porte. De près, comme de loin, tous ces honnêtes Savoyards ne cessent pas d'être l'âme et la providence de leur famille; et le mot que j'entendais toujours, à la suite des regrets dont je me trouvais le confident, était celui-ci: il reviendra bientôt.

C'est presque toujours vers Paris qu'émigrent ces industriels enfans de la Savoie; c'est là leur seconde patrie; et bien des habitans de Saint-Gervais ne connaissent au monde que Saint-Gervais et Paris. Dans ce village seul, on m'assura que cent vingt-huit habitans étaient absens; ils étaient tous à Paris. Au retour, on les appelle Parisiens, pour les distinguer

de ceux qui n'ont pas quitté le pays; et toute cette partie de la Savoie n'est presque peuplée que de ces étrangers Parisiens. Quand je leur demandais pourquoi ils n'allaient pas plutôt exercer leur industrie dans le Piémont, qui est si près d'eux, et qui appartient au même prince, ils me répondaient: est-ce qu'un Savoyard a jamais demandé du pain à un Piémontais? Qu'irions-nous faire à Turin? Nous y trouverions notre roi; mais nous y péririons de faim. C'est à Paris seulement que nous pouvons vivre, et nous revenons mourir à Saint-Gervais.

Malgré le mauvais tems qui dure encore, je ne saurais prolonger davantage mon séjour aux bains de Saint-Gervais; et je me décide, non sans regret, à continuer ma tournée du Mont-Blanc. Des amis, qui m'avaient rejoint ici et qui devaient m'accompagner dans ce voyage, le digne M. Ostervald, de Neufchâtel, et deux

jeunes peintres français, resteront à Saint-Gervais, où ils trouvent abondamment de quoi s'occuper; je vais donc partir seul, et m'aventurer dans les Hautes-Alpes, sur la foi de mon heureuse étoile, et d'un excellent guide que m'a donné M. Gontard. Mais, avant de quitter l'asile où j'ai reçu une hospitalité si attentive et si généreuse, je dois consigner ici un dernier témoignage de ma reconnaissance, le seul qu'il m'ait été permis d'y laisser; je dois payer du moins au créateur de cet établissement tout le tribut d'éloges qu'il mérite. Les bains de Saint-Gervais ne sauraient manquer d'être, en peu d'années, au nombre des plus fréquentés de la Suisse et de la Savoie. Situés à la base même du Mont-Blanc, et accessibles comme ceux de Tivoli, on y jouit de tous les avantages qu'on trouve disséminés ailleurs. La nature s'y montre avec toutes ses ressources,

au milieu de toutes ses pompes ; et l'art et l'industrie y rivalisent partout avec elle , sur son propre terrain. D'agréables maisons ont été construites sur un sol conquis à la fois aux dépens du torrent et de la montagne; un potager a été planté parmi des ruines, et des légumes croissent sur des rochers. Une superbe cascade , qui semble se verser dans la maison même des bains; de belles montagnes rendues partout accessibles, offrent à chaque pas des objets de contemplation inépuisables; et pour but de promenades plus éloignées, on n'a que le choix entre les flancs et les épaules du Mont-Blanc. Y a-t-il beaucoup de bains en Europe qui réunissent tant d'avantages, et connaissez-vous, mon cher patron, beaucoup de lieux sur la terre, où l'on puisse aussi bien exercer sa santé, après l'avoir recouvrée , ou la retrouver , après l'avoir perdue ?

Je suis , etc.

## LETTRE XVIII.

AU MÊME.

Chalet du Nant-Bourrant, août.

*Vallée et village de Saint-Gervais.  
Hameau de Bionnay. Cabanes bâties sur le précipice. Ravin de Miage ; pâturage au sein du glacier. Route projetée par le glacier de Miage. Village de Contamines. Notre-Dame de la Gorge. Chalet du Nant-Bourrant. Glacier de Tré-la-Tête.*

Je n'ai point à vous rendre compte, mon cher patron, d'une journée bien longue, ni bien laborieuse. Je ne suis encore qu'au pied du Mont-Blanc, et à quelques centaines de toises au-dessous du Bon-Homme. Je n'ai traversé qu'une vallée riante et paisible,

où j'ai vu, pour la centième fois peut-être, dans l'espace de quelques lieues, la nature passer par tous les degrés d'une caducité précoce et d'une longue agonie. Mais ce spectacle, bien que souvent renouvelé, offre toujours un intérêt nouveau. D'ailleurs, dans le chalet où je vais passer la nuit, à la base et presque en face de la montagne fameuse que je m'apprête à franchir, c'est un soin agréable ; et c'est presque une précaution utile, que de m'alléger, en vous les confiant, des souvenirs qui pourraient m'embarrasser dans ma marche ; et il me semble encore que je rassemble toutes mes forces, en recueillant toutes mes idées.

J'ai quitté ce matin les bains de Saint-Gervais, par un tems encore incertain et pluvieux, qui n'est pas celui que j'aurais choisi pour une course assez hasardeuse. Mais grâce

aux soins de toute espèce que mon digne hôte M. Gontard , a pris de mon petit bagage , aux avis qu'il a donné à mon guide , et aux provisions dont il a chargé mon mulet , je ne crains pas de me voir arrêté dans mon voyage par la pluie ou par la disette. Je me suis donc aventuré hardiment à travers le brouillard qui ne me cachait heureusement que les sommités des montagnes. Le pays que je traversais , éclairé d'une lumière faible , mais égale et pure , se perdait dans les nuages qui le couvraient : c'était comme un paysage tronqué par le haut dont la bordure immense n'avait point d'extrémité.

Je traversai le village de Saint-Gervais , dont l'église bâtie sur une éminence isolée , attire les yeux de tous les points de la vallée , et dont le clocher , revêtu de lames de métal , produit , au sein de ce paysage si frais , un effet encore plus éblouissant.

De la terrasse qui entoure cette église, on découvre une vue magnifique sur le Mont-Blanc et sur les glaciers qui en descendent; et c'est là que les pauvres Savoyards, l'œil fixé sur les montagnes, viennent jouir du repos du dimanche, en se rassasiant des beautés de la nature. Ils n'ont pas d'autre spectacle, ni presque d'autre divertissement. Mais il est vrai aussi que c'est de tous les plaisirs celui qui peut le plus se répéter, et dont on se fatigue le moins.

On arrive, au bout d'une heure de marche, au petit village qui se nomme Bionnay, et qui n'est, comme son nom même, qu'un diminutif de celui de Bionnassay, situé plus haut et beaucoup plus considérable. Resserré au fond d'une gorge étroite, entre un torrent et une montagne, ce village de Bionnay a un aspect triste et misérable. Les maisons bâties



et couvertes en pierres, d'une espèce de tuf et de roche calcaire poreuse, ne semblent être que des amas de rochers; et comme elles ne sont effectivement construites que de débris de rochers, il n'y a pas loin de l'apparence à la réalité. L'église seule affecte un peu de luxe à l'extérieur; et l'on ne se doute qu'il existe des hommes à Bionnay, que parce qu'on voit que Dieu y est honoré. C'est presque partout le même spectacle qu'offre l'indigente et catholique Savoie. Partout, les habitations humaines y sont dans un état de délabrement qui fait peine à voir, tandis que le temple divin est vaste, bien entretenu, et somptueusement décoré; on dirait que ces pauvres gens n'ont d'autre asile que la maison du Seigneur, ou du moins, que, satisfaits d'avoir leur Dieu bien logé, ils ne s'embarrassent pas d'avoir un abri

pour eux-mêmes. Nos philosophes ne raisonnent, ni n'agissent guère à ce qu'il me semble, comme ces gens-là ; mais aussi nos philosophes ne sont pas des Savoyards.

Un peu plus loin , on traverse le petit hameau de Grua , plus misérable que tout ce qu'on a rencontré jusque-là. Il ne consiste qu'en quelques cabanes dispersées au bord d'un noir ravin et d'un torrent écumeux qui le remplit. Ce torrent sort du glacier de Miage , le plus considérable de tous ceux qui descendent de l'épaule gauche du Mont-Blanc , et ce ravin remonte , en se creusant toujours davantage , jusqu'à l'épaule même du Mont-Blanc. On frémit de voir des cabanes ainsi suspendues au-dessus de cet effroyable abîme , et les hommes qui les habitent, risquant à chaque instant leur vie , pour ne pas laisser perdre quelques misérables

brins d'herbe , qui croissent sur le précipice. Il est une de ces maisons dont les propriétaires ont été , depuis trois générations , engloutis dans ce précipice ; le fils y tombait après le père ; le chef actuel de la famille s'attend à y tomber de même ; et chacun d'eux a pu avoir toute sa vie sous les yeux le cadavre de celui qui l'y a précédé. Mais ce terrible exemple ne saurait les rendre ni plus capables de précaution , ni plus accessibles à la crainte. L'œil fixé sur l'abîme , comme sur le terme inévitable de leur destinée , ils travaillent paisiblement , avec l'image de la mort à leurs côtés , et la tombe ouverte sous leurs pieds ; il semble même que , délivrés du soin de leurs funérailles , ils aient en cela un souci de moins ; et c'est en quelque sorte pour ces gens-là un genre de mort héréditaire , et par conséquent naturel , de périr

dans le précipice , comme c'en est un pour d'autres, de mourir dans leur lit.

Dans ce même hameau de Grua , parmi les huttes dispersées qui en dépendent , mon guide m'en fit remarquer une autre qui a aussi son illustration. C'est celle où est né M. Bouvard, astronome célèbre de l'Observatoire de Paris , et qui appartient à sa famille. Voilà un nouvel exemple de ces pauvres enfans de la Savoie , sortis de leurs montagnes , le bâton à la main et la besace sur le dos , dont la plupart y retournent , après avoir couru le monde , dans le même équipage , tandis que quelques-uns, favorisés du sort, vont briller au loin sur un autre théâtre. Nous savons tous ce que deviennent ceux de ces honnêtes Savoyards , qui n'ont que la faim pour aiguillon , et leurs épaules pour ressources ; ils vivent et meurent sous le faix qui les accable.

D'autres , plus heureux ou plus habiles , vont d'abord droit à la bourse , et ne font quelquefois qu'un saut du coin de la borne dans le char d'un financier. D'autres encore , courant après la fortune , trouvent la gloire sur leur chemin , et la prennent , faute de mieux. D'autres enfin , et c'est le plus petit nombre , deviennent à la fois riches et considérés , et réfléchissent , tels qu'un Lagrange , l'éclat du génie et celui de l'opulence , sur l'obscurité de leur berceau. Du reste , n'est-ce pas , mon cher patron , une chose assez remarquable , que deux des astronomes que renferme en même tems l'Observatoire de Paris , mon confrère , M. Bouvard , et mon ami , M. Nicollet , sortis , à quelques lieues l'un de l'autre , de ces montagnes de la Savoie , se soient ainsi retrouvés dans le sanctuaire de la science ?

En continuant ma route je vis plus distinctement l'immense glacier de Miage se développer dans la profonde gorge, où ses flots pressés tombent de toute la hauteur du Mont-Blanc. Un moment, le brouillard qui enveloppait la crête des monts, se déchira, et me laissa apercevoir, par cette crevasse, toute une plate-forme verdoyante que les glaces entourent d'une enceinte demi-circulaire de murs polis et resplendissans. Mon guide m'assura qu'il existait des chalets jusque dans ce pâturage du glacier, et que de nombreux troupeaux y trouvaient une nourriture abondante, durant le court été qui règne dans ce domaine de l'hiver. Les hommes, qui l'habitent ne peuvent avoir, après le soin de leur bétail, d'autre divertissement que le spectacle des avalanches; ils n'ont les yeux et les oreilles frappés que de la chute et du retentissement

des murs de glace qui s'écroulent sur leurs têtes et à leurs côtés ; ils voient leur prison changer de face tous les jours ; et c'est là la seule consolation de leur captivité, et le seul charme de leur solitude.

Ce glacier offre encore une autre singularité. Il n'y a pas longs-tems qu'on pouvait le traverser dans toute son étendue ; sans beaucoup de difficultés ; et M. Gontard , qui connaît si bien le pays , m'assura qu'on se rendait par cette voie de Saint-Gervais à Courmayeur en six heures de tems. Il paraît même qu'à l'époque où la France cherchait à s'assurer l'empire de l'Italie , au moyen des communications les plus promptes et les plus directes, un projet fut conçu, pour ouvrir, par le glacier de Miage, une route militaire qui eût pu conduire en un jour de Genève à Turin. On croyait n'avoir affaire ici qu'à la

nature , et l'homme , qui foulait sous ses pieds tous les trônes , ne devait pas s'attendre à être arrêté par les Alpes. Des ingénieurs furent envoyés sur les lieux ; un directeur-général s'y rendit en poste de Paris ; et le glacier fut sondé dans tout son cours. Mais cette entreprise gigantesque n'eut pas d'autre résultat. Dans l'intervalle de quelques années , les glaces s'étaient accumulées , au point d'opposer des obstacles insurmontables à tout effort humain ; la puissance de celui qui ne connaissait plus de frein à ses volontés , ni de borne à sa fortune , recula devant cette barrière inattendue ; et aujourd'hui , cette route , qui s'est trouvée fermée pour un conquérant , n'est plus praticable même pour le montagnard.

Le chemin que j'avais suivi jusqu'ici dans le fond de la vallée , me conduisit bientôt sur la croupe du



Mont-Joli , d'où ma vue pouvait s'étendre sur les diverses aiguilles du Mont-Blanc , toutes les fois que quelque coup de vent nettoyait la scène des Hautes-Alpes. Je traversai, chemin faisant , plusieurs petits hameaux, où l'église seule annonçait encore la présence de l'homme , par celle de la divinité. Contamines , qui est le dernier et le plus considérable de ces villages , est ordinairement le lieu où l'on passe la nuit , avant de gravir le Bon-Homme. C'est là que M. de Saussure se prépara lui-même à ce voyage , qui n'est guère aujourd'hui plus fréquenté que de son tems. Mais il me restait encore assez de jour pour atteindre jusqu'au chalet du Nant-Bourrant ; je continuai ma route. A partir de là , la vallée se resserre et le paysage redevient de plus en plus sévère. On se voit dans une gorge , qui n'a guère plus d'étendue que le

lit même du torrent qui la sillonne. Dans quelques endroits, on ne marche que sur les débris des monts qu'il y accumule, ou près d'autres débris qui sont aussi des monumens de sa fureur. Ce sont les restes de petits oratoires, bâtis de distance en distance sur le bord du torrent, dans l'espoir d'arrêter le cours de ses dévastations. C'est ainsi que le pieux Savoyard croit mettre sa patrie à l'abri des fléaux qui la désolent ; il ne connaît rien de mieux qu'une chapelle pour protéger sa cabane. Mais si les torrens ne respectent rien, si celui-ci s'est joué des faibles digues qu'on lui oppose, il n'a détruit et emporté que des pierres ; et le torrent, sur son passage, et le tems lui-même, dans son cours, n'ont pu déraciner ici des croyances.

A l'endroit le plus sombre et le plus resserré du vallon, là où l'issue

semble en être tout-à-fait fermée par un énorme amas de débris , on aperçoit l'ermitage de *Notre-Dame de la Gorge*. C'est une chapelle déserte la plus grande partie de l'année, et que viennent desservir de loin en loin de pauvres curés des environs , pour la consolation de pauvres pâtres. Le jour de la fête de cette *Notre-Dame* est une des plus grandes solennités du pays. Des foules de montagnards s'y rendent de plusieurs lieues à la ronde, sous des costumes aussi variés que l'aspect et le port de leurs montagnes : bonnes gens , qui n'ont guère d'autre délassement qu'un pèlerinage, d'autre plaisir qu'une messe !

Immédiatement à partir de ce point, on commence à gravir le monticule dont j'ai parlé , et qui s'appelle, dans le patois du pays , *les grads du Nant-Bourrant*. J'imagine que ce nom veut dire ici *degrés*, en effet on ne s'é-

lève que sur des espèces de degrés ou de marches irrégulières , formées des débris de roches primitives. Ces roches qui consistent pour la plus grande partie en granitello du plus vif éclat, disposées en couches plus ou moins épaisses , toutes verticales , semblent se redresser sous les pas du voyageur. On marche sur leurs tranches dures et polies , et l'on observe avec intérêt dans leur structure hardie, l'image d'un monde renversé. La montée devient à chaque pas de plus en plus rude et pénible , quoiqu'une végétation superbe en adoucisse partout l'âpreté , et que , de distance en distance , le bruit ou la vue d'une cascade anime ce désert sauvage. On arrive ainsi , au bout d'une heure de marche , au chalet du Nant-Bourrant; mais auparavant l'on traverse , pour la dernière fois , le torrent engouffré à une grande profondeur , et qui for-

me , en se perdant dans l'abîme, une cascade à la quelle il ne manque pour être admirée , que de pouvoir être aperçue.

Je devrais terminer ici , mon cher patron , le récit de ma journée, puis-que je suis arrivé au terme de mon voyage. Mais j'ai besoin de jeter un coup-d'œil sur la région alpestre où je me trouve , et sur le gîte pastoral qui m'y reçoit. Malheureusement , à cette heure du jour un peu avancé , et sous le voile humide qui l'enveloppe , le paysage a pris encore un aspect plus lugubre. Quelques files de noirs sapins , pareilles à de funèbres lambeaux de crêpe, ne cachent qu'imparfaitement l'affreuse nudité des monts. On sent ici , à la rareté de l'air , que la végétation est près d'expirer , et le deuil de la nature vous pénètre de toutes parts, et vous affecte de toute manière. Un énorme glacier ,

celui de Tré-la-Tête , qui descend presque au niveau de la vallée , l'éclaire seul d'un reflet pâle et mélancolique ; et au moment où les clartés du jour s'éteignent dans un triste et froid crépuscule, c'est ce glacier, frappé des derniers rayons du soleil, qui jette seul , à travers cette obscurité sinistre, une lueur plus sinistre encore , et qui lutte en quelque sorte avec les ténèbres , du sombre éclat de ses glaçons. La nuit a couvert enfin la scène entière des Alpes , et je suis rentré au chalet. Il ne se compose que d'une seule pièce , outre la cuisine que remplit presque en entier l'âtre toujours enfumé. Mais malheureusement , l'unique appartement destiné aux hôtes , est occupé en ce moment par deux dames , que les beautés sauvages de ce paysage sévère retiennent ici depuis un mois, seules , sous la garde d'une jeune

paysanne , et à l'abri d'un simple loquet de bois. Il faut donc me contenter du gîte qu'on me prépare dans un coin de la cuisine : on vient d'y étendre un peu de foin , et je suis sûr du moins de jouir d'un doux sommeil sur cette couche parfumée. Une mince cloison , qui céderait au moindre effort , et une porte qui ne ferme pas , me séparent de mes deux voisines , qui ne dormiront peut-être pas d'un sommeil aussi paisible. Ce serait pourtant bien dommage ! On voit aujourd'hui si peu de femmes vivant dans le sein de la nature , et celles qui se réfugient contre leur sexe au sommet des Alpes , ont tant de droits au respect du nôtre !

Je suis , etc.

## LETTRE XIX.

AU MÊME.

Courmayeur, août.

*Passage du Bon-Homme ; le Plan des Dames ; le plan des Valets ; tradition romantique. Le lac du Mont-Jovet ; réflexions sur ce nom et sur le passage d'Annibal. Superbe vue dont on jouit sur les hauteurs du Bon-Homme. Passage des Fours ; voyageurs égarés dans la neige ; danger que court l'auteur au bord d'un précipice. Vallée et hameau du Glacier. Le col de la Seigne. L'Allée-Blanche ; lac de Combal ; superbes glaciers de Miage et de la Brenva. Arrivée à Courmayeur.*

L'atteinte et l'inquiétude ne m'avaient pas permis de jouir pleinement



des douceurs de ma couche. Dès quatre heures du matin, quand tout dormait encore, bêtes et gens, au chalet du Nant-Bourrant, j'étais sur pied, j'avais jeté un regard impatient sur la montagne, et, à mon grand regret, j'avais retrouvé le brouillard qui enveloppait toutes les sommités voisines, encore plus humide et plus épais que la veille. Les nuages, étendus en plafond et dressés en lambris, enfermaient tout le paysage, et suivant une locution familière aux gens de Chamouny, *ils faisaient chambre*. Cependant l'inconvénient de rester enfermé un jour entier dans cette boîte de vapeurs, ou séquestré au chalet, me parut pire encore que celui de franchir le Bon-Homme, et, malgré les représentations de mon guide, je me décidai à partir.

J'eus tout lieu de m'applaudir de ma résolution. Nous n'eûmes pas fait

un quart de lieue , que déjà ces amas de vapeurs blanchâtres , pénétrés des premiers rayons de l'aurore , s'agitaient , se fendaient , et dans leurs larges crevasses , découvraient ça et là des pans de montagnes , des portions de glaciers , ou de noires forêts de pins. De momens en momens , le voile qui couvrait la scène des Hautes-Alpes se déchirait à nos regards , et la nature nous apparaissait , comme derrière un rideau magique , rayonnante d'un éclat inimitable. Je vis alors pour la première fois le magnifique glacier de Tré-la-Tête , qui descend de l'épaule gauche du Mont-Blanc , s'engouffre dans les profonds ravins creusés le long de ses flancs , et reste suspendu comme par une force invisible , à l'hauteur même du sol où je me trouvais. J'aperçus distinctement deux des plateaux de neige qui interrompent la rapidité de sa

chute. Son sommet seul se dérobaît à mes yeux ; mais je pouvais encore, à l'aide des lueurs brillantes qui dardaient de sa surface , m'élever jusqu'à sa cime ; et c'était un plaisir tout nouveau pour moi , que de suppléer par l'imagination à ce que ma vue ne pouvait atteindre , et de recomposer par la pensée le glacier tout entier.

Nous marchions depuis une heure. Les arbres , déjà si rares sur notre route de la veille , avaient cessé tout-à-fait de paraître. Le paysage devenait de plus en plus triste et sauvage ; l'herbe même allait toujours s'éclaircissant ; et le roc primitif perçait de toutes parts le sol d'où la végétation se retirait. Je distinguai très-bien à cette distance le rocher auquel appartient proprement le nom de *Bon-Homme*. C'est un énorme massif, qui a la forme d'une tour carrée , et à côté duquel , au levant , s'élève une

autre tour presque semblable et d'une moindre dimension, que l'on dit être, non pas la *Bonne-Femme*, mais la *femme du Bon-Homme*. Enfin, tout près de ces époux, et toujours à l'est, un troisième rocher, d'une taille encore moins élevée, qu'on appelle le *Petit-Jean*. Ainsi partout l'habitant des Alpes applique à ces montagnes, éternel objet de sa contemplation, des idées, des formes et des expressions qui lui sont familières. En les personnifiant à son image, il s'identifie en quelque sorte avec elles; il se crée, dans ces masses inertes, des compagnons de sa solitude; il s'en fait des hôtes et des amis. Faute d'être réels et sensibles, auxquels son affection s'attache, il la porte sur des rochers; par là, son désert se peuple, son existence se vivifie; et quand le pauvre Savoyard a salué de loin le Bon-Homme, sans doute

qu'il se croit moins seul et moins abandonné dans la nature.

A mesure que j'avancais, je distinguais mieux les hautes sommités dont j'étais environné. Sur la gauche du Bon-Homme, au couchant, s'étend un amphithéâtre de rochers calcaires, taillés et comme aiguisés en cimes tranchantes, qui se portent vers le ciel de la manière la plus hardie, et dans le costume des plus hautes cimes granitiques. Le sol que je foulais est en partie formé, en partie couvert de leurs débris, et, dans quelques endroits, ces débris amoncelés en talus le long des flancs de la montagne, cèdent et s'éboulent avec fracas sous les pas du voyageur. Avant d'y gravir, je saluai d'un dernier regard le dernier sapin que je rencontrai sur ma route. Faible et rachitique, véritable crétin de son espèce, il végète tristement sur un roc

isolé. Il est là, comme pour servir de limite d'un règne de la nature à l'autre, et comme l'extrême borne posée sur le domaine de la vie. A son aspect, j'étais ému, en songeant que j'allais entrer moi-même dans le domaine de la désolation. Mais du moins à l'issue de ce désert sauvage, je m'attendais à revoir des fleurs, de la verdure; la nature devait bientôt se ranimer à mes regards; et cette pensée me ranimait à mon tour, tandis que lui, toujours immobile à cette place, toujours attaché à ce roc, il doit mourir, comme il a vécu, solitaire et le dernier de sa race.

Désormais, il n'est plus dans le reste de la montée du Bon-Homme que des objets et des images lugubres. On n'aperçoit que des rocs décharnés; on ne marche que sur les dépouilles des monts. Après avoir franchi une

arête de ces rochers , qui se nomme le *Crét* ( la crête ) *des Valets* , on se trouve sur un petit plateau circulaire , nommé lui-même le *plan des Valets* , et à peu de distance duquel tombe une jolie cascade. Bientôt, on atteint , par une pente rapide formée de débris d'ardoises, un autre *plan* , ou plaine , plus petite et plus sauvage encore. C'est le *Plan des Dames* , et l'on voit au milieu de cette plaine un énorme monceau de pierres , de forme conique , et de douze à quinze pieds de hauteur. C'est , suivant une tradition ancienne , un monument informe , élevé à une grande dame et à sa compagne , qui surprises par l'orage et vaincues par la fatigue, en ce désert affreux , y moururent et restèrent enterrées sous des quartiers de rochers. Les valets qui les avaient accompagnées jusque-là , ne purent eux-mêmes aller plus loin que le plan.

auquel ils ont donné leur nom , et où leurs corps reposent sous un monceau plus modeste ; et , depuis un tems immémorial , tous ceux qui passent par le Plan des Dames , jettent une pierre sur ce tombeau , qui s'accroît et s'étend , d'année en année , comme la tradition qui s'y rapporte. C'est ainsi que le pâtre des Alpes à su revêtir une leçon de prudence, des traits et des couleurs du sentiment ; la grande dame , sa suivante et ses valets , ensevelis sous ces rochers, ne sont sans doute qu'une fiction , née d'une contemplation mélancolique. Mais cette fiction cache un sens très-réel , et des conseils utiles s'y trouvent joints à des émotions fugitives. Les grands coups de vent , qui sont si fréquens et si terribles sur ces hautes montagnes , frappent souvent à l'improviste le voyageur qui se hasarde à les franchir par un tems orageux ;



et la vue de ce grossier monument ,  
et le pieux souvenir qui s'y rattache ,  
sont autant d'avertissemens salutai-  
res , qui l'arrêtent ou le dirigent au  
bord du précipice.

Dans cette dernière rampe de la  
montée du Bon-Homme , on décou-  
vre peu à peu , et l'on finit par aper-  
cevoir tout entier , le petit lac du  
Mon-Jovet , qui remplit , sur la gau-  
che , le creux d'un entonnoir formé  
de pics de glace , et qu'on prendrait  
de loin pour un miroir poli , tant  
son onde est calme , pure et trans-  
parente. Ce nom de Jovet , donné  
tout à la fois au plan , au lac et à  
la montagne , a paru aux antiquaires  
de ce pays une dérivation du mot  
latin *Jovis* , et Saussure lui-même  
s'est étonné de ne pas trouver en  
cet endroit les débris d'un temple  
de Jupiter. Un autre savant genevois,  
M. Pictet , a cru voir également dans

le Mont-Joli, un monument du culte de Jupiter ; et c'est à qui fabriquera, de ces rochers de la Savoie, des temples et des étymologies. Mais ce n'est pas tout. On veut aussi qu'Annibal ait franchi le Bon-Homme ; car il n'est pas un seul passage dans les Alpes, par où quelque savant n'ait eu la fantaisie de conduire à son tour le héros carthaginois ; de même qu'on ne déterre nulle part une dent d'éléphant, qui ne soit un témoin de cette célèbre expédition. Fondé sur d'aussi graves autorités, j'aurais bien pu tout comme un autre traverser le Bon-Homme à la suite du vainqueur de Sagonte ; et qui sait si je n'aurais pas retrouvé ces rochers amollis par le feu et réduits en poudre par le vinaigre, dont il est parlé dans Tite-Live ? Malheureusement il paraît qu'Annibal a emporté avec lui son secret pour calciner les Alpes, de

même qu'il a su rendre jusqu'ici sa marche impénétrable pour tout le monde , pour les Romains qu'elle surprit sans défense , comme pour les savans qui la cherchent encore sans succès. Tout est resté mystère dans ce passage des Alpes aussi bien que dans les Alpes elles-mêmes ; et la seule chose qui me paraisse démontrée, après les avoir vues de près, c'est qu'un homme qui avait ainsi vaincu la nature , avait bien pu vaincre les Romains.

Pardonnez-moi, mon cher patron, cette digression , à laquelle je me livrais, en faisant halte sur le col du Bon-Homme, et que j'eus bientôt oubliée , en contemplant l'admirable spectacle qui s'y découvre. Le soleil éclairait alors toutes les sommités , et le ciel , absolument purgé de nuages , était d'un bleu foncé , sur lequel se prononçaient , avec une admirable netteté , les contours les plus

déliés , les traits les plus déliés des montagnes gigantesques qui s'offraient de tous côtés à mes regards. Au-dessous de moi , dans les vallées que je venais de quitter , d'énormes amas de vapeurs s'y trouvaient encore entassés par la puissante action du soleil ; et j'admirais , comment au-dessus de ce plafond mobile et sombre qui couvrait la plaine , je pouvais jouir d'un ciel si pur , d'une clarté si brillante et d'une scène si magnifique. J'avais en face de moi , et précisément à ma hauteur , cette superbe aiguille de Varens , que , la veille encore , je contemplais de sa base même , avec tant d'étonnement ; et maintenant , aussi élevé qu'elle , j'étais bien plus surpris encore , de dominer comme elle , et les nuées et les monts qu'elle excédait de toute sa tête. Mais la vue qui se découvrait de l'autre côté du col , n'attirait pas

moins mon attention ; à mes pieds s'ouvraient des abîmes sans fond , masqués çà et là par des monceaux de nuages ; et à ma hauteur , et jusqu'aux extrémités de l'horizon , des files de rochers s'élançaient , noircies par le tems , du sein de cet océan de vapeurs. Au milieu de ces objets imposans , une simple croix de bois , qui sert de limite entre le Faucigny et la Tarentaise , invite à des contemplations plus hautes. Ici , dans l'isolement où l'homme se trouve de toute créature vivante , tout ce qui lui rappelle la présence et l'œuvre de son semblable , émeut profondément son âme ; mais combien plus touchante encore lui apparaît l'image de la Divinité , manifestée à des traits si simples au sein de cette nature si imposante ; et combien plus auguste est l'idée du Sauveur , à ces hauteurs sublimes , où tout s'abaisse devant

l'homme , excepté le firmament qui le couvre , et la pensée qui l'en rapproche !

Il faut encore gravir pendant une heure pour atteindre une seconde croix , plantée au point le plus élevé du passage du Bon-Homme. Mais aux trois quarts du chemin , je me détournai sur la gauche , pour prendre une route plus directe. Durant toute cette traversée du Bon-Homme , sur des débris de montagnes primitives , j'eus constamment le précipice à mes côtés ou sous mes pieds ; je franchis plusieurs ravins comblés par une neige qui y séjourne toute l'année ; je n'y vis de créatures vivantes , que le choucas à pieds rouges et l'ortolan de neige ; des plantes , encore bien rares , et parmi elles , la violette , égarée dans ce domaine de l'hiver , et qui seule y offre , au fort de l'été , l'image d'un printemps de quelques

heures. Tout le reste n'est que pierres ou frimas. Pas un brin d'herbe, pas la moindre apparence de verdure; partout les effroyables traces d'une désolation qui pénètre l'âme par tous les sens. Les animaux mêmes, que l'homme y conduit à sa suite, n'en paraissent pas moins affectés. J'entendais mon mulet, qui se traînait loin derrière moi, gémir profondément, s'abattre à chaque pas, et s'arrêter tout haletant; et les efforts de sa marche pénible n'arrivaient à mon oreille, que par le bruit répété des coups dont il fatiguait les rochers.

J'ai dit qu'aux trois quarts du chemin, je me détournai sur la gauche, pour prendre une route plus directe. C'est ce qu'on nomme le passage des Fours, passage jusqu'ici peu fréquenté, qui n'a été connu de M. de Saussure, que dans ses derniers voyages, en 1781, et qui n'a encore été décrit en détail par aucun voyageur.

Du moment qu'on a quitté la traverse du Bon-Homme, on recommence à gravir par une pente excessivement raide, mais qui n'est pas très-fatigante, attendu qu'on a toujours les pieds dans la neige. Le ravin que l'on remonte, en est comblé jusqu'à une profondeur considérable; et cette neige, entassée et durcie par les siècles, offre partout un appui solide, alors même que la surface en est amollie par une neige recente. Cette montée dure à-peu-près trois quarts d'heure. En approchant du col, on voit sortir de la neige de gros blocs d'un grès jaunâtre qui offrent une particularité remarquable. Ce grès se partage en quadrilatères informes, séparés l'un de l'autre par des veines noires et solides, qui s'élèvent de deux ou trois poudres au-dessus de la surface de la pierre, en sorte qu'il en résulte l'apparence d'un réseau à mailles irrég-



gulières ; et ce réseau , rongé à l'extérieur par les enjures de l'air, tandis que les mailles , formées d'un suc ferrugineux , en sont demeurées saillantes , ressemble lui même à une trame immense , dont la nature , au premier âge du monde , aurait enveloppé ces montagnes , et qui maintenant , usée par le tems et percée par les orages , découvre de toutes parts leur nudité primitive.

Je m'étais peu à peu éloigné de mon guide , en examinant ces rochers singuliers , et j'étais parvenu, de bloc en bloc , jusqu'au sommet du col , où je n'avais plus , pour me diriger, que les traces profondément imprimées dans la neige , que deux voyageurs y avaient laissées la veille. Je n'éprouvais cependant aucune inquiétude. Je savais que ces voyageurs avaient eu pour guide le vieux Balmat, dit *Mont-Blanc* , le vétéran des gui-

des de Chamouny et le compagnon de Saussure ; et qui eût pu craindre de s'égarer sur de pareilles traces ? Je les suivais donc avec confiance ; mais que devins-je , lorsqu'en mettant le pied dans le dernier pas imprimé devant moi , j'aperçus , directement au-dessous de moi , un abîme d'une effroyable profondeur , d'une nudité plus affreuse encore, où aboutissait une pente rapide de neige, la quelle je n'avais plus qu'un pas à faire , pour m'y voir entraîné sans retour ? Je restai quelque tems immobile de crainte et de surprise , sans oser faire un mouvement , sans oser presque jeter un regard , ni en avant , ni en arrière , et comme cloué par le vertige à la place où le hasard m'avait conduit ; je n'ai jamais éprouvé d'une manière aussi forte le terrible pouvoir de ce noir esprit de l'abîme ; et je crois que sans le bâton qui me soutenait, j'aurais

été renversé du premier coup par son influence inattendue. Peu à peu cependant je repris mes sens ; le nuage qui couvrait mes yeux se dissipa ; je reculai de quelques pas , et dès-lors, libre d'inquiétude, je pus sonder d'un œil affermi le précipice où j'avais été si près d'être englouti. Je sentis alors je ne sais quel charme inexprimable à contempler ce noir abîme ouvert à mes côtés ; je m'y plongeais avec délices ; je ne pouvais en détacher mes regards , j'étais , au bord de ce précipice qui avait failli être mon tombeau , comme le passager rejeté par la tempête sur le rivage , et qui, faible encore et renversé sur la grève, jouit du déchaînement des vagues et de la fureur des flots qui viennent mourir à ses pieds.

Ce ne fut pas sans peine que je pus m'arracher de cette place , et rejoindre mon guide , qui me cher-

chait et m'appelait en vain sur ces hauteurs couvertes de neige. La voix humaine, absorbée par les frimas, ne trouve plus ici d'écho qui lui réponde; et la vue même se trouble parmi les glaces qui l'éblouissent. Du haut de ce passage des Fours, je jouissais cependant d'un spectacle magnifique. A mes pieds, s'ouvrait la profonde vallée du Glacier, comme un immense entonnoir creusé dans le cœur des Alpes. J'apercevais en face de moi le col de la Seigne, que j'avais encore à franchir, mais que je dominais d'une hauteur considérable; à ma gauche, les superbes aiguilles de Tré-la-Tête, du Glacier, et de Bellaval, frappées, sur leur cuirasse polie, des rayons ardents du soleil, paraissaient tout en feu, tandis que à ma droite et loin derrière moi, le sombre amphithéâtre des montagnes de la Tarentaise s'é-

tendait tout hérissé de rochers noirs et chenus. Le col des Fours est un des passages les plus élevés qui soient dans toute la chaîne des Alpes, et l'accès n'en est même pas sans dangers, lorsque la montagne est couverte de brouillards, au milieu desquels le guide le plus exercé a bien de la peine à reconnaître le seul sentier qui n'aboutisse pas à des précipices. C'est ainsi que les deux étrangers qui m'avaient précédé d'un jour, et dont les traces avaient manqué de me devenir si fatales, s'étaient égarés sur le col même qu'ils avaient atteint, sous la conduite du meilleur des guides de Chamouny. Lorsque j'arrivai le soir à Courmayeur, personne n'y avait encore eu de leurs nouvelles, bien qu'ils eussent sur moi toute une journée d'avance. Chemain faisant, je m'étais informé d'eux, auprès de tous les bergers que je

rencontrais ; mais personne ne les avait vu passer , et l'inquiétude qui m'était restée à leur sujet, me rendit plus présente l'image du danger que j'avais couru.

On descend au vallon du Glacier par une longue pente neigée , qui se termine , après une demi-heure de marche , par des amas de cailloux roulés. Ces cailloux se retrouvent jusque sur le col même des Fours , à plus de huit mille pieds au-dessus du niveau des mers. Ainsi les flots de l'Océan ont battu , à ces hauteurs prodigieuses , le pied de ces rochers du Mont-Blanc ; et il a été un tems où ces crêtes inaccessibles , qui se dressent aujourd'hui du sein des glaciers , étaient cachées sous les ondes où le Mont-Blanc lui-même n'était qu'un des îlots d'une mer immense. Quels sont donc les gouffres où se cache aujourd'hui cette profonde mer ?

Y a-t-il dans les entrailles de la terre quelque océan souterrain ? Ou bien, les eaux, autrefois épandues sur toute la face du globe , se sont-elles peu à peu évaporées par la chaleur ? Qui résoudra jamais ce grand problème, ou qui sondera ce noir abîme ?

Je mis près de deux heures à descendre au hameau du Glacier. Ce ne sont que quelques huttes , bien pauvres , bien misérables , habitées seulement durant quelques mois d'été. Le sol , quoiqu'abîmé à la base de montagnes énormes , est encore trop élevé pour produire même un arbuste ; il n'y croit qu'un peu d'herbe ; et l'homme et la nature y végètent dans une égale indigence. Un superbe glacier , qui s'élève droit au-dessus de ce hameau , et qui lui a donné son nom , est le seul ornement d'un paysage , où ce genre de magnificence n'est que trop prodigué ; et l'on ne

conçoit pas pourquoi ce nom particulier de glacier a été donné à ce hameau, dans un pays dont les glaciers couvrent presque toute la surface, et dont ils sont pour ainsi dire tout le luxe.

On commence, immédiatement au sortir du village, à gravir la montagne de la Seigne; et l'on atteint, au bout d'une heure et demie, le col qui s'appuie d'un côté sur la chaîne centrale du Mont-Blanc, de l'autre sur la première chaîne secondaire. Là, sur les confins de deux créations et de deux mondes, près de la croix qui sert de limite entre la Savoie et le Piémont, le voyageur s'arrête, ivre d'une douce émotion, au premier aspect de l'Italie. Là, mille riantes images, mille glorieux souvenirs viennent de toutes parts l'assaillir, à la seule idée de ce pays enchanteur, berceau des arts du génie et de la liberté. Mais, au sein de cette ravissante extase, quel



théâtre imposant ou quel effroyable chaos des plus grandes ruines naturelles, se développe successivement à ses regards ! L'horison immense qui se découvre est comme encombré de masses gigantesques qui se pressent, s'entassent, qui percent le ciel de mille points à la fois. Devant vous, s'enfonce à une grande profondeur, l'Allée-Blanche, où vous ne distinguez d'abord que le petit lac de Combal et l'énorme moraine du glacier de Miage, qui semblent en occuper tout le fond. Au-delà de cette moraine, vous n'apercevez de part et d'autre, que d'immenses aiguilles qui se dressent à perte de vue, et qui semblent se serrer contre le Mont-Blanc, jusqu'au Mont-Velant et jusqu'au Mont-Combin, qui resplendissent au loin sur l'azur du ciel, et toutes ces montagnes vous présentent de profil les tranches verticales des

feuillets granitiques dont elles sont composées; et vous avez ainsi sous les yeux le spectacle de l'effroyable convulsion qui redressa ces masses énormes. Du fond de la vallée, s'élancent tout près de vous deux de ces pyramides à la cime la plus aiguë qui se puisse imaginer; et partout, entre les flancs de ces montagnes, s'étendent, des épaules du Mont-Blanc jusqu'au niveau de l'Allée-Blanche, des glaciers qui semblent toujours près de l'engloutir. Sur le col même, où quelques brins d'herbe et de mousse se cachent sous d'innombrables plaques de neige, vous n'avez que l'image d'une nature défaillante. Voilà donc quels objets s'offrent à vous sur le seuil de l'Italie! C'est un théâtre de destruction, où la nature ne paraît encore imposante, que sous les traits de la vétusté et par les monumens de son premier âge, comme

dans l'Italie elle-même ; l'homme ne se montre plus grand qu'au milieu des décombres de ses tombeaux et de ses temples ; c'est en marchant sur les ruines d'un monde primitif, qu'on se prépare à marcher sur celles d'une civilisation antique ; et du premier pas qu'il fait dans la vieille patrie des Scipions , le voyageur , debout sur les débris des Alpes , croit déjà fouler la cendre des héros.

Je ne m'arrêtai sur l'arête qui forme le col de la Seigne , que le tems nécessaire pour prendre une idée juste et pour conserver une image fidèle du magnifique spectacle dont on jouit à cette hauteur ; car le froid qui y règne, et le vent impetueux qui, rasant le sol , agite jusqu'à l'humble brin d'herbe qui s'y attache , ne permettraient pas d'y faire une longue station. Je commençai à descendre dans l'Allée-Blanche, où la terre, toute

mouchetée d'innombrables plaques de neige , justifie bien ici le nom qu'elle porte. A mesure que je m'enfonçais dans la vallée , je voyais se redresser de plus en plus les énormes pyramides qui flanquent le Mont-Blanc, et le superbe glacier de l'Allée-Blanche développer sa masse prodigieuse. Je n'oublierai jamais la sensation que j'éprouvai , lorsque , parvenu au pied de ce glacier , sur un énorme tas de débris qui doit avoir fait jadis partie de sa moraine , je m'arrêtai à le contempler dans toute son étendue. Je n'avais vu nulle part encore un aussi épouvantable amas de glace. Il est formé par la réunion de trois courans qui versent leurs flots dans le même bassin ; et , tandis que le soleil , déjà penché vers son déclin , embrasait de ses rayons l'ardente cime du glacier , les étages inférieurs, obscurcis de l'ombre des monts , m'en

apparaissaient à demi voilés par le crépuscule. La magie de ce contraste, jointe à l'immensité de ce spectacle, était telle, que je ne pus long-tems en soutenir la vue. J'étais ébloui, et comme étourdi tout à la fois de l'éclat et de la grandeur des objets. La tête me tournait, comme si j'étais au bord d'un abîme; et j'eus besoin de reprendre ma course, pour perdre cette impression qui devenait pénible, à force d'être vive et pénétrante.

On passe bientôt auprès de quelques pauvres chalets, dont on a besoin pareillement de détourner sa vue, pour ne pas mêler le spectacle des misères humaines à celui de cette nature si grande, si imposante. La vallée, où l'on chemine, se termine par un petit lac, à l'extrémité duquel on n'aperçoit d'abord aucune issue. Ses eaux immobiles, et d'un verd noirâtre, teintes

en quelque sorte des objets lugubres qui l'environnent, ne sont encadrées que de rochers tombés de la cime des monts, et de mélèzes, encore faibles et rachitiques, qui luttent de loin en loin contre l'âpreté du sol et la rigueur du climat. J'atteignis au bout d'une demi-heure le bord de ce lac mélancolique, qu'on nomme le lac de Combal. L'étroit sentier que je suivais sur sa rive droite, et qui s'élève et s'abaisse à chaque pas sur les débris dont elle est encombrée, aboutit à des amas de pierre, dont la disposition plus régulière indique que ce sont ici des restes de fortifications. Une digue et des écluses, pratiquées en cet endroit, montrent en effet qu'on a voulu fermer de ce côté l'accès du Piémont, au moyen même de ces eaux et de ces rochers accumulés d'abord par la nature. Cette digue et ces écluses sont encore en bon état; mais les-

fortifications sont détruites. Les fureurs de la guerre, en s'étendant jusque dans cette enceinte de glaciers, sont venues servir d'auxiliaires à celles des éléments; et l'homme, partout si habile à se détruire, a paru se surpasser ici, en se combattant avec les armes de la nature.

Quand on a traversé, sur un petit pont de bois, le torrent qui sort par une écluse du lac de Combal, on se trouve sur la rive gauche de ce torrent, et l'on suit un sentier, ou plutôt une rampe taillée en gradins irréguliers dans un énorme massif formé de quartiers de roc et de terres éboulées, parmi lesquels on distingue avec étonnement de gros glaçons. Ce massif, ou pour mieux dire, cette montagne, n'est autre chose en effet que la moraine du glacier de Miage, qui verse ses flots des deux côtés de la chaîne du Mont-Blanc. Mais c'est sur-

tout de ce côté qu'il chasse, au-devant de ses torrens de glace, une masse si prodigieuse de débris, qu'il semble que l'on marche ici sur les ruines d'un monde. Je mis plus d'une heure à traverser cet effroyable amas de décombres, à travers lesquelles le torrent lui-même a peine à se frayer un passage; quelquefois, la barrière que lui opposent ces rochers, est si forte, qu'il se rejette avec une violence inexprimable contre la montagne voisine, dont les pans incessamment minés, ou battus par ses vagues, ajoutent, en tombant, un nouvel obstacle à sa marche, un nouvel aliment à sa fureur. Je n'ai rien vu encore de si sauvage, que cette partie de la route, où les arbres, les rochers, bouleversés et confondus, offrent véritablement l'image du chaos, où les débris de montagnes ont formé une montagne toute entière, et où il semble que le voyageur, porté



de rochers en rochers dans le lit du torrent qui les entraîne, sente rouler sous ses pieds les membres épars et fracassés du Mont-Blanc.

Descendu de cette moraine, on entre enfin dans une vallée riante, où d'agréables pâturages réjouissent inopinément la vue, fatiguée de tant d'images accablantes. On laisse à gauche le torrent qui s'éloigne en grondant, et l'on s'élève insensiblement sur la croupe d'une montagne boisée, où l'on ne chemine plus qu'à l'ombre des plus beaux mélèzes et des plus magnifiques sapins qui soient au monde. L'on aimerait, au sortir de ce désert sauvage, à prolonger sa route sous ce délicieux ombrage, où le souvenir des fatigues du voyage n'est plus sensible, que comme le mugissement lointain du torrent; et il semble que la nature, en se reposant ici dans une paix si profonde, au milieu d'objets si agréa-

bles , invite l'homme à s'y recueillir à son exemple. Cependant d'éclatantes lueurs qui dardent par intervalles à travers le feuillage clair des sapins , tiennent incessamment votre vue attachée sur le foyer d'où part cette lumière extraordinaire, et dans un endroit où la forêt s'entr'ouvre comme à dessein, vous apercevez un énorme glacier, qui descend de la cime même du Mont-Blanc. C'est le glacier de la Brenva, plus vaste encore, s'il est possible, que ceux dont vous venez de côtoyer les rivages. Les énormes quartiers de glace qui , dans sa partie supérieure, se pressent, s'entre-choquent, se culbutent avec une sorte de fureur, lui donnent à sa naissance un aspect terrible, qui étonne et confond encore après tant de scènes d'horreur. Mais à mesure que ses flots s'étendent, et que son lit se creuse, son cours devient aussi plus régulier

et plus paisible , et il semble qu'arrivé à la base même du Mont-Blanc, la profondeur de sa chute en amortit la violence.

De tous les glaciers des Hautes-Alpes, c'est peut-être celui qui offre en effet le plus de mouvement dans son cours. Il n'y a pas bien long-tems qu'il existait au pied de ce glacier une paroisse et une église appelées Saint-Jean de Perthus, dans les anciennes chartres du pays. M. de Saussure y vit encore , adossés contre sa moraine, quelques cabanes de pâtres et quelques champs couverts de blé; et il s'étonna que le même soleil qui dorait ici des moissons superbes, ne pût fondre les glaces qui les touchaient. Mais la paroisse, l'église, les cabanes, les moissons, tout a été depuis englouti dans le sein du glacier, qui bientôt trop resserré dans ses gorges profondes, et débordant de toutes parts ses rives escarpées, vint élever,

sur le sentier même qui le côtoie, et que je suivais, à une hauteur de plus de deux cents pieds, une chapelle bâtie en ce lieu pour l'arrêter dans sa marche. J'ai vu cette chapelle rebâtie à quelques pieds au-dessus de ce sentier, trop faible digue opposée à un nouvel envahissement; et maintenant ce glacier, rentré dans ses anciennes limites, a laissé à sec, comme après une vaste inondation, tout l'espace qu'il avait englouti; et du haut du sentier, naguère battu de ses vagues, j'ai pu contempler, dans cet espace maintenant abandonné, le sol encore tout couvert de ses débris, et la terre encore toute bouleversée, et comme écorchée à une grande profondeur : affreux théâtre d'une désolation qui saisit l'âme d'épouvante.

Il était tard, lorsque je sortis de la forêt, à l'issue de laquelle le vaste glacier de la Brenva se montre dans toute son étendue. L'amphitéâtre en-

tier des Alpes était déjà depuis longtemps voilé par le crépuscule, quand je vis le dernier rayon du soleil s'éteindre sur la dernière sommité du Mont-Blanc; et dans l'obscurité profonde qui succédait tout-à-coup à cette vive clarté, l'immense glacier me semblait emprunter de son aspect livide un caractère plus imposant. Debout, sur le bord du gouffre, où ses énormes flots reposent maintenant comme enchaînés par une puissance surnaturelle, je pouvais encore, à la faible lueur de ses glaçons, en remonter le cours depuis sa base, qui s'enfonçait sous mes pieds, jusqu'à cette cime du Mont-Blanc, tout-à-l'heure si resplendissante, qui déjà se confondait avec le ciel. Ce ne fut que lorsque la nuit, épaississant tous ses voiles sur le glacier, l'eût enfin couvert d'une ombre impénétrable, que je pus m'arracher à cette contemplation, et m'acheminer vers Courmayeur, où je n'arrivai,

après plus d'une heure de marche ,  
qu'au milieu des plus profondes ténèbres.

Je ne puis donc, mon cher patron, vous donner aucun détail sur cette dernière partie de mon voyage. A peu de distance du glacier de la Brenva, la route change brusquement de direction, et l'on entre dans une vallée qui coupe presque à angle droit celle que l'on a suivie jusqu'ici. Cette vallée nouvelle, qui s'ouvre directement en face du Mont-Blanc, semblerait avoir été pratiquée à dessein, pour que le roi des monts pût se montrer d'ici dans toute sa majesté. Mais je ne vous donne cette idée que pour ce qu'elle vaut. Notre plus grande erreur est sans doute de prêter nos conceptions à la nature, et nous n'en sommes jamais plus loin, que lorsque nous croyons nous en rapprocher.

Me voici enfin dans le premier village de l'Italie, et je m'en aperçois,

en ce que tout est déjà changé autour de moi, mœurs, habitudes, langage, genre de vie, habitations. J'entends retentir à mes oreilles une langue sonore et accentuée; je vois les murs et les plafonds décorés d'élégants arabesques, et l'on m'appelle monseigneur. Ce n'est pas là, j'en conviens, la langue du Tasse; ce ne sont pas là les fresques de Raphaël; et il n'y a rien de romain à Courmayeur, non plus qu'à Rome même. Mais ces arts de l'Italie ont encore, sous cette forme grossière, je ne sais quel charme qui me touche; je savoure avec délices les premiers accens de cette langue harmonieuse; et je ne puis voir sans intérêt ce peuple, même courbé sous ses maîtres et rampant devant l'étranger, en qui le contraste de ses manières serviles semble relever encore les anciens souvenirs de sa liberté et de sa gloire.

Je suis, etc.

## LETTRE XX.

AU MÊME.

Hospice du Grand Saint-Bernard, août.

*Coup-d'œil sur le Grand Saint-Bernard. Le couvent. La maison des pèlerins. Besoins et ressources de l'hospice. La vie des religieux. Le père Lamon, ancien prieur.*

Je ne sais si , dans le chaos des impressions que j'ai éprouvées et des lieux que j'ai parcourus , je pourrai retrouver les forces dont j'aurais besoin pour les décrire ; je ne sais si je pourrai me retrouver moi-même. J'ai marché tout le jour, dans l'une des contrées les plus âpres du globe. J'ai traversé deux des cols les plus élevés des Alpes, sur le dernier desquels, couvert d'éternels frimas, j'ai



été assailli d'un violent orage. Je viens d'arriver à l'hospice , harassé de fatigue, transi de froid, et percé jusqu'aux os ; mais je me sens déjà si bien remis par les soins d'une hospitalité, la plus douce , la plus généreuse qui soit au monde , que je suis presque tenté d'oublier l'état auquel je la dois. On a pourvu à tous mes besoins, de manière à ne m'en plus laisser d'autre à satisfaire, que ma reconnaissance ; et je perdrais , dans cet asile , jusqu'au sentiment des fatigues que j'y apporte, si je ne craignais de perdre en même tems celui des bienfaits que j'y reçois. Souffrez donc, mon cher patron, que je m'acquitte d'abord de ce que jè dois à mes hôtes ; il est juste que l'humanité ait ici mon premier hommage, la nature aura demain son tour.

Il faut être arrivé au Grand Saint-Bernard, par la route qui m'y a con-

duit, laquelle n'est ni celle du Vallais, ni celle de l'Italie, et surtout par le tems qu'il fait et dans l'état où je me trouve, pour apprécier ce qu'est au terme d'une longue et pénible course, un asile tel que celui-là. Lorsqu'après plus de douze heures d'une marche laborieuse, battu par les vents et l'orage, exténué de froid et de lassitude, le voyageur, parvenu au plus haut point du passage, aperçoit inopinément cet hospice si désiré, et lorsqu'au bout de quelques pas, et par un dernier effort, touchant enfin le seuil d'une habitation humaine, il se voit sous un toit impénétrable, entre quatre bonnes murailles, accueilli par des hommes qui le servent, qui le préviennent, qui ne lui laissent ni la peine d'attendre, ni celle de demander, comment, dans la première effusion d'un cœur pénétré, ne bénirait-il pas la religion qui fonda cet

asile, la piété qui l'habite et la charité qui le conserve ?

J'arrivais à l'hospice dans l'état que je viens de dire, et pire encore que je ne saurais l'exprimer. Par une circonstance fâcheuse, que je vous raconterai une autre fois, j'étais privé de mon bagage, je n'avais pas avec moi de quoi changer, et je n'espérais pas avoir d'autre ressource, que celle du foyer commun, pour sécher mes vêtements. Mais à peine entré dans l'hospice, je me suis vu conduit dans une chambre à cheminée, la seule, à la vérité, qui soit dans toute la maison. J'ai trouvé une garde-robe tout entière à mon usage, et j'ai pu, devant un feu brillant dont la vue seule récréait mes sens, changer de linge et d'habits. Je ne serais pas sûr que vous puissiez me reconnaître dans mon nouvel équipage; vous auriez peut-être peine à retrouver votre ami sous le

costume de vicaire savoyard ; mais enfin tel que je suis, réchauffé, vêtu, reposé, j'ai pris place, avec un appétit démesuré, même pour ce pays, à une table abondante, même pour le nôtre. Les légumes et les fruits délicats, et le généreux vin d'Espagne, n'y étaient point épargnés ; et c'est dans l'habitation la plus haute qui soit sur tout l'ancien continent ; c'est au-dessus de la limite des neiges éternelles et dans une enceinte de glaciers ; c'est dans un lieu où toute végétation a cessé, où la mousse même a disparu, où rien ne croît que les torrens, où rien ne se meut que les avalanches ; c'est enfin dans un désert glacé, stérile, inabordable, que vous trouvez ce luxe de nos tables et ces délices de nos villes, avec ces soins, qui en doubleraient le prix par tout pays ; et ce sont ici des prêtres qui vous accueillent et qui vous servent ;

des prêtres, jeunes et vieux, robustes et infirmes, mais tous également ardens et infatigables , quand il s'agit d'arracher des hommes au danger ou de s'y précipiter eux-mêmes; des prêtres doux, humbles, compatissans, et de leur main, consacrée à Dieu, ne touchant ici, au lieu de la crosse et de l'encensoir, que le besoin, l'indigence et le malheur.

J'avais une lettre pour le prieur du Saint-Bernard , et j'y apportais un nom qui n'y était pas inconnu. Mais je ne dus l'accueil que j'y reçus, qu'à l'état même où je m'y présentais, qu'à ma qualité d'étranger, qu'à mon titre de voyageur. Je n'ai voulu montrer , et l'on n'a pu voir en moi , qu'un homme qui venait chercher un asile; cela suffisait et pour eux et pour moi. Si je me nomme , ce ne sera qu'en partant, et pour donner à mes remerciemens le seul prix que

je puisse y mettre. Jusque là, je veux rester inconnu, de ces bons pères, je veux jouir complètement de l'hospitalité qu'ils m'accordent, en leur en laissant tout le mérite; je veux être servi par eux, comme un homme ignoré d'eux. Ainsi, j'aurai éprouvé, par mon propre exemple, combien l'hospitalité du Saint-Bernard, la plus nécessaire peut-être qu'il y ait sur le globe, est en même tems généreuse et désintéressée. Car, en quelque saison et par quelque tems qu'on y aborde, on n'y arrive jamais autrement que transi de froid, épuisé de fatigue; et qui que ce soit qui s'y présente, riche ou pauvre, voyageur de tout pays et de toute croyance, s'y voit accueilli, nourri, réchauffé, par les mêmes mains; avec les mêmes soins; et les religieux, en secourant l'homme qui souffre, ne regardent ici que l'homme même. Ailleurs, le zèle

fait souvent payer les consolations qu'il prodigue, et jusqu'à la pitié qu'il éprouve ; mais ici, le bienfait, dégagé du salaire, l'est presque de la reconnaissance. Ailleurs encore, la religion prélève au moins son tribut sur les cœurs qu'elle sonde et sur les consciences qu'elle interroge ; mais ici ; généreuse , autant que compatissante elle ne sonde que le besoin, et n'interroge que la douleur.

Les bâtimens du Sanint-Bernard peuvent contenir à la fois quatre ou cinq cents personnes. L'édifice principal, qui renferme, outre l'église et le logement des chanoines, un assez grand nombre d'appartemens à un ou à plusieurs lits, très-proprement meublés , et pourvus de toutes les commodités nécessaires , est séparé , par la route, d'un second bâtiment, construit sur le même plan , à peu de distance, et réservé exclusivement

pour les pèlerins et pour les femmes. On compte dans l'un et dans l'autre, jusqu'à cent vingt lits dont on peut disposer, et dans les cas d'affluence extraordinaire, tels que les grands jours de fête, où des foules de pèlerins se rendent au Saint-Bernard de tous les pays voisins, les corridors servent de supplément aux chambres et l'hospice entier n'est plus qu'un vaste dortoir exactement rempli, la veille du saint jour, autant que la chapelle peut l'être le jour même. C'est précisément ce qui a lieu actuellement. Demain, les religieux se préparent à célébrer la fête de Saint-Augustin, patron de leur ordre, et aujourd'hui, la multitude des hôtes Vallaisans, Piémontais et Savoyards, est telle, qu'à l'heure où j'écris, il n'y a presque pas une place dans la maison qui ne soit occupée par un lit. Grâce à cette pieuse solennité, j'ai



eu ce soir l'avantage de trouver ici réunis tous le religieux du Saint-Bernard , ayant à leur tête leur prévôt qui réside habituellement à Martigny. J'aurai demain le spectacle d'une messe , à grand appareil, célébrée dans le lieu de la terre, de tous ceux qu'habitent les hommes, le plus rapproché sans doute qui soit du ciel; j'entendrais à cette hauteur sublime, les sublimes concerts de la religion; et sans doute que nulle part des chants plus purs et de plus innocentes prières n'auraient moins d'espace à parcourir, pour s'élever jusqu'au Dieu qui les inspire.

Le sol, aux environs de l'hospice, ne produit absolument rien, ou plutôt il y manque jusqu'au sol même. Ce n'est partout qu'un roc nu, décharné, où pas un brin d'herbe et de mousse ne peut parvenir à se fixer. Le lac voisin ne renferme de même, dans ses profondeurs glacées,

aucun être vivant ; et quelque part qu'on jette ici les yeux , hors de l'hospice , on ne voit que l'image de la stérilité , de la désolation et de la mort. Cependant, il faut nourrir , en tout tems , toutes les personnes qui se présentent. Le nombre des pèlerins , des voyageurs , des passagers de toute espèce , des pauvres même , qui , lorsqu'ils n'ont plus un morceau de pain à la maison , viennent le chercher à l'hospice , s'élève annuellement à dix mille. Il a été même un tems , où des armées traversaient la montagne en sens contraire , où l'hospice des pauvres recevait une garnison de gens de guerre , où cent cinquante mille soldats , affamés de gloire et de besoin , passaient le Saint-Bernard , qu'ils repassaient bientôt blessés et mourans ; et pour suffire à tant de besoins journaliers ou imprévus, l'hos-

pice , obligé de tirer de plusieurs lieues de loin , toutes les provisions , et jusqu'au bois de chauffage , qui s'y consomment , a toujours à lutter contre tous les obstacles. Trente chevaux gémissent , durant quatre mois , sur les plus rudes sommités des Alpes , pour y transporter des vivres et du bois pour tout le reste de l'année. Cependant , l'hospice , dépouillé peu à peu de la plus grande partie de ses possessions , et réduit à quelques domaines dans le Vallais et dans le pays de Vaud , n'a plus guère de ressources , que dans les contributions volontaires qu'il lève en Suisse , en Savoie et en France. Il faut que , durant l'été , un de ces religieux aille au loin demander l'aumône , de la même main qui , dans l'hiver , écarte ou aplanit la neige , pour parvenir jusqu'au malheureux englouti par l'avalanche. Il

faut qu'il éprouve encore des rebuts , pour prix des bienfaits qu'il veut répandre , qu'il essuie , en intercédant pour le pauvre , les dédains du riche , et peut-être du philosophe. Souvent même, l'imposture , accréditée sous son nom , vient lui dérober le pieux tribut qui lui était destiné ; et dans cet hospice du Saint-Bernard , la religion , sans cesse aux prises avec la nature , a sans cesse à se défendre contre tous les vices des hommes , en soulageant toutes leurs misères.

L'hiver est sans doute la saison où les forces et le courage des religieux sont mis aux plus rudes épreuves , si toutefois l'on peut dire que l'hiver soit une saison , là où il dure presque toute l'année ; là où , pendant ce qu'on appelle l'été , le thermomètre s'élève rarement au-dessus de zéro , même dans le mois

d'août, là enfin où il gèle presque tous les jours, même durant la canicule. Mais c'est surtout pendant les huit mois où l'hiver déploie ici toutes ses rigueurs, lorsque la montagne, incessamment ébranlée par de furieux coups de vent, et comme engloutie elle-même sous les frimas, semble à chaque instant se dérober sous les pas des religieux, c'est alors que leur zèle redouble avec tous les fléaux qui l'exercent. Chaque jour, assistés des domestiques du couvent, ils parcourent la montagne, sur ses deux pentes opposées, cherchant partout le voyageur assailli par la tourmente, ou égaré dans la neige, ou déjà perclus par le froid; et guidés, dans cette espèce de missions de la charité, par l'instinct de chiens dressés non seulement à éventer un homme à une distance considérable, mais encore à le ra-

mener dans sa route , à l'aider dans sa marche , en le tirant par ses habits , à ranimer même ses esprits , en lui montrant de petites bouteilles d'eau-de-vie qu'ils portent suspendues à leur cou pour cet usage. Lorsque le malheureux , privé de connaissance et de sentiment , n'a déjà plus la force de se mouvoir , ils le transportent tous ensemble à l'hospice , et c'est à qui , des religieux , de leurs domestiques , et de cette autre classe de leurs serviteurs , portera sa part de ce précieux fardeau. S'il respire encore , les secours qu'on lui prodigue l'ont bientôt rendu à l'existence ; si , pour prévenir les progrès du froid , et pour sauver sa vie aux dépens d'un membre , il faut risquer une opération , leur main charitable ne craint pas de s'armer du fer ; et si tous leurs efforts sont inutiles , si l'infortuné

expire entre leurs bras , il ne meurt pas du moins sans prières , et ses restes trouvent encore ici une sépulture chrétienne. Telle est la vie des religieux du Saint-Bernard ; et quel est l'homme mondain et frivole , qui n'admirerait pas des moines , de s'enterrer tout vivans dans les neiges , pour y recueillir , pour y sauver , ou pour y ensevelir d'autres hommes ? Et quel est même le philosophe , qui ne pardonnerait pas à des prêtres , d'aller ainsi en quête des malheureux ? Admirable institution , où il semble que la religion élève presque à sa hauteur tout ce qu'elle emploie à ses desseins , où l'instinct des bêtes s'approche presque de l'humanité , et où la charité des hommes ressemble presque à la Providence !

Mais, quoi qu'il fasse , l'homme ; même inspiré et soutenu par Dieu ,

ne saurait vaincre entièrement la nature. La vie que mènent ces religieux, sous ce ciel de fer, dans ce climat affreux, les épuise malgré tout le zèle qui les anime; et le Saint-Bernard dévore en peu d'années ses habitans. Quelques-uns, dont la constitution, plus robuste en quelque sorte que la sienne, a pu triompher d'abord de toutes ses influences, finissent, il est vrai, par s'y acclimater, au point qu'endurcis pour ainsi dire par l'hiver, et comme retrempés au sein des Alpes, on les voit, après une vie exempte de repos, atteindre une vieillesse exempte d'infirmités. Il se trouve en ce moment parmi eux un moine qui a passé plus de quarante ans dans cette solitude ou au Simplon, dont la verte et vigoureuse vieillesse ne songe nullement à la retraite et qui, sous ses épais cheveux blancs, brave encore toutes les neiges du



Saint-Bernard. Mais le plus grand nombre, affaibli et usé avant l'âge, est bientôt obligé de se réfugier dans un climat moins rigoureux et dans des emplois moins pénibles. Ils trouvent alors, dans les cures du Bas-Vallais, la récompense de leurs anciens travaux, en même tems qu'un exercice à de nouvelles vertus. D'autres voyagent pour les besoins de leur couvent, et vont quêter dans les pays voisins; en sorte qu'il n'est jamais un seul instant de ces moines qui reste oisif, ni un seul instant de leur vie, qui ne soit consacré à la charité. C'est dans cette dernière classe que se trouve actuellement le père Lamon, à qui j'étais recommandé. Il a été prieur, c'est-à-dire, qu'il a possédé la seconde dignité de son ordre, pendant qu'il a eu toutes les forces nécessaires pour en remplir tous les devoirs. Mais comme sa santé, épuisée au sein mê-

me de la jeunesse , ne lui permet plus de partager ici les travaux de ses frères , il vient de redescendre dans le dernier emploi de sa maison, celui de quêteur; et je l'ai vu, bien moins affligé d'abdiquer ses honneurs, que ses services. Mon cher patron , est-ce à la philosophie qu'il faut demander de pareilles vertus? et croyez-vous que cette philanthropie mondaine , qui fait tant de bruit dans les gazettes, et dont le plus sublime effort est de souscrire pour une œuvre de bienfaisance , ou bien cette charité séditionneuse , dont les tributs sont presque des menaces , dont les actes sont presque des complots, et qui ne sème l'aumône que pour récolter la révolte, vaille la généreuse et compatissante charité du Saint-Bernard?

Mais, tandis que je me livre au besoin d'épancher mon cœur, la nuit

s'avance, et mon foyer a déjà dévoré une charge de bois considérable. Je m'accuserais de consumer plus longtemps, dans un vain amusement, ce bois si rare, amené de si loin et à si grands frais, dont les religieux se privent pour eux-mêmes, et qu'ils réservent tout entier pour les besoins des malheureux. Épargnons, à leur exemple, ce trésor du pauvre, et bénissons encore une fois, dans le repos que je vais goûter, l'asile où je le trouve, le toit qui le protège et les mains qui le procurent!

Je suis, etc.

## LETTRE XXI.

AU MÊME.

Hospice du Grand Saint-Bernard , août.

*Continuation du même sujet. Les environs de l'hospice. Voie romaine; antiquités ; inscriptions et médailles. Institution du couvent. L'église ; le tronc pour les besoins de l'hospice. Quelques détails historiques. La chapelle des morts.*

J'ai revu ce matin , à la clarté du jour , le couvent et les environs du Saint-Bernard ; et cette vue a augmenté, s'il est possible le sentiment de ma reconnaissance pour l'hospitalité que j'y ai reçue. Rien de plus triste à l'œil , rien de plus accablant pour l'imagination , que l'aspect de ces énormes rochers , ou noircis par

le tems , ou plaqués de neiges , vieilles comme lui. Au-dessus de l'hospice, faible rempart qui semble toujours prêt à fondre sous tous les vents qui l'assaillent , le *Mont-Mort* , dont le nom, d'accord avec l'attitude mélancolique , n'est propre à inspirer que des images lugubres ; à sa base , le *Vallon des Morts* , où cesse en effet le domaine de la vie ; et plus près du couvent , la *Chapelle des Morts* , où sont déposés les corps de ceux qui périssent de froid au Saint-Bernard ; enfin , dans l'étroit emplacement qui s'étend au pied des monts , un petit lac , d'un aspect plus morne encore que tous les objets que l'entourent , puisqu'il les réfléchit tous : telle est la vue que présente ce fameux passage des Alpes.

Lorsqu'après avoir gravi le long des rochers arides qui ferment , du côté de l'Italie , l'accès du Saint-Ber-

nard , le voyageur , arrivé par cette voie , se trouve tout à coup au plus haut point du passage , là où ces rochers se separent et forment une espèce de portique naturel , et que , de là , il découvre en même tems , et le lac , qui couvre la superficie du vallon , et l'hospice qui le termine , il lui semble d'abord , au terme si désiré d'une course si fatigante , que la nature n'a plus ici ni frimas , ni rigueurs. Tout ce qu'il voit , s'embellit pour lui des charmes du repos qu'il va goûter , et de l'hospitalité qui l'attend. Déjà assis en idée à une table abondante , auprès d'un feu qui pétille , il n'a plus devant les yeux que ces images agréables ; et c'est ce que j'ai éprouvé hier , en arrivant au Saint-Bernard. Mais combien ce spectacle change de face à la clarté du soleil ! Combien cette contrée si âpre , si sauvage , où rien ne vit , où

toute végétation expire; ces montagnes noires et pelées, dont l'effroyable nudité ne se couvre que de rares lambeaux de neige; ce lac, immobile et glacé, comme tout ce qui l'enferme, placé, comme un miroir de l'éternel hiver, au centre même de son domaine; combien tout ce deuil de la nature vous attriste profondément! Mais aussi, combien ces images mêmes de la désolation qui vous environne, ajoutent de prix à l'hospice qui vous reçoit!

Ce sont les Romains qui les premiers ont ouvert cette route audacieuse, et seulement à l'époque où déjà, maîtres du monde, ils n'avaient plus à dompter que la nature, au tems de César et d'Auguste. Ils fondèrent, sur ce sommet des Alpes, un temple et un hospice dédiés à Jupiter Pennin, *Dieu très-haut et très-grand*, qui devait protéger la marche des

légions. On a cru long-tems que ce nom de Pennin venait des Carthaginois , et l'on a cru y trouver une preuve du passage d'Annibal , que les savans font passer partout où ils peuvent , apparemment pour se donner le plaisir , trop rare parmi les savans , de s'égarer à la suite d'un grand homme. Cette erreur , bien ancienne , puisqu'elle est déjà réfutée par Tite-Live , n'en a été que mieux accueillie dans tous les tems ; on la retrouve dans Pline , et dans la plupart des inscriptions qui ont été déterrées au Saint-Bernard ; il semble qu'il en soit de certaines opinions comme de ces plantes parasites , qui ne vivent que des coups qu'on leur porte , et des atteintes qu'elles reçoivent. Dans ces inscriptions , dont l'hospice du Saint-Bernard possède une ample collection , le nom de Dieu , écrit le plus souvent *Pœnino* , atteste que ceux



qui lui rendaient cet hommage, lui attribuaient une origine *punique*. J'ai copié moi-même une de ces inscriptions récemment découvertes (1), où ce nom est écrit ainsi; et ce n'est pas sans doute un des traits les moins remarquables de la bizarrerie de l'esprit humain, que cette méprise des dévots, sur le nom même du Dieu qu'ils invoquaient. Du reste, toutes ces inscriptions sont des *ex-voto*, des actes de reconnaissance envers la divinité du lieu, et qui prouvent com-

(1) Voici cette inscription, tracée en lettres ponctuées, et conçue en méchants vers, où la langue et la prosodie ne sont pas plus respectées, que l'orthographe, dans le nom *Poenino*; je la reproduis fidèlement avec toutes ses fautes :

C. IVL. RVFVS POENINO. V. S. L. M.

AT TVA TEMPLA LYBENS VOTA SVSCEPTA PEREGI

ACCEPTA VT TIBI SINT NVMEN ADORO TVVM

IMPENSIS NON MAGNA QVIDEM TE LONGE PRECAMVR

MAIOREM SACVLO NOSTRVVM ANIMVM ACCIPIAS.

RAOUL-ROCH. *Tom. VI.*

13

bien , à cette époque , ce passage était réputé dangereux , même par des Romains. On a trouvé aussi un assez grand nombre de médailles romaines , des empereurs , mais aucune qui soit rare , et très-peu qui soient bien conservées. La borne , ou colonne milliaire , placée au plus haut point du passage (1) , existe encore au bourg de Saint-Pierre , à deux lieues au-dessous de l'hospice ; elle avait été érigée sous Constantin-le-Jeune. Voilà tout ce qui reste ici des Romains , de leur puissance et de leur langue ; il fallait , pour triompher de l'influence des Alpes , quelque chose de plus fort encore que le génie de Rome : il fallait celui de

(1) Elle est numérotée XXIII. Il est fait mention, dans l'itinéraire d'Antonin, pag. 351, éd. Wesseling, de la plus haute station du col, en ces termes :

l'Évangile. Il paraît qu'à aucune époque du moyen âge, cette communication de la Germanie et de la Gaule, avec l'Italie, par les Alpes Pennines, ne demeura interrompue. Il est fait mention du couvent et de l'hospice du Saint-Bernard, en divers tems, même avant le siècle où Saint-Bernard, de Menthon, qui passe pour en être le fondateur, lui donna, avec son nom, une institution nouvelle. Il est difficile de suivre l'histoire de ce couvent, à travers l'obscurité des lieux et des tems; mais ce qui est sûr, c'est que la religion s'empara de bonne heure de ce passage, comme du poste le plus avancé de la civilisation humaine. Ce qui est sûr encore, c'est que, parmi tant de lieux occupés pour le malheur des hommes, et qui changèrent si souvent de maîtres, celui-ci, où l'on ne fit jamais que du bien aux hommes,

a toujours eu les mêmes hôtes. Jamais l'ambition n'entreprit de disputer à la charité les glaces du Saint-Bernard. L'hospice du malheur est resté inébranlable , au milieu des révolutions qui ont bouleversé tous les trônes. De cette hauteur qui domine le monde , des moines , étrangers aux passions qui l'agitent , ont vu passer les armées de Charlemagne et de Napoléon , comme des avalanches qui tombent et comme des torrens qui s'écoulent ; et de tant de grandeurs qu'ils ont vu se succéder ici à la suite des conquérans , ils n'ont retenu que la cendre d'un héros : le général Desaix est enterré dans leur église.

J'ai visité cette église , qui est assez vaste , décorée avec goût , même avec magnificence , et que je trouvais remplie de peuple des pays voisins , attiré par la solennité du jour. Le luxe intérieur de ces églises de la

Suisse , qui semble s'accroître à mesure qu'elles sont plus près de l'Italie, a toujours quelque chose de nouveau et d'étrange pour nous , qui avons tant de peine à couvrir de quelques peintures la nudité de nos temples , et qui croyons avoir bien orné nos chapelles , quand nous les avons bien blanchies. Mais combien ce luxe de dorures de marbres , de tableaux , d'offrandes de toute espèce , est plus touchant encore , dans un lieu si pauvre , où l'homme a tant de peine à vivre , et où il semble que tous ses soins devraient être employés à se nourrir ! Au reste , les objets précieux dont l'église du Saint-Bernard est enrichie , n'en sont pas le seul ornement. Le service divin n'y est presque jamais interrompu. A chaque heure du jour et presque de la nuit , des voix pieuses s'y succèdent pour honorer Dieu ; c'est en priant que

les moines viennent se délasser de leurs fatigues ; c'est au pied de l'autel, qu'ils viennent renouveler leurs forces qui s'épuisent, et se retremper, pour ainsi dire, au sein de Dieu qu'ils glorifient. En aucun tems, le son des cloches et celui des cantiques ne cessent de se faire entendre au Saint-Bernard ; et c'est à ce bruit, qui retentit au loin dans l'horreur de ces déserts, que se dirigent, comme à la voix du ciel même, les malheureux qui s'y égarent.

Dans un coin de cette église, est placé le tronc où chaque voyageur, riche ou pauvre, peut déposer son offrande ; quoique averti, j'ai eu de la peine à le découvrir : il semble qu'ici la charité se cache d'une aumône, comme ailleurs elle s'en prévaut. L'homme, quel qu'il soit, qui verse ici le prix de l'hospitalité qu'il a reçue, n'a que Dieu pour témoin,

et sa conscience pour juge ; et l'on jouit ainsi , en acquittant une dette , du sentiment d'une bonne œuvre.

En face de l'hospice , et de l'autre côté du lac , tout près de l'ouverture des rochers par laquelle on arrive au Saint-Bernard , est l'endroit qu'on appelle encore le *Plan de Jupiter*. C'est un emplacement couvert de ruines naturelles , bien plutôt que de restes de constructions humaines , et dans lesquelles l'imagination , aidée des souvenirs historiques , croit retrouver quelques débris du temple et de l'hospice fondés par les Romains. On n'y remue guère les rochers sans y découvrir des médailles , des inscriptions ou de petites statues de bronze. Mais il y a encore autre chose à recueillir ici que des antiquités. Debout sur ces quartiers de roc , en face de cette habitation , la plus élevée qui soit sur le globe , près de cette route frayée

par les maîtres du monde , au bord de ce lac qui vit passer leurs armées , et qui réfléchit leur image , le philosophe peut méditer à son aise sur la vanité de toutes les grandeurs humaines. Il cherche le nom de Rome , qui n'est plus empreint que sur la poussière ; il interroge l'histoire , qui ne répond que par des fables ; il évoque en vain Annibal , Auguste , ou Constantin , noms fameux depuis si long-tems oubliés de l'écho des Alpes ; il ne retrouve même plus , à la distance de quelques années , la trace récente de Napoléon. Il n'y a que la charité qui ait su s'établir solidement sur ces rochers du Saint-Bernard ; la religion seule a su fonder ici un monument durable ; et du moins , sur ce sommet des Alpes , le tems juste une fois a respecté l'œuvre de l'humanité.

A quelques pas de l'emplacement dont j'ai parlé , un gros rocher , chargé



de deux écussons , marque la limite du territoire sarde et de la république vallaisane ; et une simple croix de bois , seul signe qui rapproche partout les hommes , est ici la seule barrière qui sépare deux empires. Debout près de cette croix , le Sarde et le Vallaisan , le sujet d'une monarchie absolue , et le citoyen d'un état libre , peuvent se donner la main , et respirant un moment le même air , s'imaginer qu'il vivent sous les mêmes lois. Mais leur condition changé , sitôt qu'ils s'écartent l'un de l'autre. Le Piémontais , en descendant en Italie , y retrouve partout , à chaque pas , des douaniers , des gendarmes et des crépins ; le Vallaisan qui remonte vers sa patrie n'y rencontre d'abord que des prêtres qui l'assistent , et des magistrats qui le protègent , et partout , que des hommes sains , robustes et libres comme lui-même.

Le Saint-Bernard n'a pas toujours été en paix, comme il l'est actuellement, avec la puissance dont il est le plus voisin. Le cabinet de Turin voulut, dans le cours du dernier siècle, s'attribuer la nomination du prévôt, en raison des nombreux domaines que le chapitre possédait dans les états de Sardaigne; et il est probable que ce qui le touchait dans cette affaire, c'était moins l'avantage d'élire un abbé, que celui de se procurer une clef des Alpes. Mais par le même motif les Suisses ne voulaient pas livrer la porte de leur pays toute ouverte à une puissance étrangère; l'expérience avait déjà montré que ce ne sont pas les monarques qui gardent le mieux l'entrée des républiques. La contestation fut portée à Rome, et jugée par une bulle de Benoît XIV, à la satisfaction des deux parties. Le Vallais obtint l'indépendance du cha-

pitre pour l'élection de son prévôt ; mais le chapitre perdit tous les biens qu'il possédait en Sardaigne ; et la cour de Turin put se consoler de succomber dans une prétention injuste, en acquérant des richesses utiles. Il n'y eut plus qu'une fontaine, la seule qui serve à l'hospice , et dont il ne puisse se passer , laquelle coule sur les frontières du Vallais et du Piémont, qui fût encore un sujet de dispute entre les deux états. La cour de Turin n'eût pas été fâchée que l'hospice et tous ceux qui l'habitent fussent privés de l'eau , uniquement parce que des moines avaient prétendu choisir eux-mêmes leur abbé ; mais cette querelle n'a pourtant pas eu de suites ; et l'on a fini par laisser la fontaine couler comme auparavant pour tout le monde.

Du reste , les princes , comme les particuliers , ont toujours révééré le

cloître du Saint-Bernard , entre tous les cloîtres du monde. Ce couvent a été inviolable et sacré , même pour la révolution française. Quand les fureurs de la guerre s'étendirent jusque sur ce sommet glacé des Alpes , les soldats ennemis qui s'y combattaient , Autrichiens et Français , n'en admirèrent que mieux le zèle des religieux , qui ne voyaient dans les deux partis , que des blessés à soigner , et dans chaque armée , que des malheureux à secourir. Plus tard on a vu l'homme , dont la main audacieuse touchait à tous les trônes de l'Europe , respecter l'asile du Saint-Bernard , et dans un des accès de son fougueux enthousiasme , ce soldat , couronné par la fortune , et qui n'était entouré que de soldats comme lui , s'incliner devant ces héros de la charité. On sait qu'il voulut un moment propager cette race de cénobites sur toutes les

sommités des Alpes , leur bâtir un palais sur le Simplon , et presque un temple sur le Mont-Cenis. Son admiration s'écoula bien vîte avec sa fortune , et ses projets ont passés avec lui. L'hospice du Simplon tombe en ruines ; celui du Mont-Cenis n'a pas même été commencé ; et les religieux du Saint-Bernard , restés pauvres dans leur antique asile , sont peut-être les seuls hommes , dans toute l'Europe , qui n'aient été ni éblouis par sa puissance , ni ébranlés de sa chute.

J'allais oublier de vous parler de la chapelle des morts. C'est un petit bâtiment , construit tout près de l'hospice , où l'on dépose les corps des voyageurs qui ont péri par le froid , ou engloutis par les avalanches. Je n'essaierai pas de décrire les sentimens qu'on éprouve , en se trouvant dans cette lugubre enceinte , en face de cadavres , rangés avec ordre , qui con-

servent tous, avec la forme humaine, leurs physionomies diverses. Comme ces tristes restes se conservent, à une pareille hauteur, exempts de toute corruption, et comme il ne se passe guère d'année, sans que ce lugubre asile ne reçoive quelques nouveaux hôtes, d'année en année les rangs se pressent, et les générations se succèdent, sans que les traits s'effacent, et sans que les individus se confondent. Chaque mort garde éternellement ici sa place et presque sa figure : chose singulière que le S.t-Bernard, le dernier des lieux où l'homme puisse vivre sur la terre, soit aussi le seul où l'homme ne puisse périr tout entier!

Je suis, etc.

## LETTRE XXII.

AU MÊME.

Grand Saint-Bernard, août

*Bourg de Courmayeur; ses eaux minérales. Description de la vallée d'Entrèves; le Géant; les Jorasses, Village détruit par les avalanches. Rencontre fâcheuse; douaniers piémontais. Chalets du Pré-de-Bar. Superbes glaciers du Mont-Dolent et de Triolet. Chasseurs de bouquetins. Le col de Fenestres. Violent orage. Descente au Grand-Saint-Bernard.*

Je dois maintenant reprendre la relation de mon voyage, de Courmayeur au Grand Saint-Bernard, par une route qui n'a encore été décrite, à ma connaissance, par aucun voya-

geur. Il n'en est fait aucune mention, ni dans le manuel de M. Ebel, ni dans l'itinéraire de M. Pictet; l'illustre Saussure, lui-même, ne l'a suivie dans aucun de ses voyages des Alpes; et j'aurai du moins le mérite, le seul que je puisse m'attribuer, de servir ici de guide à ceux qui, dans cette région toute neuve, ne craindront pas de s'aventurer sur mes traces. Quant à vous, mon cher patron, qui ne m'accompagnez qu'en idée, je ne me ferai aucun scrupule de vous arrêter quelquefois à mes côtés, dans les passages même les plus rudes, dans les positions même les plus difficiles, les pieds dans la neige ou sur des pointes de rocher; et ce ne sera peut-être pas pour vous une manière trop incommode de voyager, que de gravir les Alpes, sans sortir de Genève.

Rien ne me retenait à Courmayeur.



Situé à l'entrée d'une belle vallée, qui s'ouvre directement en face du Mont-Blanc, ce bourg n'est guère fréquenté que des personnes qui viennent jusque-là, de la cité d'Aoste, pour contempler à leur aise le géant des Alpes, ou de ceux qui viennent de passer le Bon-Homme, et de traverser l'Allée-Blanche. Rarement y séjourne-t-on, si ce n'est pour faire une excursion au Cramont, superbe montagne, de toutes parts isolée, qui se dresse du fond de la vallée de Courmayeur, et du haut de laquelle l'œil embrasse une portion considérable des Alpes Grecques, qui forment de ce côté comme la cour du Mont-Blanc, qui s'inclinent et se penchent vers lui, et lui servent de satellites. Il y a cependant une autre sorte d'étrangers qui résident à Courmayeur principalement dans cette saison; ce sont ceux qu'y attire la réputation.

de ses eaux minérales, dont les propriétés sont aussi variées, que les effets en sont salutaires. Quatre sources, qui sortent à peu de distance l'une de l'autre, offrent par leur composition et par leur température diverses, un sujet de méditation au philosophe, et, ce qui vaut bien mieux encore, un moyen de soulagement à l'humanité; et cette variété même, dans la nature des eaux, en produit une qui n'est pas non plus sans intérêt, dans la réunion de ceux qui les prennent. Aussi, pendant les deux ou trois mois de l'année que dure la saison des eaux, le bourg de Courmayeur offre-t-il, grâce à cette affluence de malades, un aspect riant et animé, et quelquefois même une société brillante qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un lieu si sauvage. De hauts personnages se rendent à ces eaux, dont la princi-

pale propriété est d'être considérablement laxatives , pour s'y refaire des fatigues ou pour s'y préparer aux ennuis de la cour. Plus d'un diplomate vient s'y retremper, pour le futur congrès, et plus d'un courtisan, pour son service d'hiver ; et il est telle saison où Courmayeur pourrait presque passer pour le faubourg de Turin, ou pour l'hôpital de la cour.

Pour moi, qui n'avais ni le temps ni le besoin de me purger, j'eus bientôt accompli l'objet qui m'attirait ici, quand, au premier rayon du jour, j'eus jeté un coup-d'œil sur la vallée de Courmayeur, sur les monts qui l'enferment, et sur le Mont-Blanc qui la domine. Cela fait, je n'avais plus qu'à partir, et je partis de très-grand matin. Par une précaution, dont j'eus tout lieu de me féliciter, je m'étais pourvu d'un second guide piémontais; le temps était superbe, et

tout me présageait la plus belle journée. La route, que je suivais sur la rive gauche de la Doire, se dirige droit en face du Mont-Blanc, mais sans qu'on puisse apercevoir le Mont-Blanc lui-même; ou du moins, sa plus haute sommité se cache le plus souvent derrière des aiguilles moins élevées qui s'interposent entre elle et le voyageur. C'est le Géant, sous la forme d'un énorme piton, qui domine toute cette colossale architecture. Pendant près de trois quarts d'heure, que j'employai à remonter, dans cette direction, la vallée de Courmayeur et le cours de la Doire, je suivis le pied d'une montagne qui semble presque écraser Courmayeur de son ombre gigantesque et massive, comme elle-même; et j'étais encore plongé dans cette espèce de crépuscule, qui déjà la masse du Mont-Blanc m'apparaissait tout embrasée par le soleil.

Ce sont ces contrastes qui donnent au tableau de Alpes , un charme , une magie qu'il est impossible de rendre par aucun moyen humain. La vapeur du matin , la clarté du jour , l'ombre de la nuit , y produisent mille effets , mille combinaisons de couleur et de lumière , qui semblent toujours nouveaux dans leur succession infinie , dans leur variété inépuisable , et qui diversifient de mille manières les formes mêmes qui se ressemblent. Ce serait n'avoir pas vu les Alpes , que de ne les avoir vues que par un beau tems , à la clarté du soleil , sans ombres , sans nuages , sans aucun de ces accidens , qui les grandissent encore en interceptant ou clachant une partie de leur taille. La nature a beau faire ; quelque gigantesques que soient les Alpes , à quelque élévation que leurs fronts atteignent , l'objet terminé , la masse réelle , la hauteur

absolue, font toujours moins d'effet à nos yeux, que l'image indéfinie à laquelle nous pouvons ajouter, par la pensée, des dimensions nouvelles. Il semble alors que l'homme s'associe à l'œuvre de la nature, en faisant son propre ouvrage, qu'il devienne créateur à son exemple. En cela, comme en toute chose, nous jouissons bien plus encore par l'imagination, que par la réalité; et le spectacle des Alpes ne m'a jamais paru plus imposant, que lorsqu'il se couvrirait de plus de voiles.

Je vous demande encore pardon, mon cher patron, de cette digression, qui m'a fait perdre de vue une partie du chemin que je parcourais, pour me livrer tout entier aux réflexions qu'il me suggérerait. Mais que voulez-vous? c'est encore moins la forme et l'aspect des lieux que j'aime à reproduire dans ces

pages, que la nature des sensations, que la succession des idées, qu'ils éveillent en moi; il me semble que je suis toujours assez fidèlement l'ordre de mon voyage, quand je suis le cours de mes idées; et c'est, si je puis dire, l'itinéraire de mon esprit que je me plais à vous adresser, plutôt que celui de ma personne. Vous ne perdez d'ailleurs à cette digression que la description du site le plus sauvage, le plus stérile, qu'il soit possible d'imaginer. Depuis que je suis sorti de la vallée de Courmayeur, pour entrer dans celle d'Entrèves, et de là, dans le Val-Ferret, qui en est le prolongement, je ne marche que sur des décombres, du sein desquelles l'œil n'aperçoit que de loin à loin quelques faibles traces d'une végétation, toujours plus chétive et plus rare, à mesure que j'avance. Quatre ou cinq gla-

ciers qui pendent du revers du Mont-Blanc, encombrant incessamment cet étroit espace de quartiers de roche détachés de sa cime ou de ses flancs ; et chaque printemps est pour cette malheureuse contrée l'époque d'un nouveau déluge de pierres , qui engloutit avec le germe de la récolte annuelle , l'espoir des récoltes futures , et jusqu'au sol qui les produit.

On traverse ainsi , durant plus d'une heure , un théâtre de dévastation , où quelques restes de clôture , quelques arrachemens de murailles , indiquent qu'il exista naguère en cet endroit des habitations humaines , des terres et des champs cultivés. C'était là en effet la partie de la vallée qui avait résisté la dernière à toutes les causes de destruction qui la travaillent. La terre s'y couvrait tous les ans d'une verdure nouvelle , sous la protection d'une



forêt de pins et de mélèzes. Tout un village y prospérait dans la simplicité des mœurs et des richesses pastorales , lorsqu'en une nuit de printemps tout fut anéanti par une fonte subite de neiges. Forêt , prairies , maisons , tout disparut en un instant sous l'épouvantable amas de rochers que ces neiges avaient déracinés en se précipitant du haut des Alpes. On ne put déterrer les restes d'aucune des créatures humaines qui avaient été ensevelies vivantes sous les débris de leurs cabanes. Bergers et troupeaux , tout fut enveloppé dans ce commun désastre , sans que la main d'un parent pût rendre à la dépouille d'un parent les derniers devoirs , sans que la main même d'un héritier pût retrouver le sol qui lui appartenait ; et l'intérêt n'échoua pas moins que la pitié , dans ses efforts pour parvenir jusqu'aux

misérables débris d'une famille et d'une propriété englouties. Quelques faibles arbrisseaux, quelques vieux mélèzes tout décrépits, végètent seuls encore parmi ces ruines. On sent, à leurs rameaux flétris, à leur tronc dépouillé, qu'ils ne peuvent ombrager en effet que des sépulcres; et il semble que la destruction qu'ils signalent, les ait déjà gagnés en partie. Encore une année peut-être, et ces derniers restes d'une végétation expirante auront eux-mêmes disparu sans retour.

Je fus tiré de ces contemplations mélancoliques, par une rencontre imprévue, dont le récit vous paraîtra sans doute aussi divertissant, qu'elle pensa me devenir fatale. Trois douaniers, les seules figures humaines, si j'ose m'exprimer ainsi en parlant de douaniers, que j'eusse aperçues de tout le jour, m'acco-

stent brusquement , et , saisissant mon mulet par la bride , m'interpellent sur le but de mon voyage. A leur mine , à leur abord , surtout dans un lieu pareil qui fait déjà partie de l'Italie , je n'aurais pas été surpris qu'ils me demandassent toute autre chose. Mais , rassuré par une question si simple en apparence , je ne fis aucune difficulté de déclarer que je me rendais au Grand Saint-Bernard , et de là , à la cité d'Aoste. Or , admirez ici , mon cher patron , la fatalité qui me poursuit ! Le guide que j'avais pris à Saint-Gervais , pour faire le tour du Mont-Blanc , ne s'était pas pourvu d'une autorisation spéciale pour le mulet qu'il emmenait avec lui. Ce n'était pas qu'il ignorât que les bêtes ne peuvent sortir des états de Sardaigne , à moins de peines très-graves et d'amendes très-fortes ; mais il

avait cru que sa profession connue de guide , et l'objet avoué de notre voyage , qui était de redescendre en Piémont par le Saint-Bernard , le dispenseraient de cette formalité ; et d'ailleurs , en sa qualité de Savoyard , il se flattait de n'être pas traité tout-à-fait en étranger dans le Piémont.

Le pauvre homme s'était trompé. Nous eûmes beau protester l'un et l'autre que notre intention n'avait pas été de soustraire un mulet au fisc , encore moins un sujet à son prince , et que nous ne quitterions un moment le territoire sarde , que pour y rentrer aussitôt ; vainement , à l'appui de ces déclarations , donne-je l'assurance que j'avais envoyé mon bagage à Aoste , preuve de l'intention où j'étais de l'y reprendre ; vainement encore , invoque-je , pour garant de ma véracité , l'ambassa-

deur de France, M. le comte de La Tour-du-Pin, qui se trouvait précisément alors à Courmayeur; je ne pus rien gagner sur mes inflexibles douaniers. Il fallut, aux yeux de gens qui ne connaissent que la contrebande, passer pour un homme qui vient de Paris faire la contrebande au pied du Mont-Blanc; je restai atteint et convaincu d'avoir entrepris le voyage du Saint-Bernard, tout exprès pour dérober un mulet et un Savoyard au roi de Sardaigne; et toutes nos protestations d'innocence et de sincérité, échouèrent à l'oreille de ces honnêtes gens comme autant de paroles inintelligibles. Il fallut enfin se résoudre à céder, descendre de mon mulet, et me séparer de mon guide savoyard, qui se désespérait de manière à me faire compassion à moi-même, et que j'étais obligé de consoler de l'em-

barras où il me jetait. Tout ce que je pus obtenir des douaniers, ce fut que, comme il me restait un énorme trajet à faire à pied, ils me laisseraient ma monture encore une lieue, et m'accompagneraient tout cet espace; et l'accord fait à cette condition, je me remis en route, entre mes deux guides et mes trois gendarmes.

Jamais peut-être voyageur ne s'était montré, dans un lieu si sauvage, avec une suite si imposante. Figurez-vous, mon cher patron, votre ami entouré de gardes, le sabre au côté, et la carabine sur l'épaule, qui l'escortent, en l'observant: dans un pareil équipage, et au milieu d'un pareil cortège, qui ne m'eût pris pour un voleur ou pour un prince? et quel homme, à ma place, eût pu se défendre, à cette pensée, d'un peu de crainte

ou d'orgueil ? Cependant , j'avais à peine fait quelques pas , que je ne songeais déjà plus à ma mésaventure. La chaîne du Mont-Blanc se développait à mes regards , sous des formes si magnifiques , sous des proportions si colossales , que ce spectacle absorbait toutes mes pensées. Je foulais le sol primitif à la base de ce mont sublime , je mesurais de l'œil , je touchais presque du doigt , les immenses pyramides qui se dressent contre ses flancs ; le Géant et les Jorasses , superbes aiguilles , qui se distinguent , entre cette foule d'aiguilles granitiques , par leur port hardi , par leur élévation prodigieuse , attiraient tous mes regards. Je ne voyais plus au sein de cette nature imposante , que la nature elle-même ; mes gardes avaient disparu de ma pensée , et presque de ma présence ; et , face à face avec le

Mont-Blanc , j'avais fini par oublier complètement qu'il y eût des douaniers au monde ; j'avais oublié le monde entier.

Nous cheminâmes ainsi jusqu'à la dernière station des chalets , qu'on appelle les *chalets du Pré-de-Bar*. Ce fut là qu'il fallut prendre définitivement congé de mon escorte , quitter mon guide et abandonner ma monture. J'essayai , tout en prenant des forces pour le chemin que j'avais à faire , d'émouvoir encore l'âme et de tenter du moins l'appétit de mes douaniers. Je leur offris une parte de mon repas , qu'ils avaient bien gagnée ; et j'eus recours à un dernier argument , qui manque rarement son effet sur des gens de cette espèce. Mais j'avais affaire à des probités si robustes , que tous mes efforts furent inutiles ; je ne pus rien gagner sur leur conscience , non



plus que sur leur estomac ; et j'eus le malheur, réservé sans doute pour moi seul , de trouver en Italie des douaniers sobres et incorruptibles. Ce fait ne vous semble-t-il pas , mon cher patron , assez important , pour mériter d'être consigné ici ? et n'admirez-vous pas avec moi la sagesse d'une administration qui élève , entre les provinces d'un même empire , entre les sujets d'un même prince , des barrières plus insurmontables que les Alpes , qui fait que des Piémontais sont dressés à la chasse des Savoyards , et que des hommes , à défaut , ou , si vous l'aimez mieux , en guise de chamois et de bouquetins à poursuivre , s'acharnent ici sur d'autres hommes ?

Du reste , j'employai le plus agréablement du monde les deux heures que je passai sur l'emplacement des chalets du Pré-de-Bar. Ce lieu

est à plus de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, selon l'observation de Saussure. C'est le dernier endroit où l'homme cesse de se montrer avec la végétation, si toutefois on peut dire qu'il s'y montre encore. Les chalets, à peine élevés à la hauteur du bétail, et à moitié remplis de l'ordure qu'ils y déposent, sont les plus malpropres, les plus enfumés que j'aie encore vus dans les Hautes-Alpes; et pourtant ce ne sont pas encore là les demeures les plus incommodes des bergers qui les habitent. On rencontre un peu plus haut dans la montagne des tanières creusées de la forme et de la grandeur de leur corps, espèces de cercueils où ces pauvres gens s'enterrent pour ainsi dire tout vivans, où ils se tiennent blottis et couchés sur le ventre, quand ils sont surpris par quelque violent ora-

ge , et d'où ils surveillent encore leurs troupeaux , à travers l'étroite ouverture qui leur sert à respirer. Telle est ici la condition de ces bergers ; et puis , sensibles amans de la nature , qui ne l'avez jamais vue que dans Gessner , ou qui ne la revoyez encore qu'à l'opéra , extasiez-vous sur les charmes de la vie pastorale ; transportez le bonheur dans une idylle , et la volupté dans un chalet ; cherchez enfin une Claudine au Montanvert , et une Julie à Clarens. Mais épargnez-vous les frais du voyage , et pour trouver tout cela dans les Alpes , ne sortez pas de Paris.

Il faut presque se faire violence pour admirer encore la nature , en présence de ces créatures si misérables et de ces huttes si affreuses ; et cependant , nulle part peut-être , le spectacle qu'elle offre ici , ne se

produit sous des formes si imposantes. Un superbe glacier, celui du Mont-Dolent, descend à vos côtés d'une des sommités du Mont-Blanc. Vous n'êtes séparé que de quelques toises de la gorge que ce glacier remplit tout entière ; vous n'êtes élevé que de quelques pieds au-dessus de la surface de ses énormes vagues, ici arrondies et onduleuses, là, dressées en pyramides et taillées en obélisques. De la hauteur du Pré-de-Bar, vous embrassez la totalité de son cours, depuis son plateau supérieur, espèce de cirque entouré de grands feuillets de granit, jusqu'à sa chute dans la vallée, où il s'élargit de nouveau, et s'ouvre et s'étend en forme d'éventail. De cette même hauteur, votre vue se fixe avec un égal intérêt sur un autre glacier, aussi vaste, aussi profond, appelé le glacier du Triolet, qu'une

énorme montagne, nommée le Mont-Ru, sépare du précédent. Ces deux glaciers, qui se touchent et se confondent presque à leur base, dans la vallée où ils aboutissent, se rejoignent aussi à leur extrémité supérieure, sur les épaules mêmes du Mont-Blanc, et de là, ils redescendent encore, dans une direction opposée, sous le nom commun de Glacier du Tour; en sorte qu'ils ceignent la montagne entière d'une immense écharpe de glace.

Le Mont-Ru mérite aussi par lui-même une attention particulière. C'est une énorme pyramide de granit, découpée du haut en bas en tranches épaisses, qui, relevées presque verticalement, ressemblent aux feuillets d'un livre qu'on tient debout à demi ouvert. Quelques-uns de ces feuillets, détachés de ceux qui les suivent, poussent dans l'air des

dents aiguës et tranchantes ; d'autres , dont l'adhérence subsiste encore dans toute leur étendue , forment à leur extrémité une arête presque continue ; et dans toutes les pages de ce livre gigantesque , ainsi dégradé par le tems , il est impossible à l'œil le moins exercé de ne pas lire , en caractères frappans , l'histoire d'une des plus grandes révolutions du globe. On peut voir , sur la hauteur du Pré-de-Bar , quelques-uns de ces caractères mêmes , qui ont été portés là par le glacier. On les touche du doigt , on les mesure de l'œil , on les restitue par la pensée dans leur forme et dans leur dimension primitives ; et même dans cet état de mutilation où ils s'offrent maintenant au regard , dégradés , immobiles , on frémit encore de terreur , à l'idée de l'effroyable convulsion qui lança de si énormes

masses si loin de leur gîte originaire.

C'est dans la contemplation de ces objets imposans , que je passai deux des heures de ma vie , dont il m'est resté , même après tant de sensations du même genre , le plus d'impressions fortes et profondes. Dans le cours de ces deux heures , j'eus à plusieurs reprises un spectacle qui , en raison de sa nouveauté , n'était pas moins propre à captiver mon attention. C'étaient des chasseurs de chamois , que je découvrais au loin , comme des points presque imperceptibles, tantôt naviguant avec effort sur cet océan de glaces , tantôt suspendus à des crêtes de rochers , sur des pentes si roides , à des hauteurs si effroyables , que je frémissais de les envisager , alors même que je pouvais à peine les apercevoir. Quelque fois , c'est à la recherche des cristaux , qu'ils vont

ainsi s'aventurant par des voies si périlleuses ; le plus souvent , ils s'y hasardent à la poursuite des bouquetins , qui , exterminés presque partout ailleurs , n'ont trouvé qu'ici , dans ces montagnes si ardues , dans ces rochers si escarpés , une retraite qui devait sembler inaccessible. Mais il n'est pas de rocher à pic , ni de montagne perpendiculaire, où l'homme ne puisse encore les atteindre ; et la rigueur des lois est aussi impuissante que l'aspérité des Alpes , à protéger ces derniers restes d'une espèce ainsi poursuivie d'abîme en abîme , et de refuge en refuge.

Le Mont-Blanc lui-même a cessé de lui offrir, dans ses plus profondes cavernes, un asile impénétrable. Un naturaliste célèbre a calculé que le nombre actuel des bouquetins qui existent dans cette partie des Alpes , ne s'élève pas à plus de cent indi-



vidus; c'est à-peu-près le même nombre d'hommes qu'emploie ici cette chasse périlleuse; et l'on pourrait presque assurer que cette race de chasseurs sera détruite en même tems que celle des bouquetins. On ne peut se faire une idée de l'espèce de fureur avec laquelle ces gens-là affrontent à chaque instant la mort la plus affreuse, en s'acharnant sur la plus vile proie; franchissant des précipices ou escaladant des rochers à la course; quelquefois, passant des jours et des nuits entières au milieu des neiges, sans autre nourriture qu'un peu de fromage, et un morceau de pain d'avoine, si dur, si sec qu'ils sont obligés de le rompre avec la hache et de le broyer entre deux pierres; n'ayant le plus souvent qu'un rocher pour abri, et pour oreiller, qu'un quartier de glace, et regardant comme leur drap mortuaire, le sac qu'ils

portent sur leurs épaules. C'est ainsi, en effet, que ces malheureux s'attendent à périr, comme leurs pères, après avoir vécu comme eux; c'est ainsi qu'ils envisagent d'un œil sec le terme plus ou moins éloigné, mais toujours présent à leur pensée, de la passion effrénée qui les entraîne; et comme de jour en jour cette passion augmente, à mesure que ses objets diminuent, j'ai eu raison de dire, et j'ai droit de répéter que le dernier chasseur ne survivra guère au dernier bouquetin.

Je quittai les chalets du Pré-de-Bar, vers midi. Je n'avais plus avec moi que mon guide de Courmayeur, et je gravissais avec peine le Mont-Ferret, par un sentier très-rapide, quoique taillé en zigzag, et par une chaleur excessive, bien qu'à une hauteur voisine de celle des neiges perpétuelles. Chemin faisant, j'aperçus de loin plusieurs troupes de marmot-

tes, qui se chauffaient en cercle au soleil, assises sur leur derrière. Ces animaux ne paraissent pas très-farouches, du moins à la distance d'où il me fut permis de les apercevoir ; et leur cri perçant, qui ressemble à des coups de sifflet répétés, était le seul bruit qui retentît dans le silence de ces déserts. J'atteignis le col Ferret, après un peu plus d'une heure d'une montée pénible, sur des schistes décomposés. La hauteur de ce passage est de 7170 pieds au-dessus du niveau de la mer; la neige y séjourne en tout tems par petites plaques, salies de la poussière des rochers ; et la vue en est sombre et mélancolique, plutôt qu'étendue et imposante. On a directement en face de soi, au sud-ouest, le col de la Seigne, qui paraît un peu plus élevé comme il l'est en effet. On plonge dans les vallées de Ferret et d'En-

trèves, et dans l'Allée-Blanche, qui ne semblent être qu'un même et profond précipice, que remplit presque en entier l'énorme moraine du glacier de Miage. Mais c'est surtout de l'autre côté du col Ferret, que la vue ne s'abaisse qu'avec une espèce d'horreur sur l'effroyable abîme ouvert à vos pieds, et, de là, ne se relève qu'avec une espèce d'effort jusqu'au faite de la grande chaîne des Alpes du Vallais. Le superbe groupe du Grand Saint-Bernard, dont la principale sommité est distinguée par le nom de Mont-Velan, se développe ici dans toute son étendue, traçant sur l'azur du ciel une longue ligne de créneaux de glace; et j'aperçus, dans une région presque inaccessible, le passage que je devais atteindre, également couvert de neiges éternelles.

Du point où j'étais, mesurant ainsi l'espace qui me restait à parcourir,

obligé de descendre dans un gouffre de quatre à cinq mille pieds de profondeur, pour remonter à la hauteur du Saint-Bernard, je vous avouerai, mon cher patron, que le courage fut près de m'abandonner. Mais la vivacité de l'air eût bientôt dissipé cette impression pénible; et le mouvement rapide de la marche, en donnant un nouveau cours aux esprits, acheva de me rendre toutes mes forces. Je me lançai gaîment dans l'abîme, dont j'atteignis le fond en moins de deux heures, par une course presque continuelle, sur des sentiers quelquefois très-glissans et bordés de précipices. Je me trouvai alors sur la rive gauche de la Dranse, qui n'est encore qu'un ruisseau; et j'avais à peine touché l'autre rive, que je commençais déjà à gravir le flanc de la montagne opposée. Il n'y a qu'un pont qui serve ici de transition d'une chaîne d'Alpes

à une autre; un torrent, à peine naissant, sépare ici deux créations différentes; et l'on traverse sur un tronc d'arbre l'intervalle de deux mondes, et probablement un abîme de siècles.

J'abrège un récit qui ne pourrait vous offrir, même pour des particularités nouvelles, que des expressions toujours pareilles. Je mis cinq heures d'une marche continue, pour atteindre le *col de Fenêtres*, ou, comme l'appelle Saùssure, le *col entre les deux Fenêtres*. C'est encore aujourd'hui l'un des passages des Alpes les moins connus et les plus dignes de l'être, l'un de ceux qui offrent le plus d'objets dignes de l'intérêt du naturaliste et du géologue, ou même du simple voyageur, qui ne cherche, comme moi, dans les Hautes-Alpes, à la plus grande élévation où l'homme puisse atteindre, que des sensations et des images. La hauteur abso-

lue de ce col est de 8004 pieds , suivant des observations que m'a communiquées le P. Lamon, ancien prieur du Grand Saint-Bernard, et que j'ai pu confirmer à la vue simple ; car , de cette hauteur, il m'a semblé que je dominais considérablement le col Ferret, dont j'étais tout près, et même le col de la Seigne, que j'apercevais encore distinctement. Du reste, la vue qui se découvre du col de Fenestres est une des plus imposantes et des plus remarquables dont on puisse jouir dans les Alpes. Vous saisissez à l'œil l'enchaînement de plusieurs groupes de montagnes, toutes neigées, toutes colossales, qui portent, les unes, du côté du Vallais, et les autres , vers l'Italie, les frimas éternels dont elles sont chargées. Vous voyez se développer devant vous, et presque à votre hauteur, la chaîne transversale qui lie le groupe du Mont-Blanc à celui du

Grand Saint-Bernard, espèce de contrefort , au moyen duquel ces deux énormes massifs se flanquent et s'appuient réciproquement. Vous dominez ainsi tout un inextricable labyrinthe de montagnes, où votre vue atteint jusqu'à des crêtes inaccessibles , et plonge jusqu'en des abîmes sans fond; et les montagnes secondaires s'étendent à vos pieds, comme ces reliefs où les Alpes, réduites en miniature, procurent à tant de gens le plaisir d'y voyager à si peu de frais.

La traversée du col de Fenestres est peut-être plus intéressante encore que la vue qui s'y découvre. On s'y élève successivement, par des espèces de rampes formées de roches brutes, à trois plateaux circulaires, encéints d'un amphithéâtre de montagnes, dans chacun desquels le centre est occupé par un petit lac, d'une onde si transparente et si pure , que le moindre



détail de cette architecture naturelle s'y reproduit avec une inconcevable netteté. Ces trois lacs diminuent progressivement d'étendue , aussi bien que l'amphithéâtre qui les enferme; l'on peut y observer aussi d'étage en étage le progrès du froid qui les gagne; et le plus élevé de ces lacs, presque entièrement gelé, se confond presque avec la neige qui les borde. A partir de là, l'on gravit une dernière rampe toute neigée, qui aboutit directement au col; on suit un sentier très-roide ~~frayé dans~~ la profonde neige par les chevaux de l'hospice; et l'on passe, à peu de distance au-dessous du col, tout à près de ce singulier rocher poli, qui servit de but à l'excursion de M. de Saussure. J'aurais bien pu, d'après cela, me croire dispensé de le voir à mon tour; et sans doute que la nature n'a pas placé ce miroir au sommet des Alpes, pour qu'un i-

ignorant comme moi, vienne y contempler son image. Mais j'eus encore un autre motif pour m'épargner cette course au moins inutile. Je fus assailli, en gravissant le col de Fenestres d'une pluie si violente, condensée en neige à cette hauteur, que je dus réserver toute mon attention pour moi-même. J'atteignis le haut du passage, au milieu des tourbillons d'un vent terrible, par lequel j'avais à chaque instant à craindre d'être jeté contre les rochers, ou précipité dans les abîmes qui le bordent. Je parvins cependant à me tirer d'affaire. A partir du col, sur le revers opposé, je trouvai encore une longue pente neigée, sur laquelle je n'eus plus qu'à me laisser glisser; je descendis ensuite par une rampe excessivement rapide de rochers, alors ruisselans d'eau de toutes parts, au milieu de mille petites cascades qui

retentissaient à mon oreille, de mille petits torrens qui m'entraînaient presque dans leur cours. J'arrivai ainsi à l'hospice, en moins de trois quarts d'heure, dans un état que vous pouvez aisément imaginer, mon cher patron, mais enchanté, plus que vous ne pouvez croire, des fatigues de ma journée, et de l'orage qui la couronnait, tout fier de m'offrir, avec de pareils titres, à l'hospitalité qui m'attendait, et, pedestre voyageur que j'étais, ravi d'avoir été poussé au port par une tempête.

Je suis, etc.

## LETTRE XXIII. ET DERNIÈRE.

AU MÊME.

Cité d'Aoste, août.

*Route du Grand Saint-Bernard à la cité d'Aoste. Brusques changemens de température et de climat. Crétins du val d'Aoste. Observations à ce sujet. Cité d'Aoste. Ruines des monumens romains. Conclusion.*

Jamais encore , mon cher patron , depuis que je voyage dans les Alpes, il ne m'était arrivé de passer par d'aussi rapides alternatives, par d'aussi fortes oppositions , que celles dont je viens d'être témoin. Ce matin , parti de l'hospice du Grand Saint-Bernard, et arrivé avant midi à la cité d'Aoste, j'ai vu , dans le court espace de quelques heures , le ciel de l'Italie suc-

céder à celui du Spitzberg ; j'ai vu l'homme du nord et l'homme du midi se donner la main sur les confins de deux zones extrêmes ; et , à peine échappé que j'étais des glaces du pôle , je me suis vu moi-même transporté sous des berceaux de vigne, et parmi des bosquets de mûriers. Il n'y a presque point ici de transition d'un climat à l'autre ; le paysage s'y transforme de même comme par enchantement. Mais si la nature subit sans effort et supporte sans altération d'aussi grandes vicissitudes, il n'en est pas ainsi de l'homme ; et c'est ici surtout qu'on peut observer , dans la constitution humaine , des dégradations qui font frémir.

Je vous arrêterai peu , mon cher patron, sur les détails d'une route trop souvent décrite, pour offrir des particularités nouvelles. Dans l'espace de deux lieues , qui s'étend de l'hospice

à Saint-Remi, premier village du Piémont, la descente est si rapide, que l'on fait ce chemin presque à la course, et que l'on s'aperçoit à peine, dans le mouvement accéléré qui vous emporte, du changement qui s'opère dans l'aspect des lieux, pour ainsi dire, à chaque toise de terrain que l'on parcourt. Un peu au-dessus de Saint-Remi, la nature se ranime, les arbres commencent à reparaître, et vis-à-vis de Saint-Remi même, de l'autre côté du torrent, une belle montagne vous offre le tableau complet des degrés successifs par lesquels la végétation se dégrade en s'élevant, depuis le mélèze au port superbe, jusqu'à ces petits arbres rabougris et à ces humbles broussailles qui croissent au bord des glaces du Groënland, et jusqu'à cette herbe courte et rare, et à ce lichen, faible et dernier effort d'une végétation qui se confond

presque avec le roc où elle s'attache.

A Saint-Remi, pauvre petit village, qui a bien de la peine à se défendre contre les avalanches, au moyen d'une belle forêt de mélèze qui le couvre, vous trouvez un bureau de douanes et un poste de carabiniers sardes, et vous vous apercevez que vous êtes tout de bon en Italie. A partir de là, vous ne rencontrez de même, dans chaque village, que des gendarmes, sous l'inspection desquels vous devez passer; et c'est une chose remarquable, qu'il faille un si grand appareil militaire, pour veiller à la sûreté d'un pays, qui n'est guère infesté que par les avalanches, et peuplé que de crétins.

De Saint-Rémi à Étrouble, grand et beau village, la route n'offre rien de bien intéressant. Des terres, soutenues en terrasse sur les flancs des montagnes, annoncent déjà une cul-

ture plus avancée et une température plus douce ; et la population se maintient encore sous les traits et avec les formes alpestres. En traversant ici le Butier , torrent né sous les glaces du Saint-Bernard , on voit en perspective la vallée qu'on vient de parcourir , comme une étroite et sombre crevasse, dont les angles saillans s'engrènent presque dans les angles rentrans , au point que la vue a peine à s'y r'ouvrir encore un passage. Parvenu sur la rive droite du torrent , on s'élève sur la croupe d'une montagne boisée , du haut de laquelle on jouit par intervalle de superbes échappées de vue sur les monts opposés , et sur la vallée qui s'élargit à mesure qu'elle s'abaisse.

On passe bientôt par un défilé qu'il semble que la nature elle-même ait disposé pour le service d'une monarchie. Le chemin , taillé en cor-



niche , s'y trouve tellement resserré entre le précipice et la montagne , que le libre voyageur s'y sent presque gêné ; et une porte , construite en cet endroit , achève de fermer absolument cette avenue du Piémont. C'est ce passage qu'on appelle *la Cluse* , d'un nom qui paraît générique en Piémont et en Savoie , pour désigner des localités de cette espèce , et qui semble emprunté des Romains. Du reste , le formidable appareil que déploie ici la nature , et toute la peine que l'homme s'y est donnée à son exemple , n'ont guère abouti qu'à faire d'un lieu sauvage un lieu plus sauvage encore. Il est bien vrai que le voyageur n'y marche qu'en tremblant au bord d'un abîme ; mais cela n'a pas empêché une partie de l'armée française d'y passer , lorsqu'elle se rendait à Marengo.

On traverse ensuite trois ou quatre

petits villages , et l'on en découvre , sur la rive opposée du torrent , plusieurs autres qui sont cachés dans les anfractuosités des monts , au niveau même de la vallée. C'est dans ces villages qu'habite une population dont le premier aspect épouvante autant qu'il étonne , et qui , parce qu'elle a conservé d'humain , n'est propre à exciter que le dégoût et l'horreur. A l'heure où je traversais ces villages , tous les individus sains et raisonnables , occupés ailleurs aux travaux des champs , se trouvaient absens ; et comme la chaleur n'était pas encore très-forte , le reste des habitans était repandu dans les rues ou rassemblé sur le seuil de leurs maisons. Je n'oublierai de ma vie la sensation que j'éprouvai , en voyant , dans chaque village et devant chaque habitation , cette effroyable quantité de crétins , les uns arrêtés au premier

degré de l'imbécillité, faibles, languissans, abattus ; les autres, en plus grand nombre, parvenus au plus complet idiotisme, la tête énorme enfoncée dans un énorme goître, le visage gonflé et livide, l'œil éteint sous leurs épaisses et pesantes paupières, les joues avachies, les lèvres entre ouvertes, et la langue pendante hors de leurs bouche souillée d'une bave affreuse ; incapables de se traîner, de se mouvoir, de se tenir debout, autrement que par l'appui d'un bras presque aussi débile, ou à l'aide d'une machine qui les enferme et qui roule sous le poids de leurs corps. Quelques-uns de ces malheureux réchauffaient au soleil leurs membres à peine couverts de misérables haillons ; d'autres, le dirai-je, assis entre les genoux de vieilles femmes, à demi crétines, abandonnaient à des mains amies le soin de leur sale chevelure et de leur

barbe hideuse ; tous , immobiles , atterrés , prolongés dans un morne silence , interrompu seulement à de rares intervalles par des sons inarticulés ; et quelquefois , saisis à l'aspect de l'étranger , d'une colère stupide , s'armant d'un caillou que leur faible bras ne pouvait lancer , ou proférant une injure qui expirait sur leurs lèvres impuissantes. A la vue de ces êtres abjects , informes ébauches de l'espèce humaine , on frémit d'envisager le peu d'intervalle qui sépare ici l'homme et la brute ; et l'on a presque horreur d'être homme , en se voyant à ce point dégradé dans son semblable.

L'impression qu'avait produite en moi l'aspect de ces malheureux , me suivit dans tout le reste de mon voyage ; elle s'était emparée de mon esprit , au point que je ne pus plus voir , dans le pays entier , que des crétins.

Chemin faisant , j'en rencontrais fréquemment , qui étaient employés aux travaux des champs , qui maniaient la bêche ou conduisaient la charrue; espèce de demi-crétins, dont l'intelligence s'élève tout juste au-dessus de celle de l'animal qu'ils dirigent ou de la brute qui les porte. J'en rencontrais aussi , qui , assis par terre et plongés dans une apparente stupeur , tenaient entre leurs bras des enfans à peine nés et déjà crétins, et qui ne semblaient tenir encore à l'humanité , que par ce sentiment confus d'une paternité déplorable ; et c'était à mes yeux un spectacle plus affreux encore que la vue de ces malheureux eux-mêmes , que de les voir embrasser, dans leur propre race, leur image dégénérée , que de voir des générations entières d'idiots ainsi condamnés à se suivre , et dans lesquelles la difformité des fils , s'ajoutant in-

cessamment à celle des pères , ne peut engendrer que des monstres jusque dans leur dernière postérité.

Vous concevrez sans peine , mon cher patron , qu'au milieu de pareils objets , je n'aie pu donner beaucoup d'attention , ni prendre beaucoup d'intérêt au pays que je traversais. A mesure que j'approchais de la cité d'Aoste , la vallée qui s'élargissait , la culture qui devenait de plus en plus riante , et la chaleur qui augmentait de moment en moment , annonçaient l'heureuse influence d'un climat méridional. Souvent des berceaux de vigne , jetés au-dessus de l'ancienne voie romaine , me rappelaient involontairement au souvenir de l'Italie ; et près d'Aoste , les bosquets de mûriers et de micocouliers , qui retentissaient , par un soleil brûlant , des cris aigus des cigales , m'offraient presque une image de la campagne de Naples. Mais ,

hélas ! à l'ombre de ces beaux arbres , sous ces treilles verdoyantes , au sein de cette nature riche et féconde , je n'apercevais que des crétins ; et je ne pouvais assez m'étonner qu'un pareil pays n'eût presque que de pareils habitans.

Vous savez, mon cher patron, combien de choses on a écrites sur le crétinisme, et combien, après tant d'observations et de recherches, ce sujet offre encore de difficultés et d'incertitudes. La plus satisfaisante de toutes ces opinions est sans contredit celle de l'illustre Saussure, qui établit, d'après sa propre expérience, la chaleur et la stagnation de l'air, dans certaines vallées des Alpes, comme les principales causes qui rendent le crétinisme endémique dans ces vallées. Nul doute, qu'il n'y ait en effet dans la configuration et dans la nature d'un sol plus ou moins exposé au midi, des

causes physiques de cette dégradation de l'espèce humaine. Mais n'y a-t-il pas aussi des causes morales qui ajoutent à l'intensité des premières; en d'autres termes, l'influence des lieux ne s'accroît-elle pas de l'influence des institutions et des mœurs? C'est ce que je pense, et c'est ce que jusqu'ici on ne s'est pas mis assez en peine de rechercher. Le fait mériterait cependant bien d'être constaté. Car, s'il était une fois bien prouvé que les habitudes du peuple entrent pour quelque chose dans la maladie qui l'afflige, on pourrait, en changeant, ou modifiant ces habitudes, apporter quelque adoucissement à ce fléau, et la législation, appelée ici à se mesurer avec la nature, ne pourrait du moins, en la combattant, que s'applaudir de son triomphe, ou que s'honorer dans sa défaite.

J'étais préoccupé de ces idées, au



point que dans toute la traversée du val d'Aoste, et durant mon séjour à Aoste même, je ne songai qu'à recueillir, soit dans mes propres observations, soit dans l'expérience des gens du pays que je consultai, la preuve des influences morales qui contribuent si puissamment, selon moi, au développement du crétinisme. Je me disais: la nature du sol ne saurait être telle ici, que ses habitans ne puissent être absolument que des crétins. Ce n'était sans doute pas des crétins, que ces belliqueux Salassi, race indigène de ces vallées qui firent reculer le génie de Rome étonnée, la première fois que ses aigles victorieuses se présentèrent à l'entrée des Alpes, et qui couvrirent de trente mille Romains le premier champ de bataille, où ils se mesurèrent avec les légions. Ce n'étaient pas non plus des

crétins, ces prétoriens, premiers habitans d'Aoste, qui devaient garder cette importante barrière de l'empire, contre une race de montagnards toujours inquiète et toujours menaçante; et sans doute qu'Auguste n'eût pas fondé ici une colonie de vétérans de César, s'il n'y eût eu que des crétins à contenir. Et maintenant qu'est devenue la postérité des vainqueurs d'Appius, aussi bien que celle des prétoriens d'Auguste? Et qui pourrait aujourd'hui le reconnaître, dans des lieux qui n'ont pourtant changé ni d'aspect, ni de nature, mais où le sceptre des rois de Sardaigne a remplacé la législation de Rome?

Voici des faits qui aideront peut-être à résoudre ce problème. J'ai remarqué, dans le grand nombre des individus des deux sexes que j'ai été à même d'observer, que le crétinisme, à ses différens degrés, affe-

était beaucoup plus les hommes que les femmes. Celles-ci sont presque toutes affligées d'un goître ; elles ont généralement aussi le teint plombé , la peau flasque et livide , et quelques-uns des signes extérieurs du crétinisme. Mais il est rare que cette infirmité aille chez les personnes du sexe jusqu'à l'imbecillité complète. La plupart des femmes vaquent aux soins du ménage , et même aux travaux de la campagne ; la plupart jouissent de la force et de la santé , en réunissant aux devoirs de leur sexe , plusieurs des fonctions du nôtre ; et dans certains villages , où tous les maris sont crétins , on peut dire que c'est presque dans les femmes que réside la société tout entière. J'ai même vu quelques belles femmes dans un pays où il n'existe peut-être pas un seul individu mâle , qui ne soit plus ou moins atteint de crétinisme. Ce fait ,

très-remarquable en lui-même , va acquérir encore plus d'importance par les observations suivantes.

On a remarqué que , sous l'administration française, qui a occupé le pays de 1798 à 1814, le nombre des crétins, qui se manifestent tels, comme l'on sait , dès leur extrême enfance , avait sensiblement diminué. Il a de plus été constaté , par des calculs tout récents et dont l'exactitude n'a pas été révoquée en doute , que , depuis que le gouvernement sarde a été remis en possession de ce pays , le nombre des crétins s'y accroissait annuellement dans une progression effrayante. Ce sont là deux faits qui m'ont été certifiés par des gens dignes de toute confiance, par des magistrats du pays, et cela , sans y chercher aucun rapport , sans en tirer aucune induction. Cependant , il était naturel de conclure que les résultats si divers de

ces deux administrations , étaient dus à ce que chacune d'elles était dirigée par des principes différens ; et c'est aussi ce qui a lieu.

Tant que dura l'empire de la loi française , qui établissait l'égalité de succession entre les enfans d'un même père , entre les membres d'une même famille , un frère n'étant jamais favorisé aux dépens de ses sœurs , et celles-ci ayant toujours une dot à offrir avec leur personne , il n'y eut guère que des unions assorties aussi bien qu'il était possible , de filles , généralement saines , avec des garçons à peu près sains comme elles , ou tout au moins de leur choix. Mais cet ordre de choses a cessé d'exister , par le rétablissement de l'ancienne législation piémontaise , qui prive les filles de toute espèce de part à l'héritage paternel. Dès lors , ce sont les garçons , qui , recueillant eux seuls tout

le patrimoine de la famille , peuvent seuls aussi contracter des alliances conformes à leurs goûts , tandis que leurs sœurs , absolument déshéritées , n'ont d'autres ressources contre la misère , que la servitude ou le mariage. Réduites à se livrer à des crétiens , dont le plus idiot , qui se trouve ordinairement le plus riche , a tout juste assez d'intelligence pour choisir la plus jolie fille , ces malheureuses sont ainsi condamnées au supplice inventé par le plus cruel des tyrans , celui qui accouplait les vivans avec les morts. La santé , la jeunesse , et quelquefois la beauté , deviennent ainsi la proie d'animaux stupides qui rebutent tout ce qui les approche , et qui souillent tout ce qu'ils touchent ; de monstres , qui ne conservent des facultés de l'homme , que celles de végéter et de se reproduire dans leur brutale inertie. Telle est ,

en effet , la condition de ces pauvres femmes , que leur fécondité soit pour elles un tourment de plus , et que la maternité , qui est partout au moins une consolation , devienne ici presque un supplice. Les dégoûts d'un commerce monstrueux les suivent jusque dans les tristes fruits qu'elles en recueillent ; elles retrouvent leurs époux jusque dans leurs enfans ; et des femmes , saines de corps et d'esprit , obligées de partager leurs soins et leurs caresses entre un père et des enfans crétins , voyent ainsi leur jeunesse se flétrir , leur vie entière s'écouler , et leur raison s'éteindre enfin par degrés dans la longue et stupide enfance de tout ce qui les environne. Voilà comme , en privant de ses droits le sexe le plus faible , on pousse à l'abrutissement de tout un peuple ; et voilà comme , par un seul acte d'une législation absurde , le vœu de la na-

ture trompé , et la population viciée dans son principe , préparent aux siècles à venir l'effroyable châtement de la dureté de celui-ci.

J'ai l'âme trop oppresse de ces tristes réflexions, pour me livrer maintenant à d'autres pensées. Souffrez donc , mon cher patron , que je ferme ici ma lettre , et que je termine en même tems les observations que vous m'avez permis de vous adresser. Demain je partirai pour Turin. Je passerai sur un pont bâti par les Romains , près des débris d'un amphithéâtre , et sous un arc élevé pour Auguste. Mais à côté de ces monumens , où se révèlent , sur le seuil même de l'Italie , le génie et la puissance de Rome , de quelles misères humaines mes yeux auront été frappés. Italie ! Italie ! objet de mes longues études et de mes vœux ardens ! terre sacrée , vers laquelle tout mon



cœur aspire comme vers une autre patrie , ah ! quand pourrai-je te voir , dégagée des tristes objets dont l'image me poursuit encore , telle que tu m'apparais dans les brillans souvenirs de ton histoire , telle que je t'envisage dans les monumens de ton antique splendeur , ornée de tous les dons du génie , de la gloire et de la liberté ! Italie , quand pourrai-je te saluer , au milieu des ruines du Colisée , sous les voutes du Panthéon , ou parmi les tombeaux de Pompeï ! quand pourrai-je du moins oublier ta destinée présente , en adorant ton ombre antique !

Je suis , etc.

*Avec permission.*

# TABLE

## DES SOMMAIRES DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

### LETTRE XIV. Saanen ( Gessenay ).

*Vue du village et du château de Rougemont ; la cour de l'ancien bailli ; M. de Bonstetten. Description du Gessenay. Climat. Mœurs ; inégalité des conditions. Vie pastorale ; ses travaux , ses plaisirs. Culture et commerce. . . . . pag. 7*

### LETTRE XV. Gsteig.

*Continuation du même sujet. Mœurs des bergers du Gessenay. Changemens opérés par la réforme dans leur caractère. Cabaret. Mariages.*

<i>Croyances superstitieuses. Anecdotes pastorales.</i>	37
---	----

## LETTRE XVI. Bains de Saint-Gervais.

<i>Coup-d'œil sur Genève. M. de Bonstetten. Génevois célèbres. Sentimens de l'auteur à l'égard de Genève.</i>	63
---	----

## LETTRE XVII. Bains de Saint-Gervais.

<i>Description des bains de Saint-Gervais. Route qui y conduit. Découverte de la source. Propriétés des eaux. Détails sur la société qu'on y trouve. Sites pittoresques des environs ; charmante cascade des bains ; châteaux des fées. Excursions au Prarion. Pavillon de Bellevue. Village de Saint-Gervais. Émigrations nombreuses parmi les habitans de cette vallée.</i>	79
---	----

## LETTRE XVIII.

Chalet du Nant-Buorrant.

*Vallée et village de Saint-Gervais. Hameau de Bionnay. Cabanes bâties sur le précipice. Ravin de Miage ; pâturage au sein du glacier. Route projetée par le glacier de Miage. Village de Contamines. Notre-Dame de la Gorge. Chalet du Nant-Bourrant. Glacier de Tré-la-Tête. . . . , . . . 109*

## LETTRE XIX. Courmayeur.

*Passage du Bon-Homme ; le Plan des Dames ; le plan des Valets ; tradition romantique. Le lac du Mont-Jovet ; réflexions sur ce nom et sur le passage d'Annibal. Superbe vue dont on jouit sur les hauteurs du Bon-Homme. Passage des Fours ; voyageurs égarés dans*

*la neige ; danger que court l'auteur  
au bord d'un précipice. Vallée et  
hameau du Glacier. Le col de la  
Seigne. L'Allée-Blanche ; lac de  
Combal ; superbes glaciers de Mia-  
ge et de la Brenva. Arrivée à Cour-  
mayeur. . . . . 128*

## LETTRE XX.

Hospice du Grand-Saint-Bernard.

*Coup-d'œil sur le Grand Saint-Ber-  
nard. Le couvent. La maison des  
pèlerins. Besoins et ressources de  
l'hospice. La vie des religieux. Le  
père Lamon, ancien prieur. 168*

## LETTRE XXI.

Hospice du Grand-Saint-Bernard.

*Continuation du même sujet. Les en-  
virs de l'hospice. Voie romaine ;  
antiquités ; inscriptions et médailles.*

*Institution du couvent. L'église ;  
le tronc pour les besoins de l'hos-  
pice. Quelques détails historiques.  
La chapelle des morts. . . 188*

## LETTRE XXII.

Hospice du Grand-Saint-Bernard.

*Bourg de Courmayeur; ses eaux mi-  
nérales. Description de la vallée  
d'Entrèves; le Géant; les Jorasses.  
Village détruit par les avalanches.  
Rencontre fâcheuse; douaniers pié-  
montais. Chalets du Pré-de-Bar.  
Superbes glaciers du Mont-Dolent  
et de Triolet. Chasseurs de bouque-  
tins. Le col de Fenestres. Violent  
orage. Descente au Grand-Saint-  
Bernard . . . . . 207*

## LETTRE XXIII. Cité d'Aoste.

*Route du Grand Saint-Bernard à la*

*cité d'Aoste. Brusques changemens  
de températnre et de climat. Cré-  
tins du val d'Aoste. Observation à  
ce sujet. Cité d'Aoste. Ruines de  
monumens romains. Conclusion. 244*

**FIN.**

